This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B. 50 (Finch)

LES

CHEF-D'OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

SAVOIR,

LE CID, HORACE, CINNA,

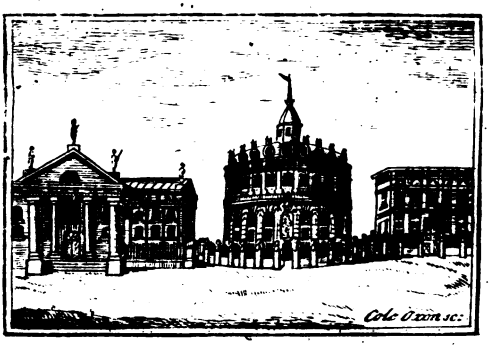
POLYEUCTE, POMPEE, RODOGUNE.

AVEC

LE JUGEMENT DES SAVANS

A LA SUITE DE CHAQUE PIECE.

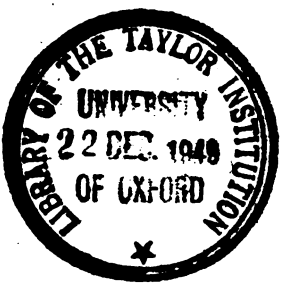
NOUVELLE EDITION.



A OXFORD,

Chez JAQUES FLETCHER.

MDCCXLVI.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 DEC. 1948
OF OXFORD

A MADAME

MADAME

LA DUCHESSE

DE

BEDFORD.

MADAME,

TOUS les ouvrages du grand Corneille, en général, ont fait dans le monde une fortune ſi brillante, que j'ai tout lieu de me flatter que vous ne dédaignerez pas de prendre ſes chef-d'Oeuvres en votre protection. C'eſt donc avec quelque ſorte de confiance que j'oſe la réclamer en faveur du Recueil que j'en ai fait dans cette nouvelle édition ; bien perſuadé que quelque grande que ſoit ma préſomption en vous l'offrant, on m'excuſera volontiers dans le monde, en conſidération du nouveau mérite, que j'ai ſû, par une témérité heureuſe, procurer à notre fameux poëte, en l'introduiſant dans cette iſle ſous les auſpices favorables de votre il-

luſtre Nom. Je ne doute point, MADAME, que votre ſuffrage ne lui obtienne aiſément dans ce pays-cy la continuation de ces applaudiſſemens glorieux qu'il a déja reçûs chez toutes les autres nations étrangeres; & comme on connoît votre goût pour tous les ouvrages d'eſprit, on ſe fera gloire de l'imiter & de recevoir tout ce qui aura le ſceau de votre approbation.

Je n'ai garde icy, MADAME de m'embarquer dans un panégyrique qui ſeroit infiniment au deſſus de mes forces. La Renomée m'en a tant dit ſur votre chapitre qu'il ne me reſte point d'autre parti à prendre que celuy de l'admiration. Je me bornerai donc, dans mon hommage, à vous faire une proteſtation publique du profond reſpect avec le quel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble,

& très-obéïſſant ſerviteur,

M. J. G. DUPRE.

AVIS
AU LECTEUR.

S'IL y a des Perſonnes dont le génie extraordinaire eſt audeſſus de tout Eloge, ſans contredit, Mr. *Corneille* eſt de ce nombre. Ainſi tout ce qu'on pourroit dire dans une Préface ſeroit inutile pour confirmer une Réputation qu'il a ſi bien établie par l'excellence de ſes Ouvrages. On ſait parfaitement que c'eſt à ce grand-homme que le théatre françois eſt redevable de ce haut point de gloire au quel on voit qu'il eſt à préſent parvenu. Je ne dirai donc rien en faveur du Recueil choiſi qu'on offre au Public ſi ce n'eſt qu'il contient uniquement ces fameuſes piéces tragiques qui, au jugement des ſavans, paſſent pour autant de chef-d'Oeuvres, & qui font que l'Europe retentit encore aujourd'hui des applaudiſſemens univerſels qu'il a reçûs.

LE CID.

LE CID

TRAGEDIE.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roi de Caſtille.

D. URRAQUE, infante de Caſtille.

D. DIEGUE, pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, comte de Gormas, pere de Chimene.

D. RODRIGUE, amant de Chimene.

D. SANCHE, amoureux de Chimene.

D. ARIAS, } Gentishommes Caſtillans
D. ALONSE, }

CHIMENE, fille de D. Gomes.

LEONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimene.

UN PAGE de l'infante.

La ſcéne eſt à Seville.

LE CID,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien ſincere?
Ne déguiſes-tu rien de ce qu'a dit mon pere?

ELVIRE.

Tous mes ſens à moi-même en ſont encor charmés,
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et, ſi je ne m'abuſe, à lire dans ſon ame,
Il vous commandera de répondre à ſa flamme.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une ſeconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprens-moi de nouveau quel eſpoir j'en dois prendre;
Un ſi charmant diſcours ne ſe peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de ſe montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu ſur la ſecrette brigue
Que font *auprès de toi D. Sanche*, & D. Rodrigue?

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me panche d'un côté ?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'eſpérance ;
Et ſans les voir d'un œil trop ſévere, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pere à choiſir un époux.
Ce reſpect l'a ravi, ſa bouche & ſon viſage
M'en ont donné ſur l'heure un digne témoignage,
Et, puiſqu'il faut encore vous en faire un récit,
Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un ſang, noble, vaillant, fidele,
Jeunes ; mais qui ſont lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
D. Rodrigue, ſur tout, n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image ;
Et ſort d'une maiſon ſi féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.
La valeur de ſon pere en ſon temps ſans pareille,
Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille ;
Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vû du pere ;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.
Il alloit au conſeil, dont l'heure qui preſſoit
A tranché ce diſcours qu'à peine il commençoit ;
Mais, à ce peu de mots, je croi que ſa penſée
Entre vos deux amans n'eſt pas fort balancée.
Le roi doit à ſon fils élire un gouverneur,
Et c'eſt lui que regarde un tel degré d'honneur,
Ce choix n'eſt pas douteux ; & ſa rare vaillance
Ne peut ſouffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ſes hauts exploits le rendent ſans égal,
Dans un eſpoir ſi juſte il ſera ſans rival ;
Et puiſque D. Rodrigue a réſolu ſon pere,
Au ſortir du conſeil, à propoſer l'affaire,
Je vous laiſſe à juger s'il prendra bien ſon temps,
Et ſi tous vos déſirs ſeront bien-tôt contens.

CHI-

CHIMENE.

Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Refuſe cette joie, & s'en trouve accablée.
Un moment donne au ſort des viſages divers ;
Et, dans ce grand bonheur, je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureuſement déçûë.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſuë.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAge, allez avertir Chiméne de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard ;
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

LEONOR.

MAdame, chaque jour même deſir vous preſſe ;
Et, dans ſon entretien, je vous vois chaque jour
Demander en quel point ſe trouve ſon amour.

L'INFANTE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet. Je l'ai preſque forcée
A recevoir les traits dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main ;

Et par moi D. Rodrigue a vaincu ſon dédain.
Ainſi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-t-il malheureuſe alors qu'ils ſont heureux?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſcrette.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Ecoute quels aſſauts brave encor ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne;
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur,
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LEONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme.
Une grande princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple cavalier!
Et que diroit le roi? Que diroit la Caſtille?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en ſouvient ſi bien, que j'épandrai mon ſang,
Avant que je m'abaiſſe à démentir mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles ames
Le ſeul mérite a droit de produire des flammes,
Et ſi ma paſſion cherchoit à s'excuſer,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriſer;
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage.

La

La ſurpriſe des ſens n'abat point mon courage ;
Et je me dis toujours, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'oſois prendre ;
Je mis au lieu de moi Chiméne en ſes liens ;
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée,
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,
Si l'amour vit d'eſpoir, il périt avec lui.
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et, malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt morte, et mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable,
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable ;
Je travaille à le perdre, & le perds à regret ;
Et de-là prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne,
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé,
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé,
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite,
Je n'oſe en eſpérer qu'une joie imparfaite ;
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoupire ;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à préſent.
Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Votre vertu combat, & ſon charme, & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flottans.
Eſpérez donc tout d'elle, & du ſecours du temps,
Eſpérez tout du ciel, il a trop de juſtice
Pour laiſſer la vertu dans un ſi long ſupplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

SCENE IV.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

PAr vos commandements Chimene vous vient voir.

L'INFANTE *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſui.

SCENE V.

L'INFANTE *ſeule.*

JUſte ciel, d'où j'attens mon reméde,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſéde,
Aſſure mon repos, aſſure mon honneur,
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet hyménée à trois également importe;
Rens ſon effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eſt briſer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne,
Et par ſon entretien ſoulager notre peine.

SCENE

SCENE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du prince de Caſtille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il eſt juſte ; & fait connoître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſés.

LE COMTE.

Pour grands que ſoient les rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;
Mais on doit ce reſpect au pouvoir abſolu,
De n'examiner rien, quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoûtez-en un autre,
Joignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par tout les peuples ſous ſa loi,

Rem-

Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille.
Inſtruiſez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ſes yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommeé.

LE COMTE.

Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme appui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille;
Sans moi vous paſſeriez bien-tôt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque inſtant, pour rehauſſer ma gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire.
Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'eſſai de ſon courage à l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire;
Et pour répondre en hate à ſon grand caractere,
Il verroit ....

D. DIEGUE.

Je le ſai, vous ſervez bien le roi,
Je vous ai vû combattre, & commander ſous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;

En-

Enfin, pour épargner des diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez, toutefois, qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné ſur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtiſan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le meſure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.

[*Il lui donne un ſoufflet.*]

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Acheve, & prens ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir ſon front.

LE COMTE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe?

D. DIEGUE *après que ſon épée eſt tombée.*

O Dieu! Ma force uſée en ce beſoin me laiſſe!

LE

LE COMTE.

Ton épée eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie;
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

SCENE VII.

D. DIEGUE *ſeul.*

O Rage! O déſeſpoir! O vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire,
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de ſon roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi?
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir ſans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, ſois de mon prince à préſent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme ſans honneur;
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du roi, m'en a ſû rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade, & non pas de défenſe,
Va, quitte déſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me venger en de meilleures mains

SCENE

SCENE VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

ROdrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere
L'éprouveroit ſur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colere!
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois mon ſang à ce noble courroux:
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi promte.
Vien, mon fils; vien, mon ſang, vien réparer ma honte,
Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un ſouflet. L'inſolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vû tout couvert de ſang & de pouſſiére
Porter par tout l'effroi dans une armée entiére.
J'ai vû par ſa valeur cent eſcadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque choſe de plus,
Plus que brave ſoldat, plus que grand capitaine.
C'eſt . . .

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le pere de Chimene.

D. RODRIGUE.

Le . . .

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour.
Plus l'offenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'offenſe.
Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi;
Accablé des malheurs où le deſtin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, & nous venge.

SCENE IX.

D. RODRIGUE, *ſeul.*

Percé juſques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévuë auſſi-bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue
Céde au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompenſé!
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon pere eſt l'offenſé,
Et l'offenſeur le pere de Chimene!
Que je ſens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéreſſe,
Il faut venger un pere, & perdre une maîtreſſe;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infame,

Des

Des deux côtés mon mal eſt infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laiſſer un affront impuni ?
Faut-il punir le pere de Chimene ?

Pere, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie ;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame génereuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui cauſe ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne ?

Il vaut mieux courir au trépas ;
Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon pere ;
J'attire en me vengeant ſa haine & ſa colere,
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidele,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chimene.

Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon ?
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée !
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puiſqu'après tout il faut perdre Chimene.

Oui, mon eſprit s'étoit déçû,
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtreſſe :
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur, comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoyons plus en peine,
Puiſqu'aujourd'hui mon pere eſt l'offenſé,
Si l'offenſeur eſt pere de Chiméne.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

IE l'avouë entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans reméde.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage céde,
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe;
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs, & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à ſon gré diſpoſer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute eſt ſuivie.
Le roi vous aime encore, apaiſez ſon courroux,
Il a dit, *Je le veux*. Déſobéïrez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ai d'eſtime,
Déſobéïr un peu n'eſt pas un ſi grand crime;
Et, quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices préſens,
Pour le faire abolir, ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais à ſon ſujet un roi n'eſt redevable:
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez ſavoïr
Que qui ſert bien ſon roi ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance-

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiſſance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
Tout l'état périra, s'il faut que je périſſe.

D. ARIAS.

Quoi? Vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain . . . .

LE COMTE.

D'un ſcéptre qui ſans moi tomberoit de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne;
Et ma tête en tombant feroit choir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre.
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diégue ſatisfait.
[*ſeul.*]
Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces,
J'ai le cœur au deſſus des plus fiéres diſgraces,

Et

Et l'on peut me réduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me réſoudre à vivre ſans honneur.

SCENE II.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien Don Diégue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon temps? Le ſais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? Le ſais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais ſavoir.

LE COMTE.

Jeune préſomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te meſurer à moi! Qui t'a rendu ſi vain?
Toi, qu'on n'a jamais vû les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Et pour leur coup d'eſſai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête ſi couverte
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui venge ſon pere il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur, qui paroît aux diſcours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma fille.
Je fais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon eſtime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette victoire,
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire,
On te croiroit toujours abattu ſans effort;
Et j'aurois ſeulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie:
Qui m'oſe ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons ſans diſcourir.

LE COMTE.

Es-tu ſi las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir ; & le fils dégénere
Qui ſurvit un moment à l'honneur de ſon pere.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

APaiſe, ma Chiméne, apaiſe ta douleur,
Fais agir ta conſtance en ce coup de malheur,
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un peu de nuage ;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſpérer.
Un orage ſi prompt, qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en ſaurois douter, je peris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,
Et je vous en contois la premiére nouvelle
Au malheureux moment que naîſſoit leur querelle,
Dont le récit fatal, ſi-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, déteſtable manie,
Dont les plus généreux ſouffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers déſirs,

Que

Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre,
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déja le roi les veut accommoder ;
Et tu ſais que mon âme à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y ſera l'impoſſible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne ſont rien en ce point,
De ſi mortels affronts ne ſe réparent point.
En vain on fait agir la force, ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en apparence,
La haine que les cœurs conſervent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le ſaint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chiméne
Des peres ennemis diſſipera la haine ;
Et nous verrons bien-tôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce diſcord.

CHIMENE,

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpere,
D. Diégue eſt trop altier, & je connois mon pere.
Je ſens couler des pleurs que je veux retenir,
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? D'un vieillard l'impuiſſante foibleſſe ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeuneſſe.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'INFANTE,

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,
Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !

Et

Et s'il peut m'obéir que dira-t-on de lui ?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage !
Soit qu'il céde, ou réſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, &, quoi qu'intéreſſée,
Elle ne peut ſouffrir une baſſe penſée ;
Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainſi l'éffet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah ! Madame ! En ce cas je n'ai plus de ſouci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui . . .

CHIMENE.

Bon Dieu ! Je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils ſont ſortis enſemble.

CHIMENE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qui ſembloient tout bas ſe quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HElas ! Que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude !
Je pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va ſéparer Rodigue de Chiméne
Fait renaître à la fois mon eſpoir & ma peine ;
Et leur diviſion que je vois à regret
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui regne dans votre âme
Se rend-elle ſi-tôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à préſent que chez moi
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loi.
Porte-lui du reſpect, puiſqu'elle m'eſt ſi chere,
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'eſpere ;
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimene a perdu.

LEONOR.

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage ;
Et la raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage ?

L'INFANTE.

Ah ! Qu'avec peu d'effet on entend la raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon !
Et lorſque le malade aime ſa maladie,
Qu'il a peine à ſouffrir que l'on y remédie !

LEONOR.

Votre eſpoir vous ſéduit, votre mal vous eſt doux,
Mais enfin ce Rodrigue eſt indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le ſais que trop ; mais ſi ma vertu céde,
Apprens comme l'amour flatte un cœur qu'il poſſéde.

Si

Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte,
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte ?
J'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont ſous ſes loix ;
Et mon amour flatteur déja me perſuade
Que je le vois aſſis au trône de Grenade,
Les Mores ſubjugués trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter de-là les mers ſes hautes deſtinées,
Du ſang des Africains arroſer ſes lauriers.
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de ſon amour un ſujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez ſon bras
Enſuite d'un combat qui peut-être n'eſt pas.

L'INFANTE.

Rodrigue eſt offenſé, le comte a fait l'outrage,
Ils ſont ſortis enſemble, en faut-il davantage ?

LEONOR.

Hé bien, ils ſe battront, puiſque vous le voulez ;
Mais Rodrigue ira-t-il ſi loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? Je ſuis folle, & mon eſprit s'égare,
Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.
Vien dans mon cabinet conſoler mes ennuis ;
Et ne me quitte point dans le trouble où je ſuis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

LE comte eſt donc ſi vain, & ſi peu raiſonnable !
Oſe-t-il croire encor ſon crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu ;
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Juſtes cieux ! Ainſi donc un ſujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire !
Il offenſe D. Diégue, & mépriſe ſon roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand capitaine,
Je ſaurai bien rabattre une humeur ſi hautaine.
Fût-il la valeur même, & le dieu des combats,
Il verra ce que c'eſt que de n'obéïr pas.
Quoi qu'ait pû mériter une telle inſolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;
[*à D. Alonſe.*]
Mais puiſqu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non, vous aſſurer de lui.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. SANCHE.

PEut-être un peu de temps le rendroit moins rébelle,
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur ſi généreux ſe rend mal aiſément :
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taiſez-vous ; & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéïs, & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D.

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte,
Et c'eſt à ce mot ſeul qu'a réſiſté le comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur ;
Et vous obéïroit, s'il avoit moins de cœur.
Commandez que ſon bras nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il ſatisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait sû, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le reſpect ; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuſe l'ardeur en un jeune courage.
Un roi, dont la prudence a de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets ;
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il oſe croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'eſt ſe prendre à moi-même,
Et faire un attentat ſur le pouvoir ſuprême.
N'en parlons plus. Au reſte, on a vû dix vaiſſeaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont oſé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître ;
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De ſe plus hazarder contre un ſi grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, ſans quelque jalouſie,
Mon ſcéptre en dépit d'eux régir l'Andalouſie ;
Et ce pays ſi beau qu'ils ont trop poſſédé,
Avec un œil d'envie eſt toujours regardé.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Séville

Placer depuis dix ans le trône de Caſtille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils ſavent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre préſence aſſure vos conquêtes ;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger ;
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les améne.
Toutefois, j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſûr, de paniques terreurs.
L'éffroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la garde aux murs & ſur le port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

D. ALONSE

Sire, le comte eſt mort.

D. Diégue par ſon fils a vengé ſon offenſe.

D. FERNAND.

Dès que j'ai ſû l'affront, j'ai prévû la vengeance ;
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux apporte ſa douleur,
Elle vient toute en pleurs, vous demander juſtice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le comte a fait, ſemble avoir mérité

Ce

Ce digne châtiment de ſa témérité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regret perdre un tel capitaine.
Après un long ſervice à mon état rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trépas m'afflige.

SCENE IX.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

SIre, Sire, juſtice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos piéds.

D. DIEGUE.

J'embraſſe vos genoux.

CHIMENE.

Je demande juſtice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défenſe.

CHIMENE,

D'un jeune audacieux puniſſez l'inſolence ;
Il a de votre ſcéptre abattu le ſoutien,
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vengé le ſien.

CHIMENE.

Au ſang de ſes ſujets un roi doit la juſtice.

D. DIEGUE.

Pour la juſte vengeance il n'eſt point de ſupplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chiméne, je prens part à votre déplaiſir,
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
[*A D. Diégue.*]
Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pere eſt mort, mes yeux ont vû ſon ſang
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc,
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui, tout ſorti, fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

D. FERNAND.

Prens courage, ma fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut ſervir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma miſére eſt ſuivie.
Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, &, pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiére écrivoit mon devoir,
Ou plûtôt ſa valeur en cet état réduite
Me parloit par ſa plaie, & hâtoit ma pourſuite;
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient expoſés aux coups de la témérité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.

Enfin,

Enfin, mon pere eſt mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt, que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang,
Vengez-la par une autre, & le ſang par le ſang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un ſi haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on eſt digne d'envie
Lorſqu'en perdant la force on perd auſſi la vie ;
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux
Au bout de leur carriére un deſtin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vêcu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait preſqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras ;

Si

Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'eût jamais fait, ſi je l'euſſe pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chiméne,
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant ſans deſhonneur, je mourrai ſans regret.

D. FERNAND.

L'affaire eſt d'importance, & bien conſidérée
Mérite en plein conſeil d'être délibérée.
D. Sanche, remettez Chiméne en ſa maiſon,
Don Diégue aura ma cour, & ſa foi pour priſon,
[*A D. Arias.*]
Qu'on me cherche ſon fils. Je vous ferai juſtice.

CHIMENE.

Il eſt juſte, grand Roi, qu'un meurtrier périſſe.

D. FERNAND.

Prens du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos, c'eſt croître mes malheurs.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

RODrigue, qu'as-tu fait ? Où viens-tu, miſérable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triſte cours de mon ſort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ? Viens-tu juſqu'ici braver l'ombre du comte ?
Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,
Mon honneur de ma main a voulu cet éffort.

ELVIRE.

Mais chercher ton aſyle en la maiſon du mort !
Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un viſage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge eſt mon amour, mon juge eſt ma Chiméne,
Je mérite la mort de mériter ſa haine ;
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fuis plûtôt de ſes yeux, fuis de ſa violence,
A ſes premiers tranſports dérobe ta préſence ;
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire,

Ne

Ne peut, pour mon ſupplice, avoir trop de colere ;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plûtôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chiméne eſt au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de ſouci,
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médiſant, pour comble à ſa miſere,
L'accuſe d'y ſouffrir l'aſſaſſin de ſon pere ?
Elle va revenir, elle vient, je la voi ;
Du moins, pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, Madame, il vous faut de ſanglantes victimes,
Votre colere eſt juſte, & vos pleurs légitimes ;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler.
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort ;
Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuſe !

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'offenſerois le roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échappe à ſa longueur,
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,

Souffrez

Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes ;
La voie en eſt plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'eſt le dernier reméde, &, s'il y faut venir
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon âme prétend ;
Et, pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis, ſans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon pere eſt mort, Elvire, & la premiére épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

ELVIRE.

Repoſez vous, Madame.

CHIMENE.

Ah ! Que mal à propos,
Dans un malheur ſi grand, tu parles de repos !
Par où ſera jamais ma douleur apaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée ;
Et que dois-je eſpérer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore !

CHI-

CHIMENE.

C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon énnemi je trouve mon amant ;
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere,
Il l'attaque, il le preſſe, il céde, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomfant ;
Mais en ce dur combat de colere & de flâmme
Il déchire mon cœur ſans partager mon âme ;
Et, quoique mon amour ait ſur moi de pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige ;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige,
Mon cœur prend ſon parti ; mais, malgré ſon éffort,
Je ſai ce que je ſuis, & que mon pere eſt mort.

ELVIRE.

Penſez-vous le pourſuivre ?

CHIMENE.

Ah ! Cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée !
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir ;
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un deſſein ſi tragique,
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! Mon pere étant mort, & preſqu'entre mes bras,
Son ſang criera vengeance, & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes !
Et je pourrai ſouffrir qu'un amour ſuborneur,
Sous un lâche ſilence, étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous ſerez excuſable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;
Contre un amant ſi cher ; vous avez aſſez fait,
Vous avez vû le roi, n'en preſſez point l'éffet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.

CHI-

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un déſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout, que penſez vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

HE bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous ? Et qu'eſt-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maiſon ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laiſſe-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots ſeulement,
Après ne me répons qu'avec que cette épée.

CHIMENE.

Qui ! Du ſang de mon pere encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime, & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plûtôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il eſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le pere par le fer, la fille par la vûë !
Ote-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir ;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux ; mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie ;
Car enfin, n'attens pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable éffet d'une chaleur trop prompte
Déſhonoroit mon pere, & me couvroit de honte ;
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur,
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur, & mon pere,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
Ce n'eſt pas qu'en éffet contre mon pere & moi
Ma flâme aſſez long temps n'ait combattu pour toi ;
Juge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe

J'ai

J'ai pû déliberer ſi j'en prendrois vengeance,
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt,
Je me ſuis accuſé de trop de violence ;
Et ta beauté, ſans doute, emportoit la balance,
A moins que d'oppôſer à tes plus forts appas
Qu'un homme ſans honneur ne te méritoit pas,
Que malgré cette part que j'avois en ton âme,
Qui m'aima généreux, me haïroit infâme,
Qu'écouter ton amour, obéïr à ſa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encore ; &, quoique j'en ſoupire,
Juſqu'au dernier ſoupir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour éffacer ma honte, & pour te mériter.
Mais, quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je ſai qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celui qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue ! Il eſt vrai, quoique ton énnemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Je ſai ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;
Mais auſſi, le faiſant, tu m'as appris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire,
Elle a vengé ton pere, & ſoutenu ta gloire,
Même ſoin me regarde, & j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à ſoutenir, & mon pere à venger.
Hélas ! Ton intérêt ici me déſeſpere ;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon père,

Mon âme auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pû recevoir ;
Et contre ma douleur j'aurois ſenti des charmes,
Quand une main ſi chere eût eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet éffort ſur ma flâme à mon honneur eſt dû ;
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'aſſaſſine,
Me force à travailler moi même à ta ruine.
Car enfin, n'attens pas de mon affection
De lâches ſentimens pour ta punition :
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma généroſité doit répondre à la tienne ;
Tu t'es en m'offenſant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne,
Fais-en un ſacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en ſera doux auſſi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſupplice ;
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup ſi beau.

CHIMENE.

Va, je ſuis ta partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, eſt-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre,
C'eſt d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne ;
Et pour venger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, crois-moi, c'eſt n'y répondre pas.
Ma main ſeule du mien a ſû venger l'offenſe ;
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner ?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner ?
Je ſuivrai ton exemple ; & j'ai trop de courage

Pour

Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! Quoique je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flâme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence; &, ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t-en; ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit ſortir, mon honneur court hazard.
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te réſous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colere,
Je ferai mon poſſible à bien venger mon pere ;
Mais, malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de miſéres !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût crû !

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que notre heur fût ſi proche, & ſi-tôt ſe perdit !

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute apparence,
Un orage ſi prompt briſât notre eſpérance !

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets ſuperflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors, & ſur tout garde bien qu'on te voïe.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoïe . . .

CHI-

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laiſſe-moi ſoupirer ;
Je cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE *ſeul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite allégreſſe.
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe,
Toujours quelques ſoucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon âme en ſent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne ſaurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille ; & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre ;
Et mon amour déçû par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de ſa fuite,
Je crains du comte mort les amis & la ſuite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raiſon.
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes cieux ! Me trompai-je encore à l'apparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance ?
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucés,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

SCENE

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

RODrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoupirs à ma joie,
Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louër.
Ma valeur n'a point lieu de te déſavouër,
Tu l'as bien imitée ; & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
Viens baiſer cette jouë ; & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage éfface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins,
Etant ſorti de vous, & nourri par vos ſoins ;
Je m'en tiens trop heureux, & mon âme eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie :
Mais, parmi vos plaiſirs, ne ſoyez point jaloux,
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate,
Aſſez & trop long-temps votre diſcours le flatte :
Je ne me repens point de vous avoir ſervi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;
Ne me dites-plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maîtreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! Que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge,
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change !
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage, & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure,
Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encor, ſi je n'eſpere plus ;
Et ne pouvant quitter, ni poſſéder Chiméne,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas temps encor de chercher le trépas,
Ton prince & ton pays ont beſoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit ſurprendre la ville, & piller la contrée ;
Les Mores vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les aménent ſans bruit.
La cour eſt en déſordre, & le peuple en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſés d'un même zéle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle :
Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande,

C'eſt

C'eſt toi que veut pour chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord,
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prens-en l'occaſion, puiſqu'elle t'eſt offerte,
Fais devoir à ton roi ſon ſalut à ta perte.
Mais reviens-en plûtôt les palmes ſur le front;
Ne borne pas ta gloire à venger un affront.
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, & Chiméne au ſilence.
Si tu l'aimes, apprens que revenir vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles:
Vien, ſui-moi, va combattre, & montrer à ton roi,
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Eſt-ce point un faux bruit ? Le ſais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte juſqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte,
Trois heures de combat laiſſent à nos guerriers
Une victoire entiére, & deux rois priſonniers ;
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux rois ſont le prix,
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui par tout fait ſonner ſes louanges,
Le nomme de ſa joie, & l'objet, & l'auteur,
Son ange tutélaire, & ſon libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paroître en ſa préſence,
Mais Don Diégue ravi lui préſente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés ;

Et

Et demande pour grace à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur ! Reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons donc auſſi ma colere affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, & mon cœur y conſent !
Mon honneur eſt muet, mon devoir impuiſſant !
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colere :
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pere.
Ces triſtes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit ſa valeur ;
Et quoi qu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me preſcrit ſa premiére victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire ;
Et lorſque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir ;
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici conſoler tes douleurs,
Je viens plûtôt mêler mes ſoupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plûtôt part à la commune joie ;

Et

Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de ſoupirer,
Le péril dont Rodrigue a ſû nous retirer ;
Et le ſalut public que vous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui ſouffrent encor les larmes.
Il a ſauvé la ville, il a ſervi ſon roi,
Et ſon bras valeureux n'eſt funeſte qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chiméne, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déja ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entens par tout publier hautement
Auſſi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce diſcours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a ſû jadis te plaire,
Il poſſédoit ton ame, il vivoit ſous tes loix ;
Et vanter ſa valeur, c'eſt honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque juſtice,
Mais pour moi ſa louange eſt un nouveau ſupplice,
On aigrit ma douleur en l'élevant ſi haut,
Je voi ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaiſirs à l'eſprit d'une amante !
Plus j'apprens ſon mérite, & plus mon feu s'augmente ;
Cependant mon devoir eſt toujours le plus fort ;
Et, malgré mon amour, va pourſuivre ſa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute eſtime,
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidéle ?

CHIMENE.

Ne vous obéïr pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant eſt notre unique appui,
L'eſpérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,

Le ſoutien de Caſtille, & la terreur du More ;
Le roi même eſt d'accord de cette vérité
Que ton pere en lui ſeul ſe voit reſſuſcité ;
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruine publique.
Quoi ? Pour venger un pere eſt-il jamais permis
De livrer ſa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta pourſuite eſt-elle légitime ;
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'eſt pas qu'après tout, tu doives épouſer
Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuſer ;
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie ;
Ote-lui ton amour ; mais laiſſe-nous ſa vie.

CHIMENE.

Ah ! Ce n'eſt pas à moi d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéreſſe,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.

L'INFANTE.

C'eſt généroſité, quand pour venger un pere
Notre devoir attaque une tête ſi chere :
Mais ç'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang,
Quand on donne au public les intérêts du ſang.
Non, croi-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flamme,
Il ſera trop puni s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impoſe cette loi ;
Auſſi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuſer ; mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Penſe bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire,
Adieu. Tu pourras ſeule y penſer à loiſir.

CHIMENE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choiſir.

SCENE

SCENE III.

FERNAND, D. DIEGUE,). ARIAS, D. RODRIGUE,). SANCHE.

D. FERNAND.

Enéreux héritier d'une illuſtre famille,
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Caſtille,
de tant d'ayeux en valeur ſignalés,
l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalés,
te récompenſer ma force eſt trop petite ;
'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
pays délivré d'un ſi rude ennemi,
ſceptre dans ma main par la tienne affermi,
es Mores défaits avant qu'en ces alarmes
ſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
ſont point des exploits qui laiſſent à ton roi
noyen, ni l'eſpoir de s'acquiter vers toi.
les deux rois captifs ſeront ta récompenſe,
'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence ;
que Cid en leur langue eſt autant que ſeigneur,
e t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
ois déſormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
l comble d'épouvante, & Grenade, & Tolède ;
u'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
e que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

votre Majeſté, Sire, épargne ma honte,
n ſi foible ſervice elle fait trop de compte ;
ne force à rougir devant un ſi grand roi,
mériter ſi peu l'honneur que j'en reçoi.
ui trop que je dois au bien de votre empire,
e ſang qui m'anime, & l'air que je reſpire ;
uand je les perdrai pour un ſi digne objet,
erai ſeulement le devoir d'un ſujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage
Ne s'en acquitent pas avec même courage ;
Et lorſque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffre donc qu'on te loue ; & de cette victoire
Apprens-moi plus au long la véritable hiſtoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sû qu'en ce danger preſſant
Qui jetta dans la ville un effroi ſi puiſſant,
Une troupe d'amis chez mon pere aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée . . .
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'oſai l'employer ſans votre autorité ;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la cour je hazardois ma tête,
Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De ſortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuſe ta chaleur à venger ton offenſe ;
Et l'état défendu me parle en ta défenſe.
Crois que dorénavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la conſoler.
Mais pourſuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte ſur le front une mâle aſſurance.
Nous partimes cinq cens ; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel viſage
Les plus épouvantés reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivés
Dans le fond des vaiſſeaux qui lors furent trouvés ;
Le reſte, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre ; & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et ſe tenant cachée aide à mon ſtratagême ;

Et

Et je feins hardiment d'avoir reçû de vous
L'ordre qu'on me voit ſuivre, & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle deſſous ; & d'un commun effort
Les Mores & la mer montent juſques au port.
On les laiſſe paſſer, tout leur paroit tranquille,
Point de ſoldats au port, point aux murs de la ville :
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris ;
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors ; & tous, en même temps,
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paroiſſent armés, les Mores ſe confondent,
L'épouvante les prend à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre,
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bien-tôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir ſans avoir combattu
Arrête leur déſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de piéd ferme ils tirent leurs épées,
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées,
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célébres
Sont demeurés ſans gloire au milieu des ténébres,
Cù chacun ſeul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne peuvoit diſcerner où le ſort inclinoit !
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & ſoutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouſſer à leur tour ;
Et ne l'ai pû ſavoir juſques au point du jour.
Mais enfin ſa clarté montre notre avantage,

Le More voit ſa perte, & perd ſoudain courage ;
Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables,
Pouſſent juſques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte ; & ſans conſidérer
Si leurs rois avec eux peuvent ſe retirer.
Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Diſputent vaillamment, & vendent bien leur vie,
A ſe rendre, moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas.
Mais voyant à leurs piéds tomber tous leurs ſoldats ;
Et que ſeuls déſormais en vain ils ſe défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils ſe rendent.
Je vous les renvoyai tous deux en même temps ;
Et le combat ceſſa faute de combattans.
C'eſt de cette façon que pour votre ſervice . . .

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

SIre, Chiméne vient vous demander juſtice.

D. FERNAND.

La fâcheuſe nouvelle, & l'importun devoir !
Va, je ne la veux pas obliger à te voir ;
Pour tous remercimens il faut que je te chaſſe ;
Mais, avant que ſortir, vien que ton roi t'embraſſe.

[*D. Rodrigue rentre.*]

D.

D. DIEGUE.

éne le pourſuit ; & voudroit le ſauver.

D. FERNAND.

'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
ez un œil plus triſte.

SCENE V.

FERNAND, D. DIEGUE, . ARIAS, D. SANCHE, . ALONSE, CHIMENE, LVIRE.

D. FERNAND.

ENfin ſoyez contente,
iéne, le ſuccès répond à votre attente ;
: nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
mort à nos yeux des coups qu'il a reçûs,
ez graces au ciel qui vous en a vengée.
[*A D. Diégue.*]
ez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
cette pâmoiſon, Sire, admirez l'effet.
ouleur a trahi les ſecrets de ſon ame ;
: vous permet plus de douter de ſa flamme.

CHIMENE.

? Rodrigue eſt donc mort ?

D. FERNAND.

Non, non il voit le jour,
: conſerve encore un immuable amour ;
ie cette douleur qui pour lui s'intéreſſe.

CHIMENE.

on pâme de joie ainſi que de triſteſſe,
xcès de plaiſir nous rend tous languiſſans ;
uand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.

D.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible,
Chiméne, ta douleur a paru trop viſible.

CHIMENE.

Hé bien, Sire, ajoûtez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoiſon l'effet de ma douleur,
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite ;
Son trépas déroboit ſa tête à ma pourſuite.
S'il meurt des coups reçûs pour le bien du pays,
Ma vengeance eſt perduë, & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe ;
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaud.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flétrie :
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,
Elle aſſure l'état, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers ;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidére,
Digne d'être immolée aux mânes de mon pere.
Hélas ! A quel eſpoir me laiſſai-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépriſe ?
Pour lui tout votre empire eſt un lieu de franchiſe ;
Là, ſous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis ;
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Au crime du vainqueur ſert d'un nouveau trophée.
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces tranſports ont trop de violence,
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'aggreſſeur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maître,
Et ta flamme en ſecret rend graces à ton roi,
Dont la faveur conſerve un tel amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi ! L'objet de ma colere !
L'auteur de mes malheurs ! L'aſſaſſin de mon pere !
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes,
C'eſt par là ſeulement qu'il a sû m'outrager,
Et c'eſt auſſi par-là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande ſa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je ſuis ſa conquête,
Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
J'épouſe le vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un état.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Opprime l'innocent, & ſoutient le coupable,
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux ;
Et, quoi qu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté ſon crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire ! Pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vû toute la cour obſerver tant de fois !
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si ſous votre défenſe il ménage ſa vie ;
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
De pareilles faveurs terniroient trop ſa gloire,
Qu'il goûte ſans rougir les fruits de ſa victoire ;
Le comte eût de l'audace, il l'en a sû punir,
Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place;
Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers feroit ſes ennemis.
L'oppoſer ſeul à tous ſeroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſis qui tu voudras, Chiméne, & choiſis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne,
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſeroit prendre à lui?
Qui ſe hazarderoit contre un tel adverſaire?
Qui ſeroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'aſſaillant,
Je ſuis ce téméraire, ou plûtôt ce vaillant.
[*à Chiméne.*]
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe,
Madame, vous ſavez quelle eſt votre promeſſe.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On eſt toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets

Un

Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la préſence.
[*A Dom Arias.*]
Vous ſeul des combattans jugerez la vaillance,
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur ;
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine,
Je le veux de ma main préſenter à Chiméne ;
Et que, pour récompenſe, il reçoive ſa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire ! M'impoſer une ſi dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour ! D'où te vient cette audace ?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui ſous vos loix m'engage
N'oſe accepter ma mort ſans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos reſſentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir ! Dom Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?
Qui t'a rendu ſi foible, & qui le rend ſi fort ?
Rodrigue va combattre, & ſe croit déja mort !
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,
Va combattre Dom Sanche, & déja déſeſpere !
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat ?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſupplice, & non pas au combat,
Et ma fidéle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combattu pour ma ſeule querelle.

Mais

Mais défendant mon roi, ſon peuple, & mon pays,
A me défendre mal, je les aurois trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups,
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous ;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je vais lui préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait, malgré moi, pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire ;
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chere,
Puiſqu'il trempe tes mains dans le ſang de mon pere ;
Et te fait renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte !
Quelle inégalité ravale ta vertu ?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu !
Quoi ! N'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenſer, n'as-tu point de courage ;
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur ?
Va, ſans vouloir mourir laiſſe-moi te pourſuivre ;
Et défens ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Aprés la mort du comte, & les Mores défaits,

Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?
Elle peut dédaigner le ſoin de me défendre,
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout ; & que, deſſous les cieux,
Auprés de mon honneur rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement : *Il adoroit Chiméne,*
Il n'a pas voulu vivre, & mériter ſa haine,
Il a cédé lui-même à la rigueur du ſort
Qui forçoit ſa maîtreſſe à pourſuivre ſa mort ;
Elle vouloit ſa tête, & ſon cœur magnanime
S'il l'en eût refuſée, eût penſé faire un crime.
Pour venger ſon honneur il perdit ſon amour,
Pour venger ſa maîtreſſe il a quitté le jour,
Préférant, quelque eſpoir qu'eût ſon ame aſſervie,
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à ſa vie.
Ainſi donc, vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en rehauſſer l'éclat ;
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pû vous ſatisfaire.

CHIMÉNE.

Puiſque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur ſont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défens-toi maintenant pour m'ôter à Dom Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon averſion.
Te dirai-je encor plus ? Va, ſonge à ta défenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence ;
Et ſi tu ſens pour moi ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne eſt le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *ſeul.*

Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne domte ?
Paroiſſez, Navarrois, Mores & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans,

Uniſſez-

Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée
Pour combattre une main de la ſorte animée ;
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE *ſeule.*

T'Ecouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance,
Qui fais un crime de mes feux ?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?
Pauvre princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obéïſſance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable ſort, dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes déſirs !
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O cieux ! A combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix,
Bien qu'aux monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix ;
Après avoir vaincu deux rois
Pourrois-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Ne fait-il pas trop voir ſur qui tu dois régner ?

Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chiméne,
Le don que j'en ai fait me nuit,
Entr'eux la mort d'un pere a ſi peu mis de haine,

Qe le devoir du ſang à regret le pourſuit :
Ainſi n'eſpérons aucun fruit
De ſon crime ni de ma peine,
Puiſque pour me punir le deſtin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LEONOR.

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;
Vous ſavez le combat où Chiméne l'engage.
Puiſqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il ſoit ſon mari,
Votre eſpérance eſt morte, & votre eſprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plûtôt quel eſpoir me pourrois-tu défendre ?
Si Rodrigue combat ſous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels ſupplices,
Aux eſprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque choſe après qu'un pere mort
N'a pû dans leurs eſprits allumer de diſcord ?
Car Chiméne aiſément montre par ſa conduite

Que

Que la haine aujourd'hui ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, & pour ſon combattant
C'eſt le premier offert qu'elle accepte à l'inſtant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes :
Dom Sanche lui ſuffit, & mérite ſon choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiére fois.
Elle aime en ce duel ſon peu d'expérience ;
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance ;
Et ſa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir,
Qui livre à ſon Rodrigue une victoire aiſée,
Et l'autoriſe enfin à paroître apaiſée.

L'INFANTE.

Je le remarque aſſez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chiméne, adore ce vainqueur.
A quoi me réſoudrai-je, amante infortunée ?

LEONOR.

A vous mieux ſouvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un ſujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un ſimple gentilhomme,
Non, ce n'eſt pas ainſi que mon amour le nomme.
Si j'aime, c'eſt l'auteur de tant de beaux exploits,
C'eſt le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une ſi belle flamme ;
Et quand, pour m'obliger, on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné,
Puiſqu'en un tel combat ſa victoire eſt certaine,
Allons encore un coup le donner à Chiméne ;
Et, toi, qui vois les traits dont mon cœur eſt percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je ſouffre, & que je ſuis à plaindre !
Je ne ſai qu'eſpérer, & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échappe où j'oſe conſentir,
Je ne ſouhaite rien ſans un prompt repentir ;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux ſuccès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le ſort,
Mon pere eſt ſans vengeance, ou mon amant eſt mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoique le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ? L'objet de ma haine, ou bien de ma colere,
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon pere !
De tous les deux côtés on me donne un mari,
Encor tout teint du ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puiſſant moteur du deſtin qui m'outrage
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſupplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice,
A témoigner toujours ce haut reſſentiment ;
Et pourſuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance,

Lui

Lui couronnant le front, vous impoſe ſilence,
Que la loi du combat étouffe vos ſoupirs;
Et que le roi vous force à ſuivre vos déſirs.

CHIMENE.

Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande ;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne ;
Et quoi qu'à ſa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous venge.
Quoi ? Vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpere ?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere ?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur ?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous deſtine ;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laiſſer par ſa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure.
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me panche,
Mais, s'il étoit vaincu, je ſerois à D. Sanche,
Cette appréhenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe ? Elvire, ç'en eſt fait.

SCENE

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OBligé d'apporter à vos piéds cette épée . . .

CHIMENE.

Quoi ? Du ſang de Rodrigue encor toute trempée ?
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en ſûreté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis . . .

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable aſſaſſin d'un héros que j'adore ?
Va, tu l'as pris en traître, un guerrier ſi vaillant
N'eût jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.
N'eſpere rien de moi, tu ne m'as point ſervie,
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter . . .

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter ?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime, & ta vaillance ?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

SIre, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
J'aimois,

J'aimois, vous l'avez sû ; mais pour venger mon pere
J'ai bien voulu proscrire une tête si chere.
Votre Majesté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, & sa mort m'a changée,
D'implacable ennemie, en amante affligée ;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense !
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort ;
Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçûë.
Je venois du combat lui raconter l'issuë.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crains rien, m'a-til dit, quand il m'a désarmé,
Je laisserois plûtôt la victoire incertaine
Que de répandre un sang hazardé pour Chiméne ;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour ;
Et soudain sa colore a trahi son amour,
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,

Perdant

Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu ;
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton pere eſt ſatisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en diſpoſe,
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque choſe ;
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi chérement.

SCENE DERNIERE.

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

SEche tes pleurs, Chiméne, & reçoi ſans triſteſſe
Ce généreux vainqueur des mains de ta princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous.
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un pere,
Dites par quel moyen il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,

Forcer

Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux paſſer la renommée ?
Si mon crime par-là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne ſe peut apaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;
Ma tête eſt à vos piéds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impoſſible ;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir,
Ne me banniſſez point de votre ſouvenir ;
Et puiſque mon trépas conſerve votre gloire,
Pour vous en revancher conſervez ma mémoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon ſort,
S'il ne m'avoit aimée, il ne ſeroit pas mort.

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire,
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;
Et quand un roi commande on lui doit obéïr.
Mais à quoi que déja vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux ſouffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre juſtice en eſt-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'état devient ſi néceſſaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le ſalaire ;
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel ?

D. FERNAND.

Le temps aſſez ſouvent a rendu légitime
Ce qui ſembloit d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui ;
Mais quoique ſa valeur t'ait conquiſe aujourd'hui,
Il faudroit que je fuſſe ennemi de ta gloire
Pour lui donner ſi-tôt le prix de ſa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui, ſans marquer de temps, lui deſtine ta foi,
Prens un an, ſi tu veux. pour eſſuyer tes larmes.

Rodrigue,

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes,
Après avoir vaincu les Mores ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts ;
Va juſqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce ſeul nom de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé ſeigneur, & te voudront pour roi.
Mais, parmi tes hauts faits, ſois-lui toujours fidéle,
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle ;
Et par tes grands exploits fais-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

D. RODRIGUE.

Pour poſſéder Chiméne, & pour votre ſervice,
Que peut on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe ?
Quoi qu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

D. FERNAND.

Eſpere en ton courage, eſpere en ma promeſſe ;
Et poſſédant déja le cœur de ta maîtreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le temps, ta vaillance, & ton roi.

F I N.

Jugement

JUGEMENT de la TRAGEDIE ou TRAGICOMEDIE du CID.

DANS toutes les piéces Dramatiques que Mr. Corneille *avoit donné auparavant celle-cy, il n'avoit encore paru que Comme un des premiers Poëtes du théatre françois; & s'il n'avoit point eu de ſuperieurs, dumoins s'étoit-il laiſſé donner des égaux. Mais le Cid l'éleva ſi fort au deſſus d'eux, qu'il ne leur a pas eté poſſible ni à toute la troupe des Poëtes dramatiques jointe enſemble, de l'atteindre depuis ce tems-là.*

L'Emulation de ceux qui avoient eté ſes concurrens juſqu'alors, ſe tourna en une jalouſie qui donna encore un nouvel eclat à l'Ouvrage de Mr. Corneille *& l'inutilité des efforts qu'on fit contre lui, quoique appuyés de toute l'autorité du Miniſtere, ne ſervit qu'à l'affermir dans ſa nouvelle ſuperiorité & à lui aſſurer pour toujours la Principauté du théatre.*

Mr. Peliſſon *dit qu'il n'eſt pas aiſé de s'imaginer avec quelle approbation le Cid fut reçû de la cour & du Public. On ne pouvoit ſe laſſer de le voir; on n'entendoit parler d'autre choſe dans les Compagnies; chacun en ſavoit quelque partie par cœur; on la faiſoit apprendre aux enfans; & il s'eſt fait dans les Provinces du Royaume une eſpece de Proverbe de la maniére de dire,* beau comme le Cid.

Tout le Monde ne voulut pas joindre ſa voix parmi ces bruits & ces acclamations, & les envieux du Cid non contens de ſe taire, chercherent dès-lors les moyens d'impoſer ſilence au public. Leur parti ſe trouva fortifié par le grand Cardinal de Richelieu *qui voulut bien honorer Mr.* Corneille *de ſa jalouſie; & qui ſans perdre ſon Caractere de Miniſtre liberal en continuant toujours ſes gratifications à un homme qu'il conſideroit comme poëte en général, entreprit en qua-*

lité d'Auteur & de bel eſprit de lui faire des affaires comme à l'auteur du Cid, par un pur déplaiſir qu'il avoit de voir toutes les Piéces de théatre des autres, & ſur tout celles où il avoit quelque part, entiérement effacées par celle-là.

Celui qui commença, dit Mr. Peliſſon, *fut Mr.* De Scudery *qui publia ſes* Obſervations *contre le Cid, premierement pour ſe ſatisfaire lui-même, & enſuite pour plaire au Cardinal, qui forma de toutes ſes Créatures, tant à la cour qu'à la ville, un parti pour l'oppoſer à celui des approbateurs du Cid. Le Cardinal ravi d'avoir trouvé en* Scudéry *un homme qui voulût être partie de* Corneille, *le porta à Soumettre ſes Obſervations au Jugement de l'Académie ; & il obliga cette Aſſemblée malgré toute ſa répugnance & toutes ſes Raiſons, d'examiner juridiquement la Tragicomedie & les Obſervations, & d'en faire une cenſure dans les formes ordinaires.*

L'Academie aſſemblée le 16. juin 1637. nomma Meſſieurs de Bourzey, Chapelain & Deſmareſts *pour examiner le Cid & les* Obſervations. *La tâche de ces trois commiſſaires n'étoit que pour l'Examen du Corps de l'Ouvrage en gros ; & quinze jours après on commit quatre autres Académiciens pour celui des vers en particulier. Ces derniers qui etoient Meſſieurs de* Ceriſy, Gombaud, Baro & L'Etoile *s'acquiterent de leur Commiſſion, de quelque maniere que ce fût ; & l'Academie ayant deliberé en diverſes conferences ordinaires & extraordinaires ſur leur remarques, Mr.* Deſmareſts *eut ordre enfin d'y mettre la derniere main.*

Mais l'Examen de l'Ouvrage en gros ne fut pas une choſe ſi facile à ces Meſſieurs. Mr. Chapelain *l'un des trois Commiſſaires fit un Corps de ſes Reflexions qui fut préſenté au Cardinal, qui n'en fut pas entierement ſatisfait, & qui y fit des Apoſtilles par les quelles il faiſoit connoître qu'il eut ſouhaité qu'on eût déclaré la piéce du Cid entierement irréguliere. Il manda néanmoins que la ſubſtance en etoit bone, mais qu'il falloit*

y

r quelque poignees de fleurs. L'Ouvrage fut à polir par Deliberation de l'Academie à Meſ-de Serizay, Cerizy, Gombaud, *&* Sirmond. *y le coucha par écrit, &* Gombaud *fut nommé a derniere reviſion du ſtyle. Tout fut lu & exa-ar la Compagnie en diverſes Aſſemblées ordi-& extraordinaires, comme s'il eut eté queſtion Ruine ou du ſalut de l'état, & on le mit enfin reſſe.*

Cardinal ayant vû les premieres feuilles, n'en int content & ſous pretexte que Mr. de Cerizy *it mis trop de fleurs, il fit arrêter l'impreſſion. nt expliqué enſuite ſur la maniere dont il vou-u'on écrivît cet ouvrage, il en donna la Charge à* Sirmond *qui ne le ſatisfit point encore. Il fallut que Mr.* Chapelain *reprit tout ce qui avoit eté ant par lui que par les autres. Il en compoſa le livre que nous avons ſous le tître de* Sentimens Academie françoiſe ſur la Tragicomédie du *, ouvrage qui coûta cinq mois de travail à l'Aca-: & au Cardinal, ſanſque durant tout ce tems-e Miniſtre qui avoit toutes les affaires du Roy-ſur les bras, & toutes celles de l'Europe dans la ſe laſſât de ce deſſein, & relachât rien de ſes pour cet ouvrage, comme nous l'apprenons de Mr.* ſſon.

icy en gros quels ſont les principaux ſentimens de ademie ſur le Cid. Mr. de Scudery *& les autres erſaires de Mr.* Corneille, *n'ont point eû raiſon uſer cette piéce d'irrégularité, & de dire que le n'en vaut rien ; qu'on n'y trouve ni nœud ni in-e, & qu'on en devine la fin ſi tôt qu'on en a vû nmencement. Ce qu'il y a à dire, c'eſt que l'in-: n'eſt pas vrai-ſemblable. Ainſi le ſujet du Cid eſt ueux, au jugement de cette Aſſemblée, en ſa plus ielle partie, parce qu'il manque de l'un & de e vrai-ſemblable, que preſcrit Ariſtote du com-& de l'extraordinaire. L'art lui a manqué 'il a compris tant d'actions remarquables dans*

l'eſpace de vingtquatre heures, & pour avoir fait conſentir Chimene *à épouſer Rodrigue le jour même qu'il avoit tué le Comte ſon pere.*

L'Académie condamne auſſi les Mœurs attribuées à Chiméne, *qui contre la bienſéance de ſon ſexe paroît amante trop ſenſible, & fille trop dénaturée; & elle juge qu'il a mis d'ailleurs trop d'inégalité dans ſes Mœurs.*

En un mot elle a remarqué diverſes fautes de jugement dans toute la conduite de l'ouvrage, elle s'eſt déclarée particulierement contre tout l'Epiſode de l'Infante; elle prétend que le théâtre eſt très-mal entendu dans ce Poëme, & qu'une même ſcéne y repreſente pluſieurs lieux. C'eſt un Defaut que l'on trouve dans la plûpart de nos Poëmes Dramatiques qui avoient paru juſqu'alors, mais l'auteur du Cid s'étant reſſeré ſi étroitement pour y faire rencontrer l'unité du jour devoit auſſi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, dont le defaut ne peut produire dans l'eſprit du ſpectateur que de la confuſion & de l'obſcurité.

L'Academie a cenſuré auſſi pluſieurs endroits de la Verſification qui ſervent au moins à nous perſuader, qu'il y a peu d'ouvrages en vers dont la diction ſoit parfaitement correcte mais ſur ce qu'on accuſoit l'auteur de pluſieurs larcins, elle témoigne qu'il y a bien peu de choſes imitées où il ſoit demeuré au deſſous de ſon original; qu'il en a rendu quelques unes meilleures qu'elles n'étoient; & qu'il y a ajouté beaucoup de choſes de ſon propre fonds, qui ne cédent en rien à celles du premier auteur.

L'Académie ne ſe ſeroit acquitée que de la moitié de ſes fonctions ſi après avoir montré les defauts du Cid elle n'eut découvert en même tems la cauſe & la ſource de cette approbation ſi extraordinaire, dont le peuple l'avoit prévenu. Il ſemble même qu'elle auroit dû commencer à ruiner les fondemens de cette approbation avantque d'établir ſa cenſure. Quoiqu'il en ſoit, elle dit, "que les Paſſions violentes bien exprimées, font "ſouvent dans ceux qui les voyent une partie de l'effet,

"*qu'elles*

"qu'elles ſont en ceux qui les reſſentent véritable-
"ment ; qu'elles otent à tous la liberté de l'eſprit &
"ſont que les uns ſe plaiſent à voir repreſenter les
"fautes que les autres ſe plaiſent à commettre. Ce
"ſont ces puiſſans mouvemens, ſelon ces Meſſieurs, qui
"ont tiré des ſpectateurs du Cid cette grande approba-
"tion & qui doivent auſſi la faire excuſer. L'auteur
"s'eſt facilement rendu maître de leur ame, après y
"avoir excité le trouble & l'émotion ; leur eſprit flatté
"par quelques endroits agréables eſt devenu aiſément
"flatteur de tout le reſte, & les charmes éclatans de
"quelque partie leur ont donné de l'amour pour tout le
"corps. S'ils euſſent eté moins ingénieux, ils euſſent
"eté moins ſenſibles ; ils euſſent vû les défauts de cette
"piéce s'ils ne ſe fuſſent point trop arrêtés à en regar-
"der les beautés. Mais d'un autre coté les ſavans &
"les experts de l'art doivent ſouffrir avec quelque in-
"dulgence les irrégularités d'un ouvrage qui n'auroit
"pas eu le bonheur d'agréer ſi fort au commun, s'il
"n'avoit des graces qui ne ſont pas communes.

Voyla quel a été le ſentiment de l'Academie ſur le Cid ; mais ſi nous en croyons Mr. Corneille *ou celui qui a pris ſon nom, ce n'a point eté celui de la ville ni du peuple. Ce n'eſt pas qu'il ne convînt lui-même de l'équité qui paroît dans une bone partie de ces cenſures, mais il prétendoit avoir remporté le témoignage de l'excellence de ſa piéce par le grand nombre de ſes repréſentations, par la foule extraordinaine des ſpectateurs de tout état & de toute condition & par les acclamations générales qu'elle avoit reçuës. Et quoi qu'il ait défié l'Académie entiere de donner jamais à ſa cenſure autant de réputation que ſa piéce en avoit déja acquis, il ne laiſſoit pas de convenir que ce Poëme avoit des defauts ; mais, "qu'il avoit tant d'avantages du coté*
"du ſujet, & des penſées brillantes, dont il eſt ſemé,
"que la plûpart de ſes auditeurs n'ont pas voulu voir
"ces defauts, & ont laiſſé enlever leurs ſuffrages au
"plaiſir que leur a donné ſa repréſentation, quoique ce
"ſoit celui de tous ſes ouvrages réguliers, ſelon lui,

“ où il ſe ſoit permis le plus de licence ; & qu'il paſſoit “ encore vingtcinq ou trente ans après pour le plus beau “ de ſes ouvrages, auprès de ceux qui ne s'attachent “ pas à la ſeverité des régles.

C'eſt dans la même penſée que Mr. de Balzac *écrivant à Mr.* Scudery, *dit que quelques irrégularités qu'ait commiſes Mr.* Corneille *dans le Cid, comme ſes cenſeurs avoient prétendu le montrer ; cette piéce ne laiſſeroit pas d'etre admirable, en ce qu'elle avoit reçû les applaudiſſemens de ſes ſpectateurs & les approbations de toute la France, puiſque la fin des piéces de théatre n'eſt autre que la ſatisfaction des ſpectateurs ; & qu'ainſi elle avoit triomphé des raiſonemens de ſes adverſaires, quoiqu'elle eût violé les régles de l'art, Selon l'opinion même de* Sénéque, *qui dit que quand il s'agit des Ouvrages qui ebloüiſſent les yeux d'abord, & qui préocupent les eſprits en leur faveur, celui qui a enlevé l'approbation publique, l'emporte ſur celui qui l'a méritée :* major ille eſt qui judicium abſtulit quàm qui meruit, *quoique dans la ſuite une recherche exacte dût y faire voir quelques defauts.*

C'eſt auſſi ce qui a fait dire à Mr. Deſpreaux, *Satire* IX. *verſ.* 231. *&* Suiv.

En vain contre le *Cid* un Miniſtre ſe ligue,
Tout *Paris* pour *Chimène* a les yeux de *Rodrigue* ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

*Tant il eſt vrai que le peuple a ſes regles, auſſi bien que les ſavans, pour juger d'un Ouvrage fait pour ſon contentement, qu'un poëte peut impunément pécher contre l'Art & les Maximes d'*Ariſtote *ſans manquer au moyen de plaire & que quand une piéce de théatre a eu tout le ſuccès que ſon Auteur pouvoit eſperer dans la fin qu'il s'eſt propoſée de ſatisfaire ceux pour qui elle eſt faite, il importe peu que ce ſoit régulierement ou contre les régles qu'il a réuſſi, c'eſt-à-dire ſuivant un caprice plûtôt qu'un autre.*

HORACE

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TULLE, roi de Rome.

Le vieil HORACE, chevalier Romain.

HORACE, ſon fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALERE, chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, & ſœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace, & ſœur d'Horace.

JULIE, dame Romaine, confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, ſoldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, ſoldat de l'armée de Rome.

La ſcéne eſt à Rome dans une ſalle de la maiſon d'Horace.

HORACE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

APprouvez ma foibleſſe, & ſouffrez ma douleur,
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur;
Si près de voir ſur ſoi fondre de tels orages,
L'ébranlement ſiéd bien aux plus fermes courages;
Et l'eſprit le plus mâle, & le moins abattu,
Ne ſauroit, ſans déſordre, exercer ſa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes;
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les cieux,
Ma conſtance du moins règne encor ſur mes vœux.
Quand on arrête là les déplaiſirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
Commander à ſes pleurs en cette extrémité,
C'eſt montrer, pour le ſexe, aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune;
Mais de cette foibleſſe un grand cœur eſt honteux,
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.

Les

Les deux camps ſont rangés au piéd de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles;
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir,
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Banniſſez, banniſſez une frayeur ſi vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je ſuis Romaine, hélas! puiſqu'Horace eſt Romain,
J'en ai reçû le titre en recevant ſa main;
Mais ce nœud me tiendroit en eſclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je ſuis née.
Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, &, ſans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je ſai que ton état encore en ſa naiſſance,
Ne ſauroit ſans la guerre affermir ſa puiſſance;
Je ſai qu'il doit s'accroître, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins,
Que tes dieux t'ont promis l'empire de la terre;
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur,
Qui ſuit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'orient pouſſer tes bataillons,
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler ſous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouviens toi que du ſang de ſes rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premiéres loix,
Albe eſt ton origine, arrête, & conſidère
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mère.

Tourr

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans;
Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toi, ſi tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce diſcours me ſurprend, vû que depuis le temps
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combattans,
Je vous ai vû pour elle autant d'indifférence
Que ſi d'un ſang Romain vous aviez pris naiſſance.
J'admirois la vertu qui réduiſoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous conſolois au milieu de vos plaintes,
Comme ſi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas;
Tant qu'un eſpoir de paix a pû flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vû Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ai condâmné ce mouvement ſecret;
Et ſi j'ai reſſenti dans ſes deſtins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes freres,
Soudain pour l'étouffer rappellant ma raiſon,
J'ai pleuré, quand la gloire entroit dans leur maiſon.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne eſclave, ou que Rome ſuccombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obſtacle aux vainqueurs, ni d'eſpoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine;
Et ſi je demandois votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne ſuis point pour Albe, & ne ſuis plus pour Rome;
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et ſerai du parti qu'affligera le ſort.
Egale à tous les deux juſques à la victoire,
Je prendrai part aux maux ſans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,

Mes

Mes larmes aux vaincus, & ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes,
En des eſprits divers des paſſions diverſes ;
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
Son frere eſt votre époux, le vôtre eſt ſon amant ;
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre,
Son ſang dans une armée, & ſon amour dans l'autre.
Lorſque vous conſerviez un eſprit tout Romain,
Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis déteſtoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ſes pleurs ;
Et nourriſſoit ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une ſoudaine joie éclatant ſur ſon front. . . .

SABINE.

Ah ! Que je crains, Julie, un changement ſi prompt
Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valere ;
Pour ce rival, ſans doute, elle quitte mon frere,
Son eſprit ébranlé par les objets préſens,
Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le ſoin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;
Je forme des ſoupçons d'un trop léger ſujet,
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet,
Les âmes rarement ſont de nouveau bleſſées ;
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées.
Mais on n'a pas auſſi de ſi doux entretiens,
Ni de contentemens qui ſoient pareils aux ſiens.

JULIE.

Les cauſes, comme à vous, m'en ſemblent fort obſcur
Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger ;
Mais certes c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.

Eſſa

Eſſayez ſur ce point à la faire parler,
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien céler,
Je vous laiſſe.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

MA ſœur, entretenez Julie,
J'ai honte de montrer tant de mélancolie ;
Et mon cœur accablé de mille déplaiſirs,
Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoupirs.

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit elle ma douleur moins vive que la ſienne,
Et que, plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme eſt alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon pays, ou détruire le mien ;
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes ſoupirs, ou digne de ma haine,
Hélas !

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valere,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,

Vous ſerez toute nôtre ; & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes ;
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſouffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ? Vous appellez crime un change raiſonnable ?

CAMILLE.

Quoi ? Le manque de foi vous ſemble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un ſerment ſolennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguiſez en vain une choſe trop claire.
Je vous vis encor hier entretenir Valere ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous,
Lui permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien qu'à ſon déſavantage ;
De mon contentement un autre étoit l'objet ;
Mais pour ſortir d'erreur ſachez-en le ſujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour ſouffrir plus long-temps qu'on m'eſtime parjure.
Il vous ſouvient qu'à peine on voyoit de ſa ſœur,
Par un heureux hymen mon frere poſſeſſeur,
Quand, pour comble de joie il obtint de mon pere
Que de ſes chaſtes feux je ſerois le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois,
Uniſſant nos maiſons, il déſunit nos rois,
Un même inſtant conclut notre hymen, & la guerre,
Fit naître notre eſpoir, & le jetta par terre,
Nous ôta tout, ſi-tôt qu'il nous eût tout promis ;
Et nous faiſant amans, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes,
Combien contre le ciel il vomit de blaſfêmes ;

Et combien de ruiſſeaux coulerent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vû depuis les troubles de mon âme,
Vous ſavez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin, mon déſeſpoir, parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles,
Ecoutez ſi celui qui me fut hier rendu
Eut droit de raſſurer mon éſprit éperdu.
Ce Grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au piéd de l'Aventin prédit nos deſtinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux.
Albe & Rome demain prendront une autre autre face,
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix,
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.
Je pris ſur cet oracle une entiére aſſûrance ;
Et, comme le ſuccès paſſoit mon eſpérance,
J'abandonnai mon âme à des raviſſemens
Qui paſſoient les tranſports des plus heureux amans.
Jugez de leurs excès. Je rencontrai Valere,
Et contre ſa coutume il ne put me déplaire,
Il me parla d'amour ſans me donner d'ennui,
Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui,
Je ne lui pûs montrer de mépris, ni de glace,
Tout ce que je voyois me ſembloit Curiace,
Tout ce qu'on me diſoit me parloit de ſes feux,
Tout ce que je diſois l'aſſuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui ſe hazarde,
J'en sûs hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.
Mon eſprit rejettoit ces funeſtes objets,
Charmé des doux penſers d'hymen & de la paix.
La nuit a diſſipé des erreurs ſi charmantes,
Mille ſonges afreux, mille images ſanglantes,
Ou plûtôt mille amas de carnage & d'horreur
M'ont arraché ma joie, & rendu ma terreur.
J'ai vû du ſang, des morts, & n'ai rien vû de ſuite.

Un ſpectre en paroiſſant prenoit ſoudain la fuite,
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illuſion
Redoubloit mon effroi par ſa confuſion.

JULIE.

C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprête.

CAMILLE.

Je le dois croire ainſi, puiſque je le ſouhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui ſuccede.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remede !
Soit que Rome y ſuccombe, ou qu'Albe ait le deſ
Cher amant, n'attens plus d'être un jour mon épo
Jamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme
Qui ſoit, ou le vainqueur, ou l'eſclave de Rome.
Mais quel objet nouveau ſe préſente en ces lieux
Eſt-ce toi, Curiace ? En croirai-je mes yeux ?

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULI

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez un hom
Qui n'eſt ni le vainqueur, ni l'eſclave de R
Ceſſez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des Romai
J'ai crû que vous aimiez aſſez Rome, & la gloire,
Pour mépriſer ma chaine, & haïr ma victoire ;
Et comme également, en cette extrémité,
Je craignois la victoire, & la captivité . . . .

CAMILLE.

Curiace, il ſuffit, je devine le reſte.
Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte ;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,

Dé

obe à ton pays le ſecours de ton bras.
un autre conſidére ici ta renommée,
te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
n'eſt point à Camille à t'en méſeſtimer,
s ton amour paroit, plus elle doit t'aimer ;
ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vû naître,
s tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
is as-tu vû mon pere, & peut-il endurer
'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer ?
préfere-t-il point l'état à ſa famille ?
regarde-t-il point Rome plus que ſa fille ?
in notre bonheur eſt-il bien affermi ?
-t-il vû comme gendre, ou bien comme énnemi ?

CURIACE.

n'a vû comme gendre, avec une tendreſſe
i témoignoit aſſez une entiére allégreſſe ;
is il ne m'a point vû par une trahiſon
ligne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
ime encor mon honneur en adorant Camille.
nt qu'a duré la guerre on m'a vû conſtamment
ſſi bon citoyen que véritable amant,
Albe avec mon amour j'accordois la querelle,
ſoupirois pour vous en combattant pour elle ;
s'il falloit encor que l'on en vint aux coups,
combattrois pour elle en ſoupirant pour vous.
i, malgré les déſirs de mon âme charmée,
la guerre duroit, je ſerois dans l'armée.
ſt la paix qui chez vous me donne un libre accès,
paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAMILLE.

paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

nille, pour le moins croyez-en votre oracle ;
ſachons pleinement par quels heureux effets
eure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

uroit-on jamais crû ! Déjà les deux armées
ne égale chaleur au combat animées

Se menaçoient des yeux, & marchant fiérement,
N'attendoient, pour donner, que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et l'ayant obtenu: *Que faisons nous, Romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains?*
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames,
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang, & qu'un peuple en deux villes,
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs;
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Lassé, demi rompa, vainqueur; mais pour tout fruit
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long temps joüi de nos divorces,
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces;
Et noyons dans l'oubli ces petits différends,
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvû qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira loin de nous diviser.
Nommons des combattans pour la cause commune,
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le foible parti prenne loi du plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets, sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, & sans autre rigueur,
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur,
Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami.

Ils

Ils s'etonnent comment leurs mains de ſang avides
Voloient ſans y penſer à tant de parricides ;
Et font paroître un front couvert, tout à la fois,
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix deſirée
Sous ces conditions eſt auſſi-tôt jurée.
Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choiſir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loiſir,
Le vôtre eſt au ſénat, le nôtre dans ſa tente.

CAMILLE.

O, dieux, que ce diſcours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le ſort de nos guerriers réglera notre ſort.
Cependant tout eſt libre attendant qu'on les nomme ;
Rome eſt dans notre camp, & notre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouër avec ſes vieux amis.
Pour moi, ma paſſion m'a fait ſuivre vos freres ;
Et mes déſirs ont eu des ſuccès ſi proſperes,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur, ſans pareil, de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à ſa puiſſance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais ſuivre vos pas, mais pour revoir mes freres,
Et ſavoir d'eux encor la fin de nos miſeres.

JULIE.

Allez, & cependant, au piéd de nos autels,
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AInſi Rome n'a point ſéparé ſon eſtime,
Elle eût crû faire ailleurs un choix illégitime,
Cette ſuperbe ville en vos freres & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfére à tous ;
Et ſon illuſtre ardeur d'oſer plus que les autres,
D'une ſeule maiſon brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiére en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'eſt point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire.
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliſer trois ;
Et puiſque c'eſt chez vous que mon heur & ma flamme,
M'ont fait placer ma ſœur, & choiſir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous ſuis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte ;
Et parmi ſes douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat à mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, & prévoi ſon malheur.
Puiſque vous combattez, ſa perte eſt aſſurée,
En vous faiſant nommer le deſtin l'a jurée,
Je voi trop dans ce choix ſes funeſtes projets ;
Et me compte déja pour un de vos ſujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'eſt un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choiſir, & de choiſir ſi mal.

Mille

Mille de ſes enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous ſoutenir ſa querelle ;
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juſte orgueil,
Mon eſprit en conçoit une mâle aſſurance,
J'oſe eſpérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du ſort envieux quels que ſoient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos ſujets.
Rome a trop crû de moi, mais mon âme ravie
Remplira ſon attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, eſt vaincu rarement,
Ce noble déſeſpoir périt mal-aiſément.
Rome, quoiqu'il en ſoit, ne ſera point ſujette,
Que mes derniers ſoupirs n'aſſurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! C'eſt bien ici que je dois être plaint !
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe aſſervie,
Ou ſa victoire au prix d'une ſi chere vie ;
Et que l'unique bien où tendent ſes déſirs
S'achéte ſeulement par vos derniers ſoupirs !
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à repandre,
De tous les deux côtés mes déſirs ſont trahis.

HORACE.

Quoi ! Vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le ſuit ne ſouffre point de larmes ;
Et je le recevrois en béniſſant mon ſort,
Si Rome & tout l'état perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre,
La gloire en eſt pour vous, & la perte pour eux,
Il vous fait immortel, & les rend malheureux ;
On perd tout quand on perd un ami ſi fidele,
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCENE

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALbe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui ſont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN,

Vous & vos deux freres.
Mais pourquoi ce front triſte, & ces regards ſéveres ?
Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non, mais il me ſurprend ;
Je m'eſtimois trop peu pour un honneur ſi grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec ſi peu de joie ?
Ce morne & & froid accueil me ſurprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne ſervent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! C'eſt beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponſe ; & nous laiſſe en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

QUe déformais le ciel, les enfers, & la terre,
Uniſſent leurs fureurs à nous faire la guerre,
Que les hommes, les dieux, les démons, & le ſort,
Préparent contre nous un général effort,
Je mets à faire pis, en l'état où nous ſommes,
Le ſort, & les démons, & les dieux, & les hommes,
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'eſt bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le ſort qui de l'honneur nous ouvre la barriére,
Offre à notre conſtance une illuſtre matiére,
Il épuiſe ſa force à former un malheur,
Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur;
Et, comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le ſalut de tous,
Et contre un inconnu s'expoſer ſeul aux coups,
D'une ſimple vertu c'eſt l'effet ordinaire,
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays eſt un ſi digne ſort,
Qu'on brigueroit en foule une ſi belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre ſoi même,
Attaquer un parti, qui prend pour défenſeur,
Le frere d'une femme, & l'amant dune ſœur,
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un ſang qu'on voudroit racheter de ſa vie;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous,
L'éclat de ſon grand nom lui fait peu de jaloux;
Et peu d'hommes au cœur l'ont aſſez imprimée,

Pour

Pour oſer aſpirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il eſt vrai que nos noms ne ſauroient plus périr,
L'occaſion eſt belle, il nous la faut chérir,
Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare:
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obſcurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pû voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir.
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pû mettre un moment mon eſprit en balance
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome
J'ai le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Je voi que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'étes Romain, ſoyez digne de l'être,
Et, ſi vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté;
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriére,
Que, dès le premier pas, regardér en arriére.

Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens.
Qui près de le ſervir conſidére autre choſe,
A faire ce qu'il doit, lâchement ſe diſpoſe ;
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien,
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincére,
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frere ;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, & c'eſt ce qui me tuë ;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connuë,
Comme notre malheur elle eſt au plus haut point,
Souffrez que je l'admire, & ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux ;
Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor, ſi je meurs par vos mains ;
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

AVez-vous ſû l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur ?

CAMILLE.

Hélas ! Mon ſort a bien changé de face.

HORACE.

Armez vous de conſtance, & montrez vous ma ſœur,
Et ſi, par mon trépas, il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur, qui ſait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon pays, & ſait montrer à tous
Par ſa haute vertu qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivois, achevez l'hyménée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, & votre cœur ſe preſſe,
Conſumez avec lui toute cette foibleſſe,
Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort ;
Mais après le combat ne penſez plus au mort.

[*à Curiace.*]

Je ne vous laiſſerai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

IRas-tu, Curiace, & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! Je vois trop bien qu'il faut, quoique je faſſe,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais, comme au ſupplice, à cet illuſtre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'eſtime,
Ma flamme au déſeſpoir paſſe juſques au crime,
Elle ſe prend au ciel, & l'oſe quereller ;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CA-

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie ;
Et qu'ainſi mon pouvoir t'excuſe à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits,
Albe a reçû par eux tout ce que tu lui dois,
Autre n'a mieux que toi ſoutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien,
Souffre qu'un autre ici puiſſe ennoblir le ſien.

CURIACE.

Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu,
Qu'il auroit triomphé ſi j'avois combattu ;
Et que, ſous mon amour, ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçû de toi,
Tu ne ſuccomberas, ni vaincras que par moi,
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai ſans reproche, ou périrai ſans honte.

CAMILLE.

Quoi ! Tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je ſuis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frere,
Ta ſœur de ſon mari !

CURIACE.

Telle eſt notre miſére.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frere & de ſœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me préſenter ſa tête ;
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penſer ; en l'état où je ſuis,
Vous aimer ſans eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon inſenſible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume ſon flambeau,
Il l'éteint de ſa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obſtine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'aſſaſſine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours,
Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triſte vûë !
Ma conſtance contre elle à regret s'évertuë.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs ;
Et laiſſez-moi ſauver ma vertu de vos pleurs.
Je ſens qu'elle chancelle, & défend mal la place,
Plus je ſuis votre amant, moins je ſuis Curiace :
Foible d'avoir déja combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour, & la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes,
Ou j'oppoſe l'offenſe à de ſi fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage ?
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu réſiſter ſans le ſecours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, & j'atteſte les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide,
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoi ſui-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
Je te préparerois des lauriers de ma main,
Je t'encouragerois au lieu de te diſtraire ;
Et je te traiterois comme j'ai fait mon frere.
Hélas ! J'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient ; quel malheur ſi l'amour de ſa femme
Ne peut non plus ſur lui que le mien ſur ton âme !

SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le ſuit ! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur ?
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer, & pour vous dire adieu.
Votre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche ;
Si ce malheur illuſtre ébranloit l'un de vous,
Je le déſavoûerois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire un priére,
Digne d'un tel époux, & digne d'une tel frere ?
Je veux d'un coup ſi noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon éclat ſans mêlange de crimes ;
Enfin je vous veux faire énnemis légitimes.
Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien,
Quand je ne ſerai plus, vous ne vous ſerez rien.
Briſez votre alliance, & rompez-en la chaine,
Et puiſque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut, & Rome, il faut leur obéir,
Qu'un de vous d'eux me tuë, & que l'autre me venge ;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux ſera juſte aggreſſeur,
Ou pour venger ſa femme, ou pour venger ſa ſœur.
Mais quoi ? Vous ſouilleriez une gloire ſi belle,

Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;
Le zèle du pays vous défend de tels soins,
Vous feriez peu pour lui, ſi vous vous étiez moins,
Il lui faut, & ſans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;
Commencez par ſa ſœur à répandre ſon ſang,
Commencez par ſa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne ſacrifice à vos cheres patries ;
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi ? Me réſervez-vous à voir une victoire,
Où, pour haut appareil d'une pompeuſe gloire,
Je verrai les lauriers d'un frere, ou d'un mari,
Fumer encor d'un ſang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
Satisfaire aux devoirs & de ſœur & de femme ?
Embraſſer le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le previendra, de qui que je l'obtienne,
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
Vous ne les aurez point au combat occupées
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici pour aller juſqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma ſœur !

CAMILLE.

Courage, ils s'amolliſſent.

SABINE.

Vous pouſſez des ſoupirs, vos viſages pâliſſent !
Quelle peur vous ſaiſit ! Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle eſt mon offenſe

Qui

Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée ;
Et me laiſſe achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point ;
Va-t en, & ne rens plus la victoire douteuſe,
La diſpute déja m'en eſt aſſez honteuſe,
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'eſt-ce ici, mes enfans ? Écoutez-vous vos flammes ;
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?
Prêts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art, & de tendreſſe,
Elles vous feroient part enfin de leur foibleſſe ;
Et ce n'eſt qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos éfforts, vous en devez attendre
Ce que vous ſouhaitez, & d'un fils, & d'un gendre ;
Et ſi notre foibleſſe avoit pû les changer,
Nous vous laiſſons ici pour les encourager.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de foibles armes,
Ce n'eſt qu'au déſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre ; &, nous, allons mourir.

SCENE

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn pere, retenez des femmes qui s'emportent ;
Et, de grace, empêchez ſur tout qu'elles ne ſortent.
Leur amour importun viendroit avec éclat,
Par des cris & des pleurs, troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous ſont feroit qu'avec juſtice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un ſi beau choix ſeroit trop acheté,
Si l'on nous ſoupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai ſoin. Allez, vos freres vous attendent,
Ne penſez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels complimens. . .

Le vieil HORACE.

Ah ! N'attendriſſez point ici mes ſentimens,
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, & laiſſez faire aux dieux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE.

PRenons parti, mon ame, en de telles diſgraces,
Soyons femme d'Horace, ou ſœur des Curiaces ;
Ceſſons de partager nos inutiles ſoins,
Souhaitons quelque choſe, & craignons un peu moins,
Mais las ! Quel parti prendre en un ſort ſi contraire !
Quel ennemi choiſir d'un époux, ou d'un frere !
La nature, ou l'amour parle pour chacun d'eux ;
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts ſentimens réglons plûtôt les nôtres,
Soyons femme de l'un enſemble, & ſœur des autres,
Regardons leur honneur comme un ſouverain bien,
Imitons leur conſtance, & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace eſt une mort ſi belle,
Qu'il en faut ſans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les deſtins inhumains,
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains,
Revoyons les vainqueurs, ſans penſer qu'à la gloire
Que toute leur maiſon reçoit de leur victoire ;
Et, ſans conſidérer aux dépens de quel ſang
Leur vertu les éleve en cet illuſtre rang,
Faiſons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras de miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie ;
Et puis voir aujourd'hui le combat ſans terreur,
Les morts ſans déſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flatteuſe illuſion, erreur douce & groſſiére,
Vain effort de mon âme, impuiſſante lumiére,

De

De qui le faux-brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu ſais peu durer, & tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Pouſſent un jour qui fuit, & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abîmer dans plus d'obſcurité.
Tu charmois trop ma peine, & le ciel qui s'en fâche
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je ſens mon triſte cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere, ou mon époux.
Quand je ſonge à leur mort, quoi que je me propoſe,
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe,
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon âme,
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme,
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens.
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt-là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée !
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ;
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence ?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

EN eſt-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous ?
Eſt-ce la mort d'un frere, ou celle d'un époux ?
Le funeſte ſuccès de leurs armes impies
De tous les combattans a-t-il fait des hoſties ;
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

JULIE.

Quoi ! Ce qui s'eſt paſſé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ;
Et ne ſavez-vous pas que de cette maiſon
Pour Camille & pour moi l'on fait une priſon ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes ;
Et, par les déſeſpoirs d'une chaſte amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur vûe à leur combat apporte aſſez d'obſtacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à ſe meſurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des perſonnes ſi proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zéle admire la fureur,
Tel porte juſqu'aux cieux leur vertu ſans égale,
Et tel l'oſe nommer ſacrilége & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accuſent leurs chefs, tous déteſtent leur choix ;
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous penſez,
Vous pouvez eſpérer, vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reſte encore aſſez de quoi vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe,
Et charme tellement leur âme ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore, ils s'eſtiment heureux ;
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renommée,
Ils combattront plûtôt & l'une & l'autre armée ;

Et

Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! Dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent !

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent ;
Et leurs cris des deux parts pouſſés en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres combattans.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Le pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée ;
Le roi même s'étonne ; &, pour dernier effort,
Puiſque chacun, dit-il, *s'échauffe en ce diſcord,*
Conſultons des grands dieux la majeſté ſacrée ;
Et voyons ſi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir ?
Il ſe taît, & ces mots ſemblent être des charmes,
Même aux fix combattans ils arrachent les armes,
Et ce déſir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur céde à l'avis de Tulle,
Et, ſoit par déférence, ou par un prompt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme ſi toutes deux le connoiſſoient pour roi.
Le reſte s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes,
J'en eſpére beaucoup puiſqu'il eſt différé ;
Et je commence à voir ce que j'ai deſiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA ſœur, que je vous diſe une bonne nouvelle.

CAMILLE

CAMILLE.

Je penſe la ſavoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon pere, & j'étois avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes,
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'allégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plûtard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.

CAMILLE.

Diſons plûtôt, ma ſœur, qu'en vain on les conſulte,
Ces mêmes dieux à Tulle ont inſpiré ce choix ;
Et la voix du public n'eſt pas toujours leur voix.
Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & ſainte autorité
Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

JULIE.

C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles,
Que de chercher leurs voix ailleurs qu'en leurs oracles ;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre ;
Et loin de s'aſſûrer ſur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obſcur, doit croire que tout l'eſt.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'aſſûrance ;
Et ſouffrons les douceurs d'une juſte eſpérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ſes bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas,
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploïe ;
Et, lorſqu'elle deſcend, ſon refus la renvoïe.

CAMILLE.

Le ciel agit ſans nous en ces événemens ;
Et ne les régle point deſſus nos ſentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu ! Je vais ſavoir comme enfin tout ſe paſſe.
Modérez vos frayeurs, j'eſpére à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour ;
Et que nous n'employerons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi je n'eſpére rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

PArmi nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme,
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme,
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me voi,
Si vous aviez à craindre autant que je le doi ;
Et ſi vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus ſainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les ſiens ;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous,
Des freres ne ſont rien à l'égal d'un époux,
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille,
On voit d'un œil divers des nœuds ſi différens,
Et, pour ſuivre un mari, l'on quitte ſes parens.
Mais ſi près d'un hymen l'amant que donne un pere,

Nous

eſt moins qu'un époux, & non pas moins qu'un
e ;
entimens entr'eux demeurent ſuſpendus,
choix impoſſible, & nos vœux confondus.
ma ſœur, du moins vous avez dans vos plaintes
orter vos ſouhaits, & terminer vos craintes ;
ſi le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
moi, j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter.

SABINE.

l il faut que l'un meure, & par les mains de
itre,
un raiſonnement bien mauvais que le vôtre.
ue ce ſoient, ma ſœur, des nœuds bien différens,
ſans les oublier qu'on quitte ſes parens,
nen n'efface point ces profonds caractéres,
aimer un mari l'on ne hait pas ſes freres,
ture en tout temps garde ſes premiers droits,
lépens de leur vie on ne fait point de choix,
bien qu'un époux ils ſont d'autres nous-mêmes,
is maux ſont pareils alors qu'ils ſont extrêmes.
l'amant qui vous charme & pour qui vous brûlez,
ous eſt après tout que ce que vous voulez ;
mauvaiſe humeur, un peu de jalouſie,
it aſſez ſouvent paſſer la fantaſie.
ie peut le caprice, oſez-le par raiſon,
ſſez votre ſang hors de comparaiſon.
crime qu'oppoſer des liens volontaires
ix que la naiſſance a rendus néceſſaires.
nc le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter ;
pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
orter vos ſouhaits, & terminer vos craintes.

CAMILLE.

voi bien, ma ſœur, vous n'aimâtes jamais,
ne connoiſſez point ni l'amour, ni ſes traits.
:ut lui réſiſter quand il commence à naître,
non pas le bannir quand il s'eſt rendu maître,
e l'aveu d'un pere, engegeant notre foi,
: de ce tyran un légitime roi.

Il entre avec douceur, mais il régne par force,
Et quand l'ame une fois a goûté ſon amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'eſt ce qu'elle ne peut,
Puiſqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ;
Ses chaînes ſont pour nous auſſi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous apporter de fâcheuſes nouvelles,
Mes filles, mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous ſauroit long-temps diſſimuler.
Vos freres ſont aux mains, les dieux ainſi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouër, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.
Ne nous conſolez point ; contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raiſon importune,
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aiſément faire en votre préſence
De notre déſeſpoir une fauſſe conſtance,
Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté,
L'affecter au dehors c'eſt une lâcheté :
L'uſage d'un tel art, nous le laiſſons aux hommes ;
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort ;
S'abaiſſe à notre exemple à ſe plaindre du ſort.
Recevez ſans frémir ces mortelles alarmes,
Voyez couler nos pleurs ſans y mêler vos larmes,
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaiſirs,
Gardez votre conſtance, & ſouffrez nos ſoupirs.

Le

Le vieil HORACE.

le blâmer les pleurs que je vous voi répandre ;
i faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;
lerois peut-être à de ſi rudes coups,
prenois ici même intérêt que vous.
u'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos freres,
trois me ſont encor des perſonnes bien chéres ;
enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
point les effets de l'amour ni du ſang.
ſens point pour eux la douleur qui tourmente
comme ſœur, Camille comme amante,
s les regarder comme nos ennemis ;
nne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
it, graces aux dieux, dignes de leur patrie,
étonnement n'a leur gloire flétrie ;
i vû leur honneur croître de la moitié,
l ils ont des deux camps refuſé la pitié.
quelque foibleſſe ils l'avoient mendiée,
r haute vertu ne l'eût répudiée,
ain bien-tôt ſur eux m'eût vengé hautement
ffront que m'eût fait ce mol conſentement.
lorſqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
le cele point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
ciel pitoyable eût écouté ma voix,
ſeroit réduite à faire un autre choix ;
pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces ;
l'événement d'un combat plus humain
droit maintenant l'honneur du nom Romain.
udence des dieux autrement en diſpoſe,
ur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe,
rme en ce beſoin de généroſité ;
bonheur public fait ſa félicité.
z d'en faire autant pour ſoulager vos peines,
gez toutes deux que vous êtes Romaines ;
l'êtes devenuë, & vous l'êtes encor,
glorieux tître eſt un digne tréſor,
ur, un jour viendra que par toute la terre
ſe fera craindre à l'égal du tonnerre ;

Et que tout l'univers tremblant deſſous ſes loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Ænée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

NOus venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plûtôt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits,
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte !
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir !
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie,
Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie,
Je connois mieux mon ſang, il ſait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pû voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres ;
Mais quand il s'eſt vû ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite.

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres !

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu
Qu'ils ont vû Rome libre autant qu'ils ont vécu ;
Et ne l'auront point vûë obéir qu'à ſon prince,
Ni d'un état voiſin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front,
Pleurez le deshonneur de toute notre race ;
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette,
Il eût avec honneur laiſſé mes cheveux gris ;
Et c'étoit de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
Chaque goutte épargnée a ſa gloire flétrie ;
Chaque inſtant de ſa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juſte colere,
Contre un indigne fils uſant des droits d'un pere,
Saura bien faire voir dans ſa punition,
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes ;
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément,
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miſéres,
Le ciel vous a ſauvé votre époux & vos freres,
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays,

Vos

Vos freres ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis ;
Et voyant le haut point où leur gloire ſe monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte,
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bien-tôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en ſa faveur ſont de foibles défenſes.
J'atteſte des grands dieux les ſuprêmes puiſſances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte des romains.

[*Le vieil Horace ſort.*]

SABINE.

Suivons le promptement, la colere l'emporte.
Dieux ! Verrons nous toujours des malheurs de la ſorte ?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands ;
Et toujours redouter la main de nos parens ?

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

;ENE PREMIERE:

vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

E me parlez jamais en faveur d'une infame,
Qu'il me fuie à l'égal des freres de ſa femme,
:onſerver un ſang qu'il tient ſi précieux
rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
: y peut mettre ordre, ou derechef j'atteſte
ıverain pouvoir de la troupe céleſte . . .

CAMILLE.

Mon pere, prenez un plus doux ſentiment,
verrez Rome même en uſer autrement;
quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
er la vertu ſous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

gement de Rome eſt peu pour mon regard,
le, je ſuis pere, & j'ai mes droits à part.
trop comme agit la vertu véritable,
ſans en triompher que le nombre l'accable,
mâle vigueur, toujours en même point,
mbe ſous la force, & ne lui céde point.
:-vous, & ſachons ce que nous veut Valere.

SCENE II.

: vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

Jvoyé par le roi pour conſoler un pere,
Et pour lui témoigner . . .

Le

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun ſoin,
C'eſt un ſoulagement dont je n'ai pas beſoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays ſont morts en gens d'honneur,
Il me ſuffit.

VALERE.

Mais l'autre eſt un rare bonheur,
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vû périr en lui le nom d'Horace !

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'eſt à moi ſeul auſſi de punir ſon forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite ?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette occaſion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confuſion,
Certes l'exemple eſt rare & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire !

VALERE.

Quelle confuſion, & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome ; & lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aſpire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel empire enfin
Lorſqu'Albe ſous ſes loix range notre deſtin ?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe, & de ſa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire ?

Le vieil HORACE.

Je ſai que par ſa fuite il a trahi l'état.

VA-

VALERE.

s'il eût en fuyant terminé le combat;
on a bien-tôt vû qu'il ne fuyoit qu'en homme
ſavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

? Rome donc triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
aleur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
: ſeul contre trois, mais en cette avanture,
; trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
› foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
it bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux,
it pour mieux combattre, & cette prompte ruſe
ſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
un le fuit d'un pas, ou plus, ou moins preſſé,
ı qu'il ſe rencontre, ou plus, ou moins bleſſé;
ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite;
leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite,
ıce les voyant l'un de l'autre écartés,
:tourne, & déja les croit demi domtés,
:end le premier, & c'étoit votre gendre.
tre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
ain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
ang qu'il a perdu rallentit ſa vigueur.
à ſon tout commence à craindre un fort contraire,
crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frere,
hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
ouve en le joignant que ſon frere n'eſt plus.

CAMILLE.

s !

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant ſa place,
edouble bien-tôt la victoire d'Horace,
courage ſans force eſt un débile appui,
lant venger ſon frere, il tombe auprès de lui.
raiſonne des cris qu'au ciel chacun envoie,
en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie.
me notre héros ſe voit prêt d'achever,

C'eſt

C'eſt peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adverſaires,
C'eſt à ſes intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il, & tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine,
L'Albain percé de coups ne ſe traînoit qu'à peine ;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il ſembloit préſenter ſa gorge au coup mortel.
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut, ſans défenſe,
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Le vieil HORACE.

O mon fils ! O ma joie ! O l'honneur de nos jours !
O d'un état panchant l'ineſpéré ſecours !
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace,
Appui de ton pays, & gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embraſſemens
L'erreur dont j'ai formé de ſi faux ſentimens ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'allégreſſe ?

VALERE.

Vos careſſes bien-tôt pourront ſe déployer,
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un ſacrifice aux dieux pour un bonheur ſi rare.
Aujourd'hui ſeulement on s'acquite vers eux
Par des chants de victoire & par de ſimples vœux,
C'eſt où le roi le méne ; & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'eſt pas aſſez pour lui,
Il y viendra lui-même, & peut être aujourd'hui ;
Il croit mal reconnoître une vertu ſi pure,
Si de ſa propre bouche il ne vous en aſſure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état.

Le vieil HORACE.

De tels remercimens ont pour moi trop d'éclat ;
Et je me tiens déja trop payé par les vôtres
Du ſervice d'un fils, & du ſang des deux autres.

VA-

VALERE.

Il ne ſait ce que c'eſt d'honorer à demi ;
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-deſſous du mérite, & du fils, & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles ſentimens
La vertu vous inſpire en tous vos mouvemens ;
Et combien vous montrez d'ardeur pour ſon ſervice.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs,
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome :
Après cette victoire il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle,
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle ;
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous ;
Mais j'eſpére aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bien-tôt régner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche triſteſſe,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foibleſſe,

Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même ſang.

SCENE IV.

CAMILLE *ſeule.*

OUi, je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des parqu
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans,
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus, que plus elle te fâche,
Impitoyable pere ; &, par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel ;
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'eſpérance & de crainte ;
Aſſervie en eſclave à plus d'évenemens,
Et le piteux jouët de plus de changemens ?
Un oracle m'aſſure, un ſonge me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon hymen ſe prépare ; &, preſqu'en un moment,
Pour combattre mon frere on choiſit mon amant.
Ce choix me déſeſpére, & tous le déſavouent,
La partie eſt rompue, & les dieux la renouent.
Rome ſemble vaincue, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O dieux ! Sentois-je alors des douleurs trop légéres,
Pour le malheur de Rome, & la mort de deux freres !
Et me flattois-je trop, quand je croyois pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelque eſpoir ?
Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle ;

Sc

Son rival me l'apprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le récit odieux,
Il porte ſur le front une allégreſſe ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
Et bâtiſſant en l'air ſur le malheur d'autrui,
Auſſi-bien que mon frere il triomphe de lui.
Mais ce n'eſt rien encore, au prix de ce qui reſte,
On demande ma joie en un jour ſi funeſte,
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur ;
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi légitime,
Se plaindre eſt une honte, & ſoupirer, un crime,
Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtime heureux ;
Et, ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux pere,
Soyons indigne ſœur d'un ſi généreux frere,
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu que ſauroit-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect,
Loin d'éviter ſes yeux, croiſſez à ſon aſpect,
Offenſez ſa victoire, irritez ſa colere ;
Et prenez, s'il ſe peut, plaiſir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

MA ſœur, voici le bras qui venge nos deux freres ;
Le bras qui rompt le cours de nos deſtins contraires,

Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui ſeul fait aujourd'hui le ſort de deux états.
Voi ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rens ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes.
Quand la perte eſt vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Je ceſſerai pour eux de paroitre affligée ;
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuſe ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne ſœur inſupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom eſt dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aſpire !
Ta bouche la demande, & ton cœur la reſpire !
Sui moins ta paſſion, régle mieux tes déſirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes ſoupirs.
Tes flammes déſormais doivent être étouffées,
Bannis-le de ton ame, & ſonge à mes trophées,
Qu'ils ſoient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rens-moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de ſon ſort,
Je l'adorois vivant, & je le pleure mort.

Ne

Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avois laiſſée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offenſée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre altéré de ſang, qui me defens les larmes,
Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes;
Et que, juſques au ciel élevant tes exploits,
Moi même je le tue une ſeconde fois.
Puiſſent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toi, bien-tôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chere à ta brutalité.

HORACE.

O ciel, qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel deſhonneur !
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;
Et préfére du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vû naître, & que ton cœur adore !
Rome, enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés,
Et, ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'orient contr'elle à l'occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers,
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles ;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux.
Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre ;
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir.

HORACE *mettant la main à l'épée, & poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'eſt trop, ma paſſion à la raiſon fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *bleſſée derrière le théatre.*

Ah, traître !

HORACE *revenant ſur le théatre.*

Ainſi reçoive un châtiment ſoudain
Quiconque oſe pleurer un ennemi Romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

QUe venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de juſtice.
Un ſemblable forfait veut un pareil ſupplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle eſt, & mon ſang & ma ſœur.
Non pere ne peut plus l'avouer pour ſa fille,
Qui maudit ſon pays renonce à ſa famille,
Des noms ſi pleins d'amour ne lui ſont plus permis,
De ſes plus chers parens il fait ſes ennemis,
Le ſang même les arme en haine de ſon crime,
La plus prompte vengeance en eſt plus légitime ;
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A Quoi s'arrête ici ton illuſtre colere ?
Viens voir mourir ta ſœur dans les bras de ton pere,
Viens repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux ;
Ou ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces,
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos miſéres,
Je ſoupire comme elle, & déplore mes freres,
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois :
Qu'après ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

Séche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vûe,
Rens-toi digne du nom de ma chaſte moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
C'eſt à toi d'élever tes ſentimens aux miens,
Non à moi de deſcendre à la honte des tiens.
Je t'aime, & je connois la douleur qui te preſſe,
Embraſſe ma vertu pour vaincre ta foibleſſe,
Participe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que ſœur, & te réglant ſur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les ſentimens que je dois en avoir ;
Et je m'en prens au ſort plûtôt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la poſſéder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques ;
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne ſont que pour nous.
Pourquoi veux tu, cruel, agir d'une autre ſorte ?
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? Ces lâches diſcours
N'arment point ta vertu contre mes triſtes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere ?
Que Camille eſt heureuſe ! Elle a pû te déplaire,
Elle a reçû de toi ce qu'elle a prétendu ;
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me preſſe,
Ecoute la pitié, ſi ta colere ceſſe,
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma foibleſſe, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort, pour grace ou pour ſupplice,
Qu'elle ſoit un effet d'amour, ou de juſtice,
N'importe, tous ſes traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injuſtice aux dieux, d'abandonner aux femmes
Un empire ſi grand ſur les plus belles ames ;
Et de ſe plaire à voir de ſi foibles vainqueurs
Régner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la ſauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me ſui point, ou retiens tes ſoupirs.

SABINE

SABINE *ſeule.*

olere ! O pitié ſourdes à mes déſirs !
is négligez mon crime, & ma douleur vous laſſe,
je n'obtiens de vous ni ſupplice, ni grace.
ns-y par nos pleurs faire encore un effort :
employons après que nous à notre mort.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

REtirons nos regards de cet objet funeſte
Pour admirer ici le jugement céleſte.
Quand la gloire nous enfle, il ſait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui ſ'éléve trop haut,
Nos plaiſirs les plus doux ne vont point ſans triſteſſe,
Il mêle à nos vertus des marques de foibleſſe ;
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle ;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu Romain,
Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte, ni trop prompte,
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte ;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Etoit mieux impuni, que puni par ton bras.

HORACE.

Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maître,
J'ai crû devoir le ſien aux lieux qui m'ont vû naître :
Si dans vos ſentimens mon zèle eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma lâcheté
A ſi brutalement ſouillé la pureté ;
Ma main n'a pû ſouffrir de crime en votre race,
Ne ſouffrez point de tache en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honneur eſt bleſſé

Qu'un

pere tel que vous ſe montre intéreſſé,
our doit ſe taire, où toute excuſe eſt nulle,
me il y prend part lorſqu'il les diſſimule ;
a propre gloire il ſait trop peu de cas,
il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil HORACE.

: pas toujours d'une rigueur extrême,
gne ſes fils bien ſouvent pour ſoi-même,
lleſſe ſur eux aime à ſe ſoutenir ;
les punit point de peur de ſe punir.
ois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
. . Mais le roi vient, je vois entrer ſes gardes.

SCENE II.

LLE, VALERE, Le vieil ORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

I ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi,
t point en ce lieu que je dois voir mon roi ;
tez qu'à genoux. . . .

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere ;
ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
rare ſervice, & ſi fort important
honneur le plus rare, & le plus éclatant :
[*montrant Valere.*]
n aviez déja ſa parole pour gage,
l'ai pas voulu différer davantage.
par ſon rapport, & je n'en doutois pas,
: de vos deux fils vous portez le trépas ;
déjà votre ame étant trop réſolue,
aſolation vous ſeroit ſuperflue ;
: viens de ſavoir quel étrange malheur

D'un

D'un fils victorieux a ſuivi la valeur,
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique,
Par ſes mains, à ſon pere ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort ;
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.

TULLE.

C'eſt l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous,
Que le malheur ſuccéde au bonheur le plus doux ;
Peu ſavent comme vous s'appliquer ce reméde,
Et dans leur intérêt toute leur vertu céde.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour votre affliction,
Ainſi que votre mal ſachez qu'elle eſt extrême ;
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puiſque le ciel entre les mains des rois
Dépoſe ſa juſtice, & la force des loix,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon ſujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez. . .

Le vieil HORACE.

Quoi ? Qu'on envoie un vainqueur au ſupplice

TULLE.

Permettez qu'il achéve, & je ferai juſtice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'eſt par elle qu'un roi ſe fait un demi-dieu ;
Et c'eſt dont je vous plains qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre lui me demander juſtice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juſte des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent,
Ajoutez-y plûtôt que d'en diminuer,

Nou

Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable,
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des Romains,
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frere;
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur;
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie,
Il a ſur nous un droit, & de mort, & de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau ſang, pour accuſer ſa rage,
D'un frere ſi cruel rejaillir au viſage,
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge, & ſa beauté vous pourroient émouvoir;
Mais je hais ces moyens qui ſentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le ſacrifice,
Penſez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce ſacrilége attireroit ſa peine,
Ne le conſidérez qu'en objet de leur haine,

Et croyez, avec nous, qu'en tous ſes trois combats
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puiſque ces mêmes dieux, auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſouillât la gloire ;
Et qu'un ſi grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vû le premier parricide ;
La ſuite en eſt à craindre ; & la haine des cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous ſavez l'action, vous la venez d'entendre,
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on ſe défend mal contre l'avis d'un roi,
Et le plus innocent devient ſoudain coupable,
Quand aux yeux de ſon prince il paroît condamnable.
C'eſt crime qu'envers lui ſe vouloir excuſer,
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer,
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe,
Qu'il ne s'en prive point ſans une juſte cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéïr,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la ſœur il accuſe le frere ;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche ſon aſſurance ;
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la ſauver.
Sire, c'eſt rarement qu'il s'offre une matiére
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiére,
Suivant l'occaſion elle agit plus, ou moins ;
Et paroît forte, ou foible, aux yeux de ſes témoins.
Le peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce,
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force,

Il veut que ſes dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en faſſe toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente :
Il veut qu'on ſoit égal en tout temps, en tous lieux,
Il n'examine point ſi lors on pouvoit mieux,
Ni que, s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice accable, & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds ;
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majeſté, Sire, a vû mes trois combats,
Il eſt bien mal-aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde ;
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous ;
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire :
Encor la falloit-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque, pour mon honneur, j'ai déja trop vêcu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit sû déja m'en garantir ;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir ;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre,
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers,
Que votre Majeſté déformais m'en diſpenſe ;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

SIre, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme,
Qui toute déſolée à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la juſtice,
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et puniſſez en moi ce noble criminel ;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en ſera point prendre une injuſte pitié ;
Mais en ſacrifier la plus chére moitié.
Les nœuds de l'hyménée, & ſon amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
Et ſi vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi, qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine, & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée ;
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'état, & vous !
Aimer un bras ſouillé du ſang de tous mes freres !
N'aimer pas un mari qui finit nos miſéres !
Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :

Ma

Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux,
Si je puis de ſa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon ſang apaiſer la colére
Des dieux qu'a pû fâcher ſa vertu trop ſévére,
Satisfaire en mourant aux mânes de ſa ſœur ;
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'eſt donc à moi de répondre à Valere,
Mes enfans avec lui conſpirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.

[*à Sabine.*]

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plûtôt conſulter leurs mânes généreux ;
Ils ſont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puiſque le ciel vouloit qu'elle fût aſſervie,
Si quelque ſentiment demeure après la vie,
Ce mal leur ſemble moindre, & moins rudes ſes coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe ſur nous.
Tous trois déſavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les ſoupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, ſois leur ſœur, ſui ton devoir comme eux.

[*au Roi.*]

Contre ce cher époux Valere en vain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange eſt dûe au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'état un malheur infini,
C'eſt ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le ſeul amour de Rome a ſa main animée,
Il ſeroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? Il l'eſt, & ce bras paternel
L'auroit déja puni, s'il étoit criminel,

J'aurois sû mieux user de l'entiére puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere,
Il a vû quel accueil lui gardoit ma colere,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'état.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-t-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

[*à Valere.*]

Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race,
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchans sous la main d'un boureau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme,
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Di, Valere, di-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font raisonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance, & de notre bonheur ?
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,

Tout

Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour.
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle ;
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, Sire ; & par un juſte arrêt
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt,
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vû pere de quatre enfans,
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle,
Il m'én reſte encore un, conſervez-le pour elle,
N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appui ;
Et ſouffrez, pour finir, que je m'adreſſe à lui.
Horace, ne croi pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'éléve, un moment le détruit ;
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais héros aſſurent la mémoire.
Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hai donc plus la vie, & du moins vi pour moi ;
Et pour ſervir encor ton pays & ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche ;
Et Rome toute entiére a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi. . . .

TULLE.

Valere, c'eſt aſſez,
Vos diſcours par les leurs ne ſont pas effacés,
J'en garde en mon eſprit les forces plus preſſantes ;

Et

Et toutes vos raiſons me ſont encor préſentes.
Cette énorme action faite preſque à nos yeux,
Outrage la nature, & bleſſe juſqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne ſauroit lui ſervir d'excuſe légitime,
Les moins ſévéres loix en ce point ſont d'accord ;
Et ſi nous les ſuivons, il eſt digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inéxcuſable,
Vient de la même épée, & part du même bras,
Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.
Deux ſcéptres en ma main, Albe à Rome aſſervie,
Parlent bien hautement en faveur de ſa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi ;
Et je ſerois ſujet où je ſuis deux fois roi.
Aſſez de bons ſujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuiſſans s'acquitent vers leurs princes.
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuſtres effets aſſurer leurs états,
Et l'art, & le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le ciel fait à peu de perſonnes,
De pareils ſerviteurs ſont les forces des rois ;
Et de pareils auſſi ſont au-deſſus des loix.
Qu'elles ſe taiſent donc, que Rome diſſimule
Ce que dès ſa naiſſance elle vit en Romule ;
Elle peut bien ſouffrir en ſon libérateur
Ce qu'elle a bien ſouffert en ſon premier auteur.
Vi donc, Horace, vi, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-deſſus de ton crime,
Sa chaleur généreuſe a produit ton forfait,
D'une cauſe ſi belle il faut ſouffrir l'effet.
Vi pour ſervir l'état, vi, mais aime Valere,
Qu'il ne reſte entre vous ni haine ni colere ;
Et ſoit qu'il ait ſuivi l'amour, ou le devoir,
Sans aucun ſentiment réſous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de foibleſſe,
C'eſt en ſéchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable ſœur de ceux que vous pleurez.

Mais

s nous devons aux dieux demain un ſacrifice,
s aurions le ciel à nos vœux mal propice,
prêtres, avant que de ſacrifier,
ouvoient les moyens de le purifier.
ere en prendra ſoin ; il lui ſera facile
iſer tout d'un temps les mânes de Camille.
plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
ue peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
u'en un même jour l'ardeur d'un même zéle
ve le deſtin de ſon amant, & d'elle,
eux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
s un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN.

Jugemen

JUGEMENT sur la TRAGEDIE d'HORACE.

LE genie de Mr. Corneille *s'étant une fois déclaré par le Cid, dit Mr.* Bayle, *on ne vit preſque plus que des chefs-d'œuvres nouveaux qu'il fit paroître durant cinq ou ſix années conſécutives. C'eſt le tems précis qu'on peut marquer, ſelon le même Auteur, pour celui où le théatre François a été au plus haut point de ſa gloire ; & aſſurément il etoit alors bien au-deſſus de l'ancien théatre d'Athènes, ſi nous en croyons ce critique & les autres Connoiſſeurs.*

Horace *fut pour le tems le premier de tous ces Ouvrages admirables qui ſuivirent le Cid. Cette piece pourroit paſſer pour la plus belle des ſiennes, ſi les derniers Actes répondoient aux premiers. C'eſt le jugement qu'en a fait l'Auteur lui-même, qui ajoute que la mort de* Camille *gâte la fin de ces Actes, non pas à cauſe qu'elle ſe fait ſur le Théatre, mais parce que cette Action qui devient la principale de la Piéce eſt* momentanée, *& n'a point cette juſte grandeur que demande* Ariſtote, *qui conſiſte en un commencement, un millieu & une fin. Cette Action ſurprend tout d'un coup, faute d'une préparation ſuffiſante que le Poëte devoit y donner.*

L'Auteur y a trouvé encore un autre Défaut conſiderable, en ce que cette mort fait une Action double, à cauſe de deux périls qui font autant d'Actions ; & il compte auſſi pour une grande imperfection l'inégalité qui paroît dans la dignité des Perſonages comme Camille *&* Sabine, *quoi qu'il y ait égalité dans les mœurs. Il ajoute que ce defaut en* Rodelinde *a eté une des principales cauſes du mauvais ſuccès de ſon* Pertharite.

Le

Le ſecond Acte de la Piéce eſt un des plus pathétiques qui ayent encore paru ſur la ſcène, & le troiſième un des plus artificieux. Mais le cinquième donne aſſés peu de ſatisfaction, parce qu'il eſt tout en plaidoyers, & que ce n'eſt point là la place des harangues ni des longs diſcours.

Mr. Pelliſſon *dit que ſur le bruit qui courut qu'on feroit encore des Obſervations & un nouveau Jugement ſur cette piéce comme on avoit fait ſur le Cid, Mr.* Corneille *n'en parut pas fort ému.* Horace, *dit il,* fut condamné par les duumvirs, mais il fut abſous par le peuple, *faiſant alluſion au Cardinal de* Richelieu *& à une autre perſonne de la premiere qualité, qui avoient demandé la cenſure du Cid avec empreſſement.*

CINNA,

OU

LA CLEMENCE D'AUGUSTE,

TRAGEDIE.

HORAT. . . . . . cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

ACTEURS.

OCTAVE CESAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, affranchi d'Auguſte.

EVANDRE, affranchi de Cinna.

EUFORBE, affranchi de Maxime.

La ſcéne eſt à Rome.

CINNA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMPATIENS déſirs d'une illuſtre vengeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire :
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire ;
Et que je conſidere, en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde, & ce que je pourſuis.
Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire,
Et que vous reprochez à ma triſte mémoire
Que par ſa propre main mon pere maſſacré
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me préſentez cette ſanglante image,
La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens tranſports,
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte ;
Et je ſens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.

Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me ſervir tu n'appréhendes rien,
Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes,
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein,
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux frapper,
Dans ſa ruine même il peut t'envelopper ;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chûte.
Ah ! Ceſſe de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut on en verſer alors qu'on venge un pere ?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légére ?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort ?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, lâches tendreſſes,
De jetter dans mon cœur vos indignes foibleſſes ;
Et toi qui les produits par tes ſoins ſuperflus,
Amour, ſers mon devoir, & ne le combas plus.
Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte.
Montre-toi généreux ſouffrant qu'il te ſurmonte,
Plus tu lui donneras, plus il te va donner ;
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore
S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr,
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir ;
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe,
Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
Digne ſang de celui que vous voulez venger ;
Mais encore une fois ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devroit être attiédie.
Auguſte chaque jour, à force de bienfaits,
Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paroît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée,
Et de ſes courtiſans, ſouvent les plus heureux,
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere ;
Et, de quelque façon que l'on me conſidére,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que tu penſes,
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour, ſans changer mon courage,
Je ſuis ce que j'étois, & je puis davantage ;
Et, des mêmes préſens qu'il verſe dans mes mains,
J'achete contre lui les eſprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie,

Pour qui venge ſon pere il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bienfaits,

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate ?
Aſſez d'autres, ſans vous, n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illuſtres victimes
Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre,
Qui vit haï de tous ne ſauroit longtems vivre,
Remettez à leurs bras les communs intérêts ;
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

ÆMILIE.

Quoi ? Je le haïrai ſans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hazard qu'il oſe le détruire ;
Et je ſatisferai des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure & des vœux impuiſſans ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere,
Et tu verrois mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui le faiſant périr ne me vengeroit pas.
C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Æmilie,
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris ;
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'eſt qu'un préſent funeſte
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Æmilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſez ;
Ne vous aveuglez point, quand ſa mort eſt viſible.

ÆMILIE.

Ah ! Tu fais me frapper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir,
Mon eſprit en déſordre à ſoi-même s'oppoſe,
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe ;
Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Céde aux rébellions de mon cœur mutiné.
Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte.
Tu vois bien des hazards, ils ſont grands, mais n'importe.
Cinna n'eſt pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe ſa vie, eſt maître de la ſienne,
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit,
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoiqu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux mânes paternels je dois ce ſacrifice,
Cinna me l'a promis en recevant ma foi ;
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard, après tout, de m'en vouloir dédire,
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire,
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui,
Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

CInna, votre aſſemblée
Par l'effroi du péril n'eſt-elle point troublée ;

Et

Et reconnoiſſez-vous au front de vos amis
Qu'ils ſoient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçûe
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe ;
Et tous font éclater un ſi puiſſant courroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un pere comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévû, que pour un tel ouvrage
Cinna ſauroit choiſir des hommes de courage ;
Et ne remettroit pas en de mauvaiſes mains
L'intérêt d'Æmilie, & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même euſſiez vû de quel zèle
Cette troupe entreprend une action ſi belle !
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, & d'empereur,
Vous euſſiez vû leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et, dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colere.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.
Le ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le ſang Romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?
Combien de fois changé de partis, & de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais inſolent ni cruel à demi ?
Là, par un long récit de toutes les miſéres
Que durant notre enfance ont enduré nos peres,
Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles,

Où

Où l'aigle abattoit l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armoient contre leur liberté ;
Où les meilleurs ſoldats, & les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir eſclaves ;
Où pour mieux aſſûrer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaine attacher l'univers ;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient ſeulement pour le choix des tyrans.
J'ajoûte à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au ſénat ;
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphant,
Rome entiére noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé,
Le fils tout dégoutant du meurtre de ſon pere,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai je les noms de ces grands perſonnages
Dont j'ai dépeint les morts, pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſques ſur les autels ?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu tems ; & voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoûte en peu de mots : *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,

Et

Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le trône, & nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,
Puiſque de trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte ;
Et que, juſte une fois, il s'eſt privé d'appui
Perdant, pour régner ſeul, deux méchans comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maît
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion tandis qu'elle eſt propice,
Demain au capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des dieux.
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe,
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe
Et je veux, pour ſignal, que cette même main
Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le ſ
Ainſi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée,
Faites voir après moi ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres ayeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble ſerment le vœu d'être fidéle,
L'occaſion leur plaît ; mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour m
La raiſon régle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'aſſûrent de la porte,
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en ſomr
Demain, j'attens la haine ou la faveur des homme
Le nom de parricide, ou de libérateur,
Céſar celui de prince, ou d'un uſurpateur.
Du ſuccès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend, ou notre gloire, ou notre ignominie ;
Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteſte morts, les adore vivans.

Pour moi, ſoit que le ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire, ou me livre au ſupplice,
Que Rome ſe déclare, ou pour, ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout me ſemblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de ſuccès qui ſouille ta mémoire,
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire ;
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie,
La ſplendeur de leur nom en eſt-elle obſcurcie ?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome eſt encor précieuſe,
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe :
Si le vainqueur y régne, ils y ſont regretés ;
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaités.
Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie ;
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie,
Souviens-toi du beau feu dont nous ſommes épris,
Qu'auſſi-bien que la gloire Æmilie eſt ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me ſont chers, que les miens en dependent.
Mais quelle occaſion méne Evandre vers nous ?

SCENE IV.

CINNA, EMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

SEigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le ſais-tu bien, Evandre ?

EVANDRE.

EVANDRE.

Polyclete eſt encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût ſû l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe,
Il preſſe fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe !
Tous deux ! En même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Eſpérons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds ;
Et les dieux obſtinés à nous donner un maître
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout appris ;
Quoi, tous deux ! Et ſi-tôt que le conſeil eſt pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que ſon ordre m'étonne ;
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne,
Maxime eſt comme moi de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême,
Et puiſque déſormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger,
Fui d'Auguſte irrité l'implacable colere ;
Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon pere,
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment ;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! Sur l'illuſion d'une terreur panique
Trahir vos intérêts & la cauſe publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuſer ;
Et tout abandonner quand il faut tout oſer !
Que feront nos amis ſi vous êtes déçûe ?

ÆMILIE

Mais que deviendras-tu ſi l'entrepriſe eſt ſûe ?

CINNA.

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra ;
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois ſuſpect à tarder davantage.
Adieu. Raffermiſſez ce généreux courage,
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
Je mourrai tout enſemble heureux, & malheureux,
Heureux, pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient,
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe,
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confeſſe,
Si tout eſt découvert Auguſte a sû pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance
Digne de notre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain ;
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur auſſi-tôt percé des mêmes coups . . .

CINNA.

Ah ? Souffrez que tout mort je vive encore en vous,
Et du moins, en mourant, permettez que j'eſpére
Que vous ſaurez venger l'amant avec le pere.
Rien n'eſt pour vous à craindre, aucun de nos amis,
Ne ſait ni vos deſſeins, ni ce qui m'eſt promis ;
Et leur parlant tantôt des miſéres Romaines
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts,
D'un ſi parfait amour ne trahît les ſecrets.
Il n'eſt sû que d'Evandre, & de votre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puiſque dans ton péril il me reſte un moyen
De faire agir pour toi ſon crédit & le mien.
Mais ſi mon amitié par-là ne te délivre,
N'eſpére pas qu'enfin je veuille te ſurvivre,
Je fais de ton deſtin des régles à mon ſort ;
Et j'obtiendrai ta vie, ou je ſuivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t-en, & ſouviens-toi ſeulement que je t'aime.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupes de Courtiſans.

AUGUSTE.

QUe chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auſſi.
[*Tous ſe retirent, à la reſerve de Cinna & de Maxime.*]
Cet empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde,
Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune,
N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie,
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie,
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,
Toujours vers quelque objet pouſſe quelque déſir,
Il ſe raméne en ſoi n'ayant plus où ſe prendre,
Et monté ſur le faîte il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu,
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,
Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précedé dans ce pouvoir ſuprême,
Le grand Céſar mon pere en a joui de même,
D'un œil ſi différent tous deux l'ont regardé,

Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville,
L'autre tout débonnaire, au milieu du ſénat,
A vû trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récens ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devoit conduire,
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur :
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène,
Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même,
Traitez-moi comme ami, non comme ſouverain ;
Rome, Auguſte, l'état, tout eſt en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque, ou d'une république,
Votre avis eſt ma régle, &, par ce ſeul moyen,
Je veux être empereur, ou ſimple citoyen.

CINNA.

Malgré notre ſurpriſe, & mon inſuffiſance,
Je vous obéirai, Seigneur, ſans complaiſance,
Et mets bas le reſpect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous ſemblez pancher.
Souffrez-le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
Juſques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes,
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque

A ces rares vertus qui vous ont fait monarque,
Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre,
Vos armes l'ont conquiſe ; & tous les conquérans
Pour être uſurpateurs, ne ſont pas des tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes princes.
C'eſt ce que fit Céſar, il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut un tyran, & ſon trépas fut juſte ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.
N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées,
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années,
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute,
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute ;
Enfin, s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire, & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver ;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'état une juſte conquête :
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par-là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'empire eſt votre bien,
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien,
Il le peut à ſon choix, garder, ou s'en défaire,
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire ;
Et ſeriez devenu, pour avoir tout domté,

Eſclave des grandeurs où vous êtes monté !
Poſſédez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſédent,
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cédent,
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance,
Et Cinna vous impute à crime capital,
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie ;
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ces pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle,
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don ?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le ciel qui vous inſpire,
Votre gloire redouble à mépriſer l'empire ;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
Après un ſceptre acquis, la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Ou de quelque façon que votre cœur nous nomme,
On hait la monarchie, & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert, pour eſclave, & qui l'aime, pour traître,
Qui le ſouffre, a le cœur lâche, mol, abattu,
Et, pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines,
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines,
Peut-être que l'onziéme eſt prête d'éclater ;
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoie,
Qui, pour vous conſerver, n'a plus que cette voie.

Ne

Ne nous expoſez plus à ces fameux revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pû vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ſes états.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe ;
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cens ans,
Avec le premier lait, ſuccent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée,
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon,
Sa coutume l'emporte, & non pas la raiſon,

Et

Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre,
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolâtre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vû cent fois marcher ſur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces ;
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?
J'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçûs toutes ſortes d'états,
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſauroit changer ſans lui faire une injure ;
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Séme dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique,
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains,
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie :
Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les tems, comme ſelon les lieux.
Rome a reçû des rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance ;
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous l'état n'eſt plus en pillage aux armées,
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées,
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux, qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres ;
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

MAXIME.

Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue,
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom, depuis long-tems, ne ſert qu'à l'éblouïr,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouïr.
Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſans que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſuffrages,
Tiennent pompeuſement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés ſe laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devint jaloux,
Céſar de mon ayeul, Marc-Antoine de vous ;
Ainſi la liberté ne peut plus être utile,
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorſque, par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encore à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lepide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les Romains,

Si

Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux, dont à peine encore elle reſpire ;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée
Mais une juſte peur tient ſon ame effrayée.
Si jaloux de ſon heur, & las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, Seigneur, en lui laiſſant un maître,
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître ;
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en déliberons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte ;
Et, quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoupire,
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde ſeulement l'état & ma perſonne ;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez ;
Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Pour

Pour épouſe, Cinna, je vous donne Æmilie,
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie ;
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon pere avec ſévérité,
Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner,
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner,
De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en vais porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

QUel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?

CINNA.

Le même que j'avois, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble, & la venger.
Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira ſa tête !
C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter
Par ſon impunité quelque autre à l'imiter.

Vengeons

Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne,
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé ;
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte,
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé,
S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques
Ont fait rentrer l'état ſous des loix tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand, ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt, en fermant la plaie, y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable,
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer
Quand il vient d'une main laſſe de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie

Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie eſt un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me ſeroit une gêne ;
Mais, quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts,
Je ſaurai le braver juſque dans les enfers.
Oui, quand par ſon trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à ſa main ma main enſanglantée,
L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après notre effort
Les préſens du tyran ſoient le prix de ſa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puiſſiez lui plaire,
Teint du ſang de celui qu'elle aime comme un pere ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter ;
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu ſi mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en ſûreté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUi-même il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle,
Il adore Æmilie, il eſt adoré d'elle,
Mais ſans venger ſon pere il n'y peut aſpirer,
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne point de cette violence,
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance,
La ligue ſe romproit s'il en étoit démis ;
Et tous vos conjurés deviendroient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent à l'envi la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoi, feignant d'agir pour Rome ;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes ſon rival !

MAXIME.

Oui, j'aime ſa maitreſſe ;
Et l'ai caché toujours avec aſſez d'adreſſe.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enléve,
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moi qui l'acheve,
J'avance des ſuccès dont j'attens le trépas ;
Et pour m'aſſaſſiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EU-

EUPHORBE.

L'iſſue en eſt aiſée, agiſſez pour vous même,
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maitreſſe accuſant un rival.
Auguſte, à qui par-là vous ſauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuſer Æmilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connoît point d'amis ;
Et même avec juſtice on peut trahir un traître,
Qui pour une maitreſſe oſe trahir ſon maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitime,
On n'eſt point criminel, quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime, par qui Rome obtient ſa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage,
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage,
Il aimeroit Céſar, s'il n'étoit amoureux ;
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Penſez-vous avoir lû juſqu'au fond de ſon ame ?
Sous la cauſe publique il vous cachoit ſa flamme ;
Et peut cacher encor ſous cette paſſion
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ſes ſujets,
Ou que ſur votre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuſer ſans nommer tout le reſte ?
A tous nos conjurés l'avis ſeroit funeſte.
Et par-là nous verrions indignement trahis

Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du pays.
D'un ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable,
J'oſe tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux,
En ces occaſions ennuyé de ſupplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie
De vouloir par ſa perte acquérir Æmilie ;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne,
Je veux gagner ſon cœur plûtôt que ſa perſonne ;
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,
Si je n'ai point de part à ſon affection.
Puis-je la mériter par une triple offenſe ?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance,
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurois quelque eſpoir qu'elle me pût chérir !

EUPHORBE.

C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile,
L'artifice pourtant vous y peut être utile,
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer ;
Et du reſte, le tems en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice ?
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe ?
Puis-je lui demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles.
J'eſpére toutefois qu'à force d'y rêver . . .

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver,

Ci

Cinna vient ; & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſavoir quel eſt l'objet ?

CINNA.

Æmilie, & Céſar. L'un & l'autre me gêne,
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins,
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme ;
Et la pût adoucir, comme elle me déſarme.
Je ſens au fond du cœur mille remords cuiſans
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſens ;
Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir ; & me dire,
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard !
Ah ! Plûtôt . . . Mais, hélas ! J'idolâtre Æmilie,
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux,
Des deux côtés j'offenſe, & ma gloire, & les dieux,
Je deviens ſacrilége, ou je ſuis parricide ;
Et vers l'un, ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne ſentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA.

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoit de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſque-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa premiére idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé ?
Ou plûtôt quel eſprit n'en eſt point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de frapper elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude,
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même choſe,
Et formez vos remords d'une plus juſte cauſe,
De vos lâches conſeils, qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté.
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée,
De la main de Céſar Brute l'eût acceptée ;
Et n'eût jamais ſouffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſuprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté,
Rens-moi, rens moi, Cinna, ce que tu m'as ôté,
Et ſi tu m'as tantôt préféré ta maitreſſe,
Ne me préfére pas le tyran qui m'oppreſſe.

CINNA.

Ami, n'accable plus un eſprit malheureux,
Qui ne forme qu'en lâche un deſſein généreux,
Envers nos citoyens je ſai quelle eſt ma faute ;

Et

rendrai bien-tôt tout ce que je leur ôte.
ardonne aux abois d'une vieille amitié
e peut expirer ſans me faire pitié ;
ſſe-moi, de grace, attendant Æmilie,
er un libre cours à ma mélancolie,
chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

s voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe
la bonté d'Octave, & de votre foibleſſe.
ptretien des amans veut un entier ſecret.
eu. Je me retire en confident diſcret.

SCENE III.

CINNA *ſeul.*

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire ;
t que l'honneur oppoſe au coup précipité
e mon ingratitude & de ma lâcheté.
lais plûtôt continue à le nommer foibleſſe,
uiſqu'il devient ſi foible auprès d'une maitreſſe,
u'il reſpecte un amour qu'il devroit étouffer,
u que, s'il le combat, il n'oſe en triompher.
n ces extrémités quel conſeil dois-je prendre ?
e quel côté pancher ? A quel parti me rendre ?
Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir !
uelque fruit que par-là j'eſpére de cueillir,
es douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
a gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'appas pour flatter ma raiſon,
s'il les faut acquérir par une trahiſon ;
s'il faut percer le flanc d'un prince magnanime,
ui du peu que je ſuis fait une telle eſtime,
ui me comble d'honneurs, qui m'accable de bien
ui ne prend pour régner de conſeil que les miens

O coup ! Ô trahiſon trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome,
Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plûtôt que de ma main parte un crime ſi noir.
Quoi ! Ne m'offre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achete ?
Pour jouir de ſes dons faut-il l'aſſaſſiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire,
O haine d'Æmilie, ô ſouvenir d'un pere,
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe,
C'eſt à vous, Æmilie, à lui donner ſa grace,
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort ;
Et tiennent en mes mains, & ſa vie, & ſa mort.
O dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-là comme vous à mes vœux exorable :
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes déſirs je la puiſſe fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma préſence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le déſavouerez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÆMILIE.

L'effet eſt en ta main.

CINNA.

CINNA.

Mais plûtôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je ſuis toujours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre,
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois . . . O ciel ! L'oſai-je dire !

ÆMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire,
Et vois que ſi nos cœurs avoient mêmes déſirs,
Je n'aurois pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop sûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéïr,
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, & le ciel me foudroie,
Si cette paſſion ne fait toute ma joie ;
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame,
En me rendant heureux, vous me rendez infame,
Cette bonté d'Auguſte . . .

ÆMILIE.

Il ſuffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtans,
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes,
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes,
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner,
Tu me veux de ſa main, plûtôt que de la mienne ;
Mais ne croi pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,

Mettre

Mettre un roi hors du trône, & donner ſes états,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Æmilie eſt hors de ſon pouvoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir ;
Je ſuis toujours moi-même, & ma foi toujours pure,
La pitié que je ſens ne me rend point parjure,
J'obéïs ſans reſerve à tous vos ſentimens,
Et prens vos intérêts par de-là mes ſermens.
J'ai pû, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime
Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime ;
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le ſein,
La conjuration s'en alloit diſſipée,
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée :
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main ! Qu'il vive, & que je l'aime !
Que je ſois le butin de qui l'oſe épargner !
Et le prix du conſeil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie,
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir ſur ſa vie ;
Et, malgré ſes bienfaits, je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéiſſance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux ;
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuſe & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate, & de perfide,
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur ;
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie,
La perfidie eſt noble envers la tyrannie ;

Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment Romain . . .

ÆMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur que de l'être d'Octave,
Et nous voyons ſouvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels eſclaves que nous,
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes,
Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit ;
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe !
Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque choſe !
Aux deux bouts de la terre en eſt il un ſi vain
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain ?
Antoine ſur ſa tête attira notre haine,
En ſe deſhonorant par l'amour d'une reine :
Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi.
Qui du peuple Romain ſe nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vû l'arbitre,
Eut encor moins priſé ſon trône, que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, ſoutiens ſa dignité,
Et prenant d'un Romain la généroſité,
Sache qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, & pour vivre ſans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats,
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute.

Quand

Quand il éleve un trône, il en venge la chûte,
Il ſe met du parti de ceux qu'il fait règner,
Le coup dont on les tue eſt long-tems à ſaigner ;
Et quand à les punir il a pû ſe réſoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie ;
Et pour rendre le calme à ton eſprit flottant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour ſervir ma colere,
Je ſaurai bien venger mon pays, & mon pere.
J'aurois déja l'honneur d'un ſi fameux trépas,
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui ſous tes loix me tenant aſſervie
M'a fait en ta faveur prendre ſoin de ma vie ;
Seule contre un tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa garde il me falloit mourir,
Je t'euſſe par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée ;
Et ſi d'un faux ſemblant mon eſprit abuſé
A fait choix d'un eſclave en ſon lieu ſuppoſé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puiſſes être ;
Et ſi pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainſi m'obtienne,
Vi pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les ſiens ſe vont précipiter,
Puiſque ta lâcheté n'oſe me mériter.
Vien me voir dans ſon ſang, & dans le mien baignée,
De ma ſeule vertu mourir accompagnée ;
Et te dire en mourant d'un eſprit ſatisfait :

N'accuſe

N'accuſe point mon ſort, c'eſt toi ſeul qui l'as fait,
Je deſcens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'étoit deſtinée,
Je meurs en détruiſant un pouvoir abſolu;
Mais je vivrois à toi, ſi tu l'avois voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pere,
Il faut ſur un tyran porter de juſtes coups;
Mais apprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous.
S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point juſqu'ici tyrannisé nos ames;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés.
Vous me faites priſer ce qui me déſhonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Expoſer tout le mien, & mille & mille fois;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole eſt donnée,
Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis ſon ame au déſeſpoir.

ÆMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, & ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéïr aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez?

ÆMILIE.

Hélas ! Cours après lui, Fu
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir,
Di-lui . . .

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Aug

ÆMILIE.

Ah ! C'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÆMILIE.

Qu'il acheve, & dégage ſa fo
Et qu'il choiſiſſe après, de la mort, ou de moi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable,
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ;
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! Quoi, Cinna ! Quoi, Maxime !
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime,
A qui j'ouvrois mon cœur ; & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpire !
Maxime a vû ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir ;
Mais, Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés d'autant plus ſe mutine :
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurés fait ce juſte remords ;
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !

O trahiſon conçûe au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclete, écoutez.

[*Il lui parle à l'oreille.*]

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

IL l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pû revenir,
Que les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,
Il déteſte ſa vie, & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertiſſe,
Il ajoûte : *Di-lui que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité ;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remords il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface ;
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pouvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu sûr ce fidéle témoin.

SCEN

SCENE III.

AUGUSTE *ſeul.*

Ciel, à qui voulez-vous déſormais que je ſie
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des ſujets, il ôte les amis,
Si tel eſt le deſtin des grandeurs ſouveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines ;
Et ſi votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'eſt sûr, qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre ;
Quoi ! Tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine ;
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoi tout d'un temps
Perouſe au ſien noyée, & tous ſes habitans.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau
Au ſein de ton tuteur enfonças le coûteau ;
Et puis, oſe accuſer le deſtin d'injuſtice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice ;
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe,
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe,
Rens un ſang infidéle à l'infidélité ;
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne !
Toi, dont la trahiſon me force à retenir

Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Releve pour l'abattre, un trône illégitime ;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe, pour me perdre, au bonheur de l'état ?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer ;
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer,
Puniſſons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi ! Toujours du ſang, & toujours des ſupplices !
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter,
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter ;
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le ſang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, & non plus aſſurés.
Octave, n'attens plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte,
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur ſont des vœus pour ta mort
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour à tour s'intéreſſe :
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin puiſqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte,
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contentant ſes déſirs, puni ſon parricide,
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faiſant qu'il le voie, & n'en jouiſſe pas.
Mais jouiſſons plûtôt nous-mêmes de ſa peine ;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains ! O vengeance ! O pouvoir abſolu !
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il ſe propoſe,

D'un prince malheureux ordonnez quelque choſe.
Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abattue,
Cinna, Cinna, le traître . . .

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! De quel conſeil eſt capable mon ame !

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à préſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a ſoulevé Lepide,
Murene a ſuccédé, Cépion l'a ſuivi,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puni leur inſolence,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clémence,
Faites ſon châtiment de ſa confuſion,
Cherchez le plus utile en cette occaſion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut ſervir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés ſe laiſſeront toucher.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conſpire ;
J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus,
Ne m'en parlez jamais, je ne conſulte plus.
Ceſſe de ſoupirer, Rome, pour ta franchiſe,
Si je t'ai miſe aux fers, moi-même je les briſe ;
Et te rens ton état, après l'avoir conquis,
Plus paiſible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hai-moi ſans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moi ſans me craindre ;
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honneur,
Laſſé comme il en fut, j'aſpire à ſon bonheur.

LIVIE.

Aſſez & trop long-tems ſon exemple vous flatte,
Mais gardez que ſur vous le contraire n'éclate ;
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours,
Ne ſeroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port ;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! Vous voulez quitter le fruit de tant de peines !

AUGUSTE.

Quoi ! Vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'eſt plûtôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traîtreſſe.
Au lieu de ſa vertu, c'eſt montrer ſa foibleſſe.

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même ; &, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole ; & ç'en ſont là, Madame.

Après

Après tant d'ennemis à mes piéds abattus,
Depuis vingt ans je régne, & j'en ſai les vertus,
Je ſai leur divers ordre ; & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'état,
Une offenſe qu'on fait à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou ceſſe d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire ;
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne, & non votre fortune.

[*Seule.*]

Il m'échappe, ſuivons, & forçons-le de voir
Qu'il peut en faiſant grace, affermir ſon pouvoir ;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connoître un vrai monarque.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

DOù me vient cette joie, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moi goûte un entier repos !

Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes !
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme ſi j'apprenois d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? Me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avois gagné ſur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un ſecond effort contre votre courroux,
Je m'en applaudiſſois, quand ſoudain Polyclete,
Des volontés d'Auguſte ordinaire interpréte,
Eſt venu l'aborder, & ſans ſuite & ſans bruit ;
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe,
Chacun diverſement ſoupçonne quelque choſe,
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe, & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſache pourquoi,
Que même de ſon maître on dit je ne ſai quoi,
On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte,
On parle d'eux, de Tybre, & l'on ſe taît du reſte.

ÆMILIE.

Que de ſujets de craindre & de déſeſpérer,
Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer !
A chaque occaſion le ciel y fait deſcendre
Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre,
Une vaine frayeur tantôt m'a pû troubler ;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands dieux, vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me deſhonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même affliéte où vous me retenez.

O liberté de Rome ! O mânes de mon pere !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire,
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis ;
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre,
N'ayant pû vous venger je vous irai rejoindre ;
Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Q'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnoître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCENE VI.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

MAis je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſoit mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux rapport,
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret,
En vain il le dénie, & le veut méconnoître,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maître :
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçû tarde à l'exécuter,
Je ſuis prête à le ſuivre ; & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous ?

MAXIME.

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre,
Mais apprenez le ſoin que le ciel a de vous ;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage, avant qu'on nous pourſuive,
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & ſais-tu qui je ſuis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis ;
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons nous, Æmilie, & conſervons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
O dieux ! Que de foibleſſe en une ame ſi forte !
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat ;
Et du premier revers la fortune l'abat !
Rappellez, rappellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoiſſez Maxime,
C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez,
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et, puiſque l'amitié n'en faiſoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.
Avec la même ardeur il ſaura vous chérir,
Que . . .

ÆMILIE.

Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir !
Tu prétens un peu trop ; mais quoique tu prétendes
Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes,
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas :
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,

Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette,
Montre d'un vrai Romain la derniére vigueur ;
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ? Si ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flatter ſa maitreſſe ?
Apprens, apprens de moi quel en eſt le devoir ;
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.
Tu ma parles déja d'un bienheureux retour ;
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour.

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême,
C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé . . .

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé,
Ma perte m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée,
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiére agit ſans s'émouvoir ;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ? Vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie ?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fui ſans moi. Tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah ! Vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en préſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'eſpére non plus m'éblouir de parjures.

Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Vien mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie ; & ſouffrez qu'un eſclave . . .

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE VII.

MAXIME *ſeul.*

DEſeſpéré, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
Aucune illuſion ne te doit plus flatter,
Æmilie en mourant va tout faire éclater,
Sur un même échaffaud la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie ;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité
L'infâme ſouvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vû par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maitreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit, que la honte & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils ;
Mais que peut on attendre enfin de tes pareils ?
Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infâme,
Bien qu'il change d'état il ne change point d'ame ;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance,

Mon

e ſacrifier aux yeux des deux amans ;
oſe m'aſſurer qu'en dépit de mon crime
ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
ns le tien mon bras juſtement irrité,
laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRens un ſiége, Cinna, prens, & ſur toute choſe,
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe,
Prête ſans me troubler l'oreille à mes diſcours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interrompre le cours,
Tiens ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loiſir,
Sur ce point ſeulement contente mon déſir.

CINNA.

Je vous obéïrai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere, & les miens,
Au milieu de leur camp tu reçûs la naiſſance ;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi, même avant que de naître.
Et tu le fus encor quand tu me pûs connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pû, les effets l'ont ſuivie,
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis priſonnier pour te combler de biens,
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens,
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,

Et

tu ſais que depuis, à chaque occaſion,
ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
utes les dignités que tu m'as demandées,
te les ai ſur l'heure, & ſans peine accordées ;
t'ai préféré même à ceux dont les parens
t jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
:eux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
qui m'ont conſervé le jour que je reſpire ;
la façon enfin qu'avec toi j'ai vêcu,
s vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.
and le ciel me voulut, en rappellant Mécene,
rès tant de faveurs montrer un peu de haine,
te donnai ſa place en ce triſte accident ;
te fis après lui mon plus cher confident.
jourd'hui même encor, mon ame irréſolue
: preſſant de quitter ma puiſſance abſolue,
Maxime & de toi j'ai pris les ſeuls avis,
ce ſont malgré lui les tiens que j'ai ſuivis.
n plus. Ce même jour je te donne Æmilie,
digne objet des vœux de toute l'Italie ;
qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
'en te couronnant roi, je t'aurois donné moins.
t'en ſouviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
peuvent pas ſi-tôt ſortir de ta mémoire ;
is ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
ma, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

i, Seigneur, moi que j'euſſe une ame ſi traîtreſſe !
'un ſi lâche deſſein . . .

AUGUSTE.

T'u tiens mal ta promeſſe,
d-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,
te juſtifieras après, ſi tu le peux ;
oute cependant, & tiens mieux ta parole.
T'u veux m'aſſaſſiner, demain, au capitole,
ıdant le ſacrifice ; & ta main pour ſignal
: doit au lieu d'encens donner le coup fatal :
moitié de tes gens doit occuper la porte,
ıutre moitié te ſuivre, & te prêter main forte.

Ai-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons,
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé ;
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que preſſent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui, déſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauroient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & gardes le ſilence
Plus par confuſion que par obéiſſance.
Quel étoit ton deſſein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au temple à tes piéds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain
Qui, pour tout conſerver, tienne tout en ſa main ;
Et ſi ſa liberté te faiſoit entreprendre
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.
Quel étoit donc ton but ? D'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi,
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable ;
Et que ce grand fardeau de l'empire Romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main
Apprens à te connoître, & deſcens en toi même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime,
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que tu veux ;
Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Oſe me démentir; dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire ;

Et tout ce qui t'éleve au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient,
Elle ſeule t'éleve, & ſeule te ſoutient,
C'eſt elle qu'on adore, & non pas ta perſonne,
Tu n'as crédit, ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et, pour te faire choir, je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie,
Régne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſes-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux,
Juſqu'à pouvoir ſouffrir que tu régnes ſur eux ?
Parle, parle, il eſt temps.

CINNA.

Je demeure ſtupide,
Non que votre colere ou la mort m'intimide,
Je voi qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis Romain, & du ſang de Pompée,
Le pere & les deux fils lâchement égorgés
Par la mort de Céſar étoient trop peu vengés.
C'eſt-là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et, puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire,
Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité,
Et mon trépas importe à votre ſûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de l'excuſer, tu couronnes ton crime ;
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout,
Fais ton arrêt toi-même, & choiſis tes ſupplices.

SCENE

SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

VOus ne connoiſſez pas encor tous les complices,
Votre Æmilie en eſt, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi !

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cauſe, & le ſalaire.

AUGUSTE.

Quoi ! L'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déja juſqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne,
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens
N'eſt point le prompt effet de vos commandemens,
Ces flammes dans nos cœurs ſans votre ordre étoient nées ;
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance
Qu'il ne m'eût de mon pere aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer, il chercha des amis :
Le ciel rompt le ſuccès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime,
Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat,

Et

Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état :
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon pere,
C'eſt tout ce qui m'améne, & tout ce que j'eſpére.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maiſon ?
Pour ſes débordemens j'en ai chaſſé Julie,
Mon amour en ſa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la voi comme elle indigne de ce rang,
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang,
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O, ma fille, eſt-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon pere en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe,
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin ;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul diffère,
Que votre ambition s'eſt immolé mon pere :
Et qu'un juſte courroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en eſt trop, Æmilie, arrête, & conſidére
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere :
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout, alors qu'il nous la donne ;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,
Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoiqu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable,
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

ÆMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, Seigneur, ces criminels appas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats,
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres,
Si j'ai ſéduit Cinna, j'eu ſéduirai bien d'autres ;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être deſhonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer,
J'avois fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints déſirs la trouvant inflexible,
Je crûs qu'à d'autres ſoins elle ſeroit ſenſible,
Je parlai de ſon pere, & de votre rigueur ;
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme !
Je l'attaquai par-là, par-là je pris ſon ame,
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit ;
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice,
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire ? Eſt-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir !

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi généreux coups.

ÆMILIE.

He bien, prens-en ta part, & me laiſſe la mienne,
Ce ſeroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne,
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais amans.

Nos deux ames, Seigneur, ſont deux ames Romaines,
Uniſſant nos déſirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment,
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrérent,
Nos eſprits généreux enſemble le formérent,
Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas,
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine, ni Lépide,
Oui, je vous unirai, puiſque vous le voulez,
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, ſachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſupplice, auſſi-bien que du crime.
Mais enfin le ciel m'aime, & ſes bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APproche, ſeul ami, que j'éprouve fidéle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as sû garantir.
C'eſt à toi que je dois, & le jour, & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoiſſez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.

Un

Un vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour perdre mon rival j'ai découvert ſa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuſer Æmilie,
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie,
Et penſois la réſoudre à cet enlevement
Sous l'eſpoir du retour pour venger ſon amant.
Mais au lieu de goûter ces groſſiéres amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ſes forces ;
Elle a lû dans mon cœur. Vous ſavez le ſurplus,
Et je vous en ferois des récits ſuperflus.
Vous voyez le ſuccès de mon lâche artifice ;
Si pourtant quelque grace eſt dûe à mon indice ;
Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtreſſe, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En eſt-ce aſſez, ô ciel, & le ſort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor ſéduire ?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des enfers,
Je ſuis maître de moi comme de l'univers,
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiécles ! O mémoire !
Conſervez à jamais ma derniére victoire,
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie,
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche deſtin,
Je te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Commençons un combat qui montre par l'iſſue
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou reçûe.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçois le conſulat pour la prochaine année.

Aim

Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon ſang,
Apprens ſur mon exemple à vaincre ta colere,
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un pere.

ÆMILIE.

Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontés,
Je recouvre la vûe auprès de leurs clartés.
Je connois mon forfait qui me fembloit juſtice,
Et ce que n'avoit pû la terreur du ſupplice,
Je ſens naître en mon ame un repentir puiſſant ;
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le ciel a réſolu votre grandeur ſuprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même,
J'oſe avec vanité me donner cet éclat,
Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état.
Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient ſujet fidéle,
Et prenant déſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccéde à ſa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai je, après que nos offenſes,
Au lieu de châtimens trouvent des récompenſes ?
O vertu ſans exemple ! O clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocens, & me rend mes amis.

[*à Maxime.*]

Reprens auprès de moi ta place accoûtumée,
Rentre dans ton credit, & dans ta renommée,
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſupplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de juſtice,
Et je ſuis plus confus, Seigneur, de vos bontés
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée,
Vous conſacre une foi lâchement violée,
Mais ſi ferme à préſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourroit l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;
Et moi, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur, une céleſte flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font ſavoir par moi,
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On porreta le joug déſormais ſans ſe plaindre,
Et les plus indomtés renverſant leurs projets
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie,
N'attaquera le cours d'une ſi belle vie,
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs ;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie, & ſenſible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde,
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer ;
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer.

Qu'

'on redouble demain les heureux ſacrifices
nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices ;
ıe vos conjurés entendent publier,
uguſte a tout appris, & veut tout oublier.

FIN.

JUGEMENT ſur la TRAGEDIE de CINNA.

C'Eſt à cette Piece que d'une commune voix on a adjugé le prix ſur toutes celles de notre Poëte. Il juge que cette approbation ſi forte & ſi générale ne peut venir que de ce que la vrai-ſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la verité lui manque qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'Hiſtoire, quoique beaucoup de choſes y ſoient ajoutées, rien n'y eſt violenté par les incomodités de la repréſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. Il eſt vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier : mais il prétend que c'etoit une néceſſité indiſpenſable de le faire.

Au reſte Cinna eſt la derniere Piéce où l'Auteur ſe ſoit pardonné les longs Monologues. Comme les Vers de la Tragédie d'Horace ont quelque choſe de plus net & de moins guindé pour les penſées que ceux du Cid ; on peut dire que ceux de Cinna ont quelque choſe de plus achevé que ceux d'Horace ; & qu'enfin la facilité de concevoir le ſujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embaraſſé des récits de ce qui s'eſt paſſé avant le commencement de la Piéce, eſt une des cauſes, ſans doute, de la grande approbation qu'elle a reçuë.

POLYEUCTE

POLYEUCTE
MARTYR,
TRAGEDIE
CHRETIENNE.

ACTEURS.

FELIX, ſénateur Romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, ſeigneur Arménien, gendre de Félix.

SEVERE, chevalier Romain, favori de l'empereur Décie.

NEARQUE, ſeigneur Arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix, & femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domeſtique de Sévere.

CLEON, domeſtique de Félix.

TROIS GARDES.

La ſcéne eſt à Mélitene capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

POLYEUCTE MARTYR,

TRAGEDIE CHRETIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

QUoi? Vous vous arrêtez aux ſonges d'une femme!
De ſi foibles ſujets troublent cette grande ame!
Et ce cœur, tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

POLYEUCTE.

Je ſai ce qu'eſt un ſonge, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand, après un long-tems qu'elle a ſû nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline ſans raiſon dans la douleur plongée
Craint, & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée,
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,

Et

Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais ;
Je mépriſe ſa crainte, & je céde à ſes larmes,
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes ;
Et mon cœur attendri, ſans être intimidé,
N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante ?
Remettons ce deſſein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain, auſſi-bien qu'aujourd'hui.

NEARQUE.

Avez-vous cependant une pleine aſſurance
D'avoir aſſez de vie, ou de perſévérance,
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans ſa main
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
Il eſt toujours tout juſte, & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace.
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ſes traits qui pénétrent les cœurs,
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare,
Le bras qui la verſoit en devient plus avare ;
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opére plus rien.
Celle qui vous preſſoit de courir au batême,
Languiſſante déja, ceſſe d'être la même ;
Et pour quelques ſoupirs qu'on vous a fait ouir,
Sa flamme ſe diſſipe, & va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connoiſſez mal, la même ardeur me brûle ;
Et le déſir s'accroît quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux
Me laiſſent dans le cœur auſſi chrétien que vous ;
Mais pour en recevoir le ſacré caractére
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui, purgeant notre ame, & deſſillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfére aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien ſuprême, & le ſeul où j'aſpire,
Je croi, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NEARQUE.

NEARQUE.

Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruſe.
Jaloux des bons deſſeins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pouſſe à reculer ;
D'obſtacle ſur obſtacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;
Et ce ſonge rempli de noires viſions
N'eſt que le coup d'eſſai de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & priére, & menace,
Il attaque toujours, & jamais ne ſe laſſe,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pû ;
Et que ce qu'on différe eſt à demi rompu.
Rompez ſes premiers coups, laiſſez pleurer Pauline,
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriére ; &, douteux en ſon choix,
Lorſque ſa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui faut-il n'aimer perſonne ?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne ;
Mais a vous dire tout, ce ſeigneur des ſeigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme rien n'eſt égal à ſa grandeur ſuprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang :
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'état quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en butte,
Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point. La pitié que me bleſſe
Siéd bien aux plus grands cœurs & n'a point de foibleſſe.

Sur

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort,
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et, s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque,
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque ;
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NEARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes,
Dans une heure au plûtard vous eſſuierez ſes larmes ;
Et l'heur de vous revoir lui ſemblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaiſez donc ſa crainte ;
Et calmez la douleur dont ſon ame eſt atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut,
Fuyez un ennemi qui ſait votre défaut,
Qui le trouve aiſément, qui bleſſe par la vûe ;
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puiſqu'il le faut.

SCENE

SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Adieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plûtard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? Y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

POLYEUCTE.

Vous le ſaurez un jour, je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais . . . .

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir ?
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſavoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur !

PAULINE.

Ses préſages ſont vains,
Je le ſai ; mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu. Vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance.
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter ;
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite.
Sui cet agent fatal de tes mauvais deſtins,
Qui peut-être te livre aux mains des aſſaſſins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes,
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes,
Voilà ce qui nous reſte ; & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne ſont qu'amans, nous ſommes ſouveraines,
Et juſqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;
Mais après l'hyménée, ils ſont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entiére confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'eſt un trait de prudence,
Sans vous en affliger, préſumez avec moi
Qu'il eſt plus à propos qu'il vous céle pourquoi ;
Aſſurez-vous ſur lui qu'il en a juſte cauſe.
Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelque fois libre ; & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toujours compte de tous ſes pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes ;
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes ;
Et la loi de l'hymen qui vous tient aſſemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.

Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine,
Il eſt Arménien, & vous êtes Romaine;
Et vous pouvez ſavoir que nos deux nations
N'ont pas ſur ce ſujet mêmes impreſſions.
Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule,
Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;
Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidéle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je croi que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'eſprit,
Si je t'en avois fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſaches ma foibleſſe, & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte,
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu;
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je naquis ce malheureux viſage
D'un chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévére. Excuſe les ſoupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes deſirs.

STRATONICE.

Eſt-ce lui qui naguére aux dépens de ſa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains;
Et fit tourner le ſort des Perſes aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à ſon maître
On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin, pour des exploits ſi beaux,
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! C'étoit lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honnête homme.

Puiſque tu le connois, je ne t'en dirai rien ;
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que ſert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune :
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant.

STRATONICE.

La digne occaſion d'une rare conſtance !

PAULINE.

Di plûtôt d'une indigne & folle réſiſtance,
Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir,
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévére
J'attendois un époux de la main de mon pere,
Toujours prête à le prendre ; & jamais ma raiſon
N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſédoit mon cœur, mes déſirs, ma penſée,
Je ne lui cachois point combien j'étois bleſſée,
Nous ſoupirions enſemble & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'eſpérance il n'avoit que des pleurs,
Et, malgré des ſoupirs ſi doux, ſi favorables,
Mon pere & mon devoir étoient inéxorables.
Enfin, je quittai Rome, & ce parfait amant,
Pour ſuivre ici mon pere en ſon gouvernement ;
Et lui, déſeſpéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſais : Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plus à ſes yeux ;
Et, comme il eſt ici le chef de la nobleſſe,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtreſſe,
Et, par ſon alliance, il ſe crut aſſuré
D'être plus redoutable & plus conſidéré.
Il approuva ſa flamme, & conclut l'hyménée,
Et moi, comme à ſon lit je me vis deſtinée,
Je donnai par devoir à ſon affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination :
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame atteinte.

STRA-

STRATONICE.

ait aſſez voir à quel point vous l'aimez ;
quel ſonge après tout tient vos ſens alarmés ?

PAULINE.

ù vû cette nuit, ce malheureux Sévére,
engeance à la main, l'œil ardent de colere,
toit point couvert de ces triſtes lambeaux,
ne ombre déſolée emporte des tombeaux,
toit point percé de ces coups pleins de gloire
retranchant ſa vie, aſſurent ſa mémoire,
nbloit triomphant ; & tel que ſur ſon char
rieux dans Rome entre notre Céſar.
s un peu d'effroi que m'a donné ſa vûe,
à qui tu voudras la faveur qui m'eſt dûe,
te, m'a-t-il dit ; *&, ce jour expiré,*
e à loiſir l'époux que tu m'as préféré.
s mots j'ai frémi, mon ame s'eſt troublée,
ite des chrétiens une impie aſſemblée,
avancer l'effet de ce diſcours fatal,
té Polyeucte aux piéds de ſon rival.
ain à ſon ſecours j'ai réclamé mon pere ;
s ! C'eſt de tout point ce qui me déſeſpere,
ù mon pere même un poignard à la main,
r le bras levé pour lui percer le ſein.
ma douleur trop forte a brouillé ces images,
ng de Polyeucte a ſatisfait leurs rages,
ſai, ni comment, ni quand ils l'ont tué ;
je ſai qu'à ſa mort tous ont contribué.
à quel eſt mon ſonge.

STRATONICE.

Il eſt vrai qu'il eſt triſte,
il faut que votre ame à ces frayeurs réſiſte,
iſion de ſoi peut faire quelque horreur ;
non pas vous donner une juſte terreur.
ez-vous craindre un mort ? Pouvez-vous craindre
pere,
chérit votre époux, que votre époux révére ;
ont le juſte choix vous a donnée à lui
s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes,
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes ;
Et que ſur mon époux leur troupeau ramaſſé,
Ne venge tant de ſang que mon pere a verſé.

STRATONICE.

Leur ſecte eſt inſenſée, impie, & ſacrilége,
Et dans ſon ſacrifice uſe de ſortilége ;
Mais ſa fureur ne va qu'à briſer nos autels,
Elle n'en veut qu'aux dieux, & non pas aux mortels.
Quelque ſévérité que ſur eux on déploie,
Ils ſouffrent ſans murmure, & meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'état,
On ne peut les charger d'aucun aſſaſſinat.

PAULINE.

Tai-toi, mon pere vient.

SCÈNE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

MA fille, que ton ſonge
En d'étranges frayeurs ainſi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui ſemblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle ſubite alarme ainſi vous peut toucher ?

FELIX.

Sévére n'eſt point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait ſa vie ?

FELIX.

Il eſt le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

PAULINE.

Après l'avoir ſauvé des mains des ennemis,
L'eſpoir d'un ſi haut rang lui devenoit permis.
Le deſtin aux grands cœurs ſi ſouvent mal propice
Se réſout quelquefois à leur faire juſtice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en eſt trop ; mais comment le pouvez-vous ſavoir ?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne,
Un gros de courtiſans en foule l'accompagne ;
Et montre aſſez quel eſt ſon rang & ſon crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ſes gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous ſavez quelle fut cette grande journée,
Que ſa perte pour nous rendit ſi fortunée.
Où l'empereur captif par ſa main dégagé
Raſſura ſon parti déja découragé,
Tandis que ſa vertu ſuccomba ſous le nombre.
Vous ſavez les honneurs qu'on fit faire à ſon ombre.
Après qu'entre les morts on ne le put trouver ;
Le roi de Perſe auſſi l'avoit fait enlever.
Témoin de ſes hauts faits & de ſon grand courage,
Ce monarque en voulut connoître le viſage,
On le mit dans ſa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroiſſoit, il fit mille jaloux.
Là, bien-tôt il montra quelque ſigne de vie,
Ce prince généreux en eut l'ame ravie ;
Et ſa joie, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſoit honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrette ;
Et, comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, tréſors,
Et pour gagner Sévére il fit cent vains efforts.

Après avoir comblé ſes refus de louange,
Il envoie à Décie en propoſer l'échange,
Et ſoudain l'empereur tranſporté de plaiſir
Offre au Perſe ſon frere, & cent chefs à choiſir.
Ainſi revint au camp le valeureux Sévére
De ſa haute vertu recevoir le ſalaire,
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous ſommes ſurpris,
Ce malheur toutefois ſert à croître ſa gloire,
Lui ſeul rétablit l'ordre & gagne la victoire,
Mais ſi belle, & ſi pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faiſons la paix.
L'empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand ſuccès l'envoie en Arménie.
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux;
Et par un ſacrifice en rendre hommage aux dieux.

FELIX.

O ciel! En quel état ma fortune eſt réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai ſû d'un homme de ſa ſuite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y diſpoſer.

FELIX.

Ah, ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe;
C'eſt un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chérement.

FELIX.

Que ne permettra-t-il à ſon reſſentiment?
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance
Une juſte colere avec tant de puiſſance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

FELIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux,
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obéï;

Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'hui
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnoit ſur lui :
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſéde ?
Et d'où provient mon mal fais ſortir le remède.

PAULINE.

Moi ! Moi, que je revoie un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me percent le cœur !
Mon pere, je ſuis femme, & je ſai ma foibleſſe,
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe ;
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne, & de vous, & de moi,
Je ne le verrai point.

FELIX.

Raſſure un peu ton ame.

PAULINE.

Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujours femme,
Dans le pouvoir ſur moi que ſes regards ont eu,
Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu,
Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere, & toute ta famille.

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéïr puiſque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute,
Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute :
Je crains ce dur combat, & ces troubles puiſſans
Que fait déja chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moi-même ;
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

CEpendant que Félix donne ordre au ſacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux ſi propice,
Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ſes beaux yeux
L'hommage ſouverain que l'on va rendre aux dieux ?
Je ne t'ai point célé que c'eſt ce qui m'améne,
Le reſte eſt un prétexte à ſoulager ma peine,
Je viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah, quel comble de joie !
Cette chere beauté conſent que je la voie !
Mais ai-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel tranſport lui cauſe ma venue ?
Puis-je tout eſpérer de cette heureuſe vûe ?
Car je voudrois mourir plûtôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer ;
Elles ſont pour Felix, non pour triompher d'elle,
Jamais à ſes deſirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et ſi mon mauvais ſort avoit changé le ſien,
Je me vaincrois moi même, & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'eſt tout ce que je vous puis dire.

SEVERE.

D'où vient que tu fremis, & que ton cœur ſoupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? Ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos careſſes.
Vous trouverez à Rome aſſez d'autres maitreſſes ;
Et dans ce haut degré de puiſſance & d'honneur
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des penſers ſi bas mon ame ſe ravale !
Que je tienne Pauline à mon ſort inégale !
Elle en a mieux uſé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton diſcours m'importune,
Allons mettre à ſes piés cette haute fortune,
Je l'ai dans les combats trouvée heureuſement
En cherchant une mort digne de ſon amant.
Ainſi ce rang eſt ſien, cette faveur eſt ſienne ;
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah ! C'en eſt trop, enfin éclairci-moi ce point.
As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle eſt . . .

SEVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Soutiens-moi, Fabian, ce coup de foudre eſt grand ;
Et frappe d'autant plus que plus il me ſurprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'eſt devenu ce généreux courage ?

SEVERE.

La conſtance eſt ici d'un difficile uſage,
De pareils déplaiſirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.

Je

Je ne ſuis plus à moi quand j'entens ce diſcours.
Pauline eſt mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un ſeigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de ſon hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des rois.
Foibles ſoulagemens d'un malheur ſans remède !
Pauline, je verrai qu'un autre vous poſſède !
O ciel ! qui malgré moi me renvoyez au jour,
O ſort ! qui redonniez l'eſpoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée ;
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons la toutefois, & dans ce triſte lieu
Achevons de mourir en lui diſant adieu ;
Que mon cœur chez les morts emportant ſon image
De ſon dernier ſoupir puiſſe lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, conſidérez. . .

SEVERE.

Tout eſt conſidéré.
Quel déſordre peut craindre un cœur déſeſpéré ?
N'y conſent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais. . .

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir.
Je ne veux que la voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez ſans doute en ſa préſence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaiſance,
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion ;
Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

SEVERE.

SEVERE.

Juge autrement de moi, mon reſpect dure encore,
Tout violent qu'il eſt, mon déſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuſer qui ne m'a rien promis ?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point légere,
Son devoir m'a trahi, mon malheur, & ſon pere.
Mais ſon devoir fut juſte, & ſon pere eut raiſon,
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.
Un peu moins de fortune, & plûtôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, & me l'eût conſervée,
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pû l'acquérir ;
Laiſſe-la moi donc voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'aſſurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes aſſez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprevûe arrache aux vrais amans ;
Et dont la violence excite aſſez de trouble,
Sans que l'objet préſent l'irrite & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la voi.

FABIAN.

Seigneur, ſouvenez-vous . . .

SEVERE.

Hélas ! Elle aime un autre, un autre eſt ſon époux.

SCENE II.

SEVERE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUi, je l'aime, Seigneur, & n'en fais point d'excuſe,
Que tout autre que moi vous flatte, & vous abuſe,
Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'eſt point ce qui vous perd.

Si

Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerois donnée ;
Et toute la rigueur de votre premier ſort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'aſſez illuſtres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;
Mais puiſque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne,
Vous auriez ajoûté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vû, quand je l'aurois haï,
J'en aurois ſoupiré, mais j'aurois obéï ;
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoupirs, & diſſipé ma haine.

SEVERE.

Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoupirs
Fait un aiſé reméde à tous vos déplaiſirs !
Ainſi de vos deſirs toujours reine abſolue,
Les plus grands changemens vous trouvent réſolue,
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Juſqu'à l'indifférence, & peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait ſuccéder ſans peine
La faveur au dedain, & l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un ſoupir, une larme à regret épandue
M'auroit déja guéri de vous avoir perdue,
Ma raiſon pourroit tout ſur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit juſqu'à l'oubli ;
Et mon feu déſormais ſe réglant ſur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Eſt-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & ſi mon ame
Pouvoit bien étouffer les reſtes de ſa flamme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens !
Ma raiſon, il eſt vrai, domte mes ſentimens ;

Mais, quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y régne pas, elle les tyranniſe ;
Et, quoique le dehors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble, & que ſédition.
Un je ne ſçai quel charme encor vers vous m'emporte,
Votre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte ;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,
Qu'il eſt environné de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en ſai mieux le prix ; & qu'il n'a point déçû
Le généreux eſpoir que j'en avois conçû.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'eſt cette vertu même à nos deſirs cruelle
Que vous louïez alors en blaſphémant contre elle,
Plaignez-vous-en encor, mais louez ſa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur ;
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincere
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévére.

SEVERE.

Ah ! Madame, excuſez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur.
Je nommois inconſtance, & prenois pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez ;
Et, cachant par pitié cette vertu ſi rare
Qui redouble mes feux, lorſqu'elle nous ſépare,
Faites voir des défauts qui puiſſent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! Cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable préſence,

Contre

Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais, ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez moi des feux qu'à regret je ſurmonte ;
Enfin épargnez-moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SEVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vûe à tous les deux funeſte.

SEVERE.

Quel prix de mon amour ! Quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'eſt le reméde ſeul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens, ils ſouilleroïent ma gloire.

SEVERE.

Ah ! Puiſque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur céde à ſon intérêt ;
Eſt-il rien que ſur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les ſoins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas ;
Et remplir dignement par une mort pompeuſe
De mes premiers exploits l'attente avantageuſe ;
Si toutefois, après ce coup mortel du ſort,
J'ai de la vie aſſez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vûe augmente le ſupplice,
Je l'éviterai même en votre ſacrifice ;
Et ſeule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux ſecrets.

SEVERE.

Puiſſe le juſte ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur & de jours Polyeuſte, & Pauline.

PAULINE.

Puiſſe trouver Sévére, après tant de malheur,
Une félicité digne de ſa valeur.

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SEVERE.

O devoir qui me perd, & qui me déſeſpere !
Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaints tous deux, j'en verſe encor des larmes,
Mais du moins votre eſprit eſt hors de ſes alarmes.
Vous voyez clairement que votre ſonge eſt vain ;
Sévére ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laiſſe moi reſpirer du moins ſi tu m'as plainte,
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte,
Souffre un peu de relâche à mes eſprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encor !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;
Et, bien que je m'effraie avec peu de juſtice,
Cette injuſte frayeur ſans ceſſe reproduit
L'image des malheurs que j'ai vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévére eſt généreux.

PAU-

PAULINE.

Malgré ſa retenue
Polyeucte ſanglant frappe toujours ma vûe.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je croi même au beſoin qu'il ſeroit ſon appui ;
Mais, ſoit cette croyance, ou fauſſe, ou véritable,
Son ſejour en ce lieu m'eſt toujours redoutable ;
A quoi que ſa vertu puiſſe le diſpoſer,
Il eſt puiſſant, il m'aime, & vient pour m'épouſer.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'Eſt trop verſer de pleurs, il eſt tems qu'ils tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent :
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je ſuis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraie.
J'ai crû Sévére mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſai, mais enfin j'en prens peu de ſouci.
Je ſuis dans Mélitene, & quel que ſoit Sévére,
Votre pere y commande, & l'on m'y conſidére ;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avoit aſſuré qu'il vous faiſoit viſite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter aſſez triſte & confus,
Mais j'ai gagné ſur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! Vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage !

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop ſenſible outrage.
J'aſſure mon repos que troublent ſes regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards,
Qui s'expoſe au péril veut bien trouver ſa perte,
Et, pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre,
On ſouffre à réſiſter, on ſouffre à s'en défendre ;
Et, bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, & devoir trop ſincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévére !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire . . .

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE, STRATONICE, CLEON.

CLEON.

SEigneur, Félix vous mande au temple,
La victime eſt choiſie, & le peuple à genoux ;
Et pour ſacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, Madame ?

PAU-

PAULINE.

Sévére craint ma vûe, elle irrite ſa flamme,
Je lui tiendrai parole ; & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir,
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'appréhende,
Et comme je connois ſa généroſité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

OU penſez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoi ? Vous mêler aux vœux d'une troupe infidéle ?
Oubliez-vous déja que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le ſuis vous en ſouvient-il bien ?

NEARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteſte.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeſte.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverſer,
Et mourir dans leur temple, ou les y terraſſer.

Allons,

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes,
Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes ;
C'eſt l'attente du ciel, il nous la faut remplir,
Je viens de le promettre, & je vais l'accomplir.
Je rens graces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occaſion qu'il a ſi-tôt fait naître,

NEARQUE.

Ce zèle eſt trop ardent, ſouffrez qu'il ſe modere.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révere.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NEARQUE.

Et ſi ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il ſera mon appui.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle eſt volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il ſuffit, ſans chercher, d'attendre, & de ſouffrir.

POLYEUCTE.

On ſouffre avec regret, quand on n'oſe s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort eſt aſſurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déja la palme eſt préparée.

NEARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure ?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle ſembler dure ?
Je ſuis chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait,
La foi que j'ai reçûe aſpire à ſon effet,

Qui fuit, croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NEARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe,
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Voulez-vous donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NEARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine à vous ſuivre,
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſuccomber.

POLYEUCTE.

Qui marche aſſurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie,
Qui craint de le nier, dans ſon ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, & doute de ſa foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien, préſume trop de ſoi.

POLYEUCTE.

J'attens tout de ſa grace, & rien de ma foibleſſe.
Mais, loin de me preſſer, il faut que je vous preſſe !
D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'eſt offert pourtant, ſuivons ce ſaint effort,
Dreſſons lui des autels ſur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me ſouviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Hélas ! Qu'avez-vous fait de cet amour parfaite
Que vous me ſouhaitiez, & que je vous ſouhaite ?
S'il vous en reſte encor, n'étes-vous point jaloux
Qu'à grand peine chrétien, j'en montre plus que vous ?

NEARQUE.

Vous ſortez du batême, & ce qui vous anime
C'eſt ſa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime ;

Comme

Comme encor toute entiére, elle agit pleinement ;
Et tout ſemble poſſible à ſon feu véhément.
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés ſans ceſſe exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout ſemble impoſſible à ſon peu de vigueur.
Cette indigne moleſſe & ces lâches défenſes
Sont des punitions qu'attirent mes offenſes ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais ſe défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes,
Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes.
Puiſſai-je vous donner l'exemple de ſouffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir.

POLYEUCTE.

A cet heureux tranſport que le ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le ſacrifice eſt prêt,
Allons-y du vrai Dieu ſoutenir l'intérêt,
Allons fouler aux piéds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule,
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briſer ces dieux de pierre & de métal ;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleſte,
Faiſons triompher Dieu, qu'il diſpoſe du reſte.

NEARQUE.

Allons faire éclater ſa gloire aux yeux de tous ;
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du ſecond acte.

ACT

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUe de ſoucis flottans ! Que de confus nuages
Préſentent à mes yeux d'inconſtantes images !
Douce tranquillité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations que mes troubles produiſent
Dans mon cœur ébranlé tour à tour ſe détruiſent,
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y régne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine ;
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſpérer, ni craindre tout-à-fait.
Sévére inceſſamment brouille ma fantaiſie,
J'eſpére en ſa vertu, je crains ſa jalouſie ;
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon rival.
Comme entre deux rivaux la haine eſt naturelle,
L'entrevûe aiſément ſe termine en querelle,
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un déſeſpéré qui peut tout attenter,
Quelque haute raiſon qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage ;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçûe, ou prête à recevoir,
Conſumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere, & de la défiance ;
Et ſaiſiſſant enſemble, & l'époux, & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur reſſentiment.
Mais que je me figure une étrange chimére,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévére,

Comme

Comme ſi la vertu de ces ſameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts !
Leurs ames à tous d'eux d'elles mêmes maitreſſes
Sont d'un ordre trop haut pour de telles baſſeſſes,
Ils ſe verront au temple en hommes généreux ;
Mais, las ! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux.
Que ſert à mon époux d'être dans Mélitene,
Si contre lui Sévére arme l'aigle Romaine,
Si mon pere y commande, & craint ce favori,
Et ſe repent déja du choix de mon mari ?
Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit qu'avec contrainte,
En naiſſant il avorte, & fait place à la crainte,
Ce qui doit l'affermir ſert à le diſſiper ;
Dieux, faites que ma peur puiſſe enfin ſe tromper.
Mais ſachons-en l'iſſue.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

HE bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple ſe ſont vûs ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes vœus ont-ils été déçûs ?
J'en voi ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens . . .

PAULINE.

Parle donc, les chrétiens ?

STRA-

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

is n'en ſauriez avoir une plus juſte cauſe.

PAULINE.

at-ils aſſaſſiné ?

STRATONICE.

Ce ſeroit peu de choſe,
it votre ſonge eſt vrai, Polyeucte n'eſt plus . . .

PAULINE.

ſt mort !

STRATONICE.

Non, il vit, mais, ô pleurs ſuperflus !
courage ſi grand, cette ame ſi divine,
ſt plus digne du jour, ni digne de Pauline.
n'eſt plus cet époux ſi charmant à vos yeux,
ſt l'ennemi commun de l'état & des dieux,
méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
traître, un ſcélérat, un lâche, un parricide,
e peſte exécrable à tous les gens de bien,
ſacrilége impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

mot auroit ſuffi ſans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

i titres aux chrétiens ſont-ce des impoſtures ?

PAULINE.

ſt ce que tu dis, s'il embraſſe leur foi,
is il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

vous donne à préſent ſujet de le haïr,
i trahit tous nos dieux auroit pû vous trahir.

PAULINE.

l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,

Et, ſi de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprens que mon devoir ne dépend point du ſien,
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi ? S'il aimoit ailleurs, ſerois je diſpenſée
A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée ?
Quelque chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur,
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon pere ?

STRATONICE.

Une ſecrette rage, un excès de colere,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;
Il ne veut point ſur lui faire agir ſa juſtice,
Que du traître Néarque il n'ait vû le ſupplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit,
De leur vieille amitié c'eſt-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînoit au batême.
Voilà ce grand ſecret, & ſi myſtérieux,
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut eſſayer la force de mes pleurs,
En qualité de femme, ou de fille, j'eſpére
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere ;
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conſeil que de mon déſeſpoir.
Apprens-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'eſt une impiété qui n'eut jamais d'exemple,
Je ne puis y penſer ſans frémir à l'inſtant ;

ins de faire un crime en vous la racontant.
:nez en deux mots leur brutale inſolence.
prêtre avoit à peine obtenu du ſilence,
vers l'orient aſſuré ſon aſpect,
ont fait éclater leur manque de reſpect.
aque occaſion de la cérémonie,
nvi l'un & l'autre étaloit ſa manie,
nyſtéres ſacrés hautement ſe moquoit ;
itoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.
le peuple en murmure, & Félix s'en offenſe,
tous deux s'emportant à plus d'irrévérence ;
lui dit Polyeucte en élevant ſa voix,
x vous des dieux, ou de pierre, ou de bois ?
ſpenſez-moi du récit des blaſphêmes
s ont vomi tous deux contre Jupiter même,
ultére & l'inceſte en étoient les plus doux.
, dit-il enſuite, *oyez peuple, oyez tous.*
Dieu de Polyeucte & celui de Néarque
terre & du ciel eſt l'abſolu monarque,
Etre indépendant, ſeul maître du deſtin,
rincipe éternel, & ſouveraine fin.
ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie,
ictoires qu'il donne à l'empereur Décie,
eul tient en ſa main le ſuccès des combats,
veut élever, il le peut mettre à bas,
nté, ſon pouvoir, ſa juſtice eſt immenſe,
lui ſeul qui punit, lui ſeul qui récompenſe ;
adorez en vain des monſtres impuiſſans.
:tant à ces mots ſur le vin & l'encens,
s en avoir mis les ſaints vaſes par terre,
crainte de Félix, ſans crainte du tonnerre,
e fureur pareille ils courent à l'autel.
ç, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel ?
lus puiſſant des dieux nous voyons la ſtatue
ne main impie à leurs piéds abattue,
nyſtéres troublés, le temple profané,
iite & les clameurs d'un peuple mutiné,
:raint d'être accablé ſous le courroux céleſte.
. . . Mais le voici qui vous dira le reſte.

PAULINE.

Que ſon viſage eſt ſombre & plein d'émotion !
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation !

SCENE III.

FELIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

UNe telle inſolence avoir oſé paroître !
En public ! A ma vûe ! Il en mourra le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embraſſe vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque, & non de votre époux.
Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conſerve un ſentiment plus tendre ;
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juſte colere,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pû ſavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je ſai que de Néarque il doit voir le ſupplice.

FELIX.

Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux inſtruit,
Quand il verra punir celui qui l'a ſéduit.
Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir, & le deſir de vivre
Reſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.

L'exemple

L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiſcrette ardeur tourne bien-tôt en glace ;
Et nous verrons bien-tôt ſon cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez eſpérer qu'il change de courage ?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit ſe rendre ſage.

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas ! Où me renvoyez-vous,
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconſtance il faut qu'enfin j'eſpére
Le bien que j'eſpérois de la bonté d'un pere ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir,
Je devois même peine à des crimes ſemblables,
Et mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel,
Je me ſuis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercimens que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
Je ſai quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un chrétien,
Dans l'obſtination juſqu'au bout il demeure ;
Vouloir ſon repentir, c'eſt ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiére.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de ſa ſecte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je reſpecte.

PAULINE.

Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-pere eſt l'appui ?

FELIX.

Qu'il faſſe autant pour ſoi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il eſt aveuglé.

FELIX.

Mais il ſe plaît à l'être.
Qui chérit ſon erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere, au nom des dieux . . .

FELIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux, dont l'intérêt demande ſon trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Hé bien, qu'il leur en faſſe.

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place . . .

FELIX.

J'ai ſon pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis,
C'eſt pour le déployer contre ſes ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'eſt-il ?

FELIX.

Tous chrétiens ſont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;
En épouſant Pauline il s'eſt fait votre ſang.

FELIX.

Je regarde ſa faute ; & ne vois plus ſon rang.
Quand le crime d'état ſe mêle au ſacrilége,
Le ſang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FELIX.

Moindre que ſon forfait,

PAULINE.

O de mon ſonge affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FELIX.

FELIX.

Les dieux & l'empereur ſont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FELIX.

J'ai les dieux & Décie enſemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triſte,
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte ?
S'il nous ſembloit tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau chrétien la premiére chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance
Que deux fois, en un jour, il change de croyance.
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſuccée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée,
Polyeucte eſt chrétien, parce qu'il l'a voulu ;
Et vous portoit au temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux, ni honteux, ni funeſte,
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos dieux,
Aveugles pour la terre, ils aſpirent aux cieux ;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe,
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs ;
Et les ménent au but où tendent leurs deſirs.
La mort la plus infame, ils l'appellent martyre,

FELIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il deſire ;
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere . . .

SCENE

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

ALbin, en eſt-ce fait?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FELIX.

Et notre Polyeucte a vû trancher ſa vie?

ALBIN.

Il l'a vû, mais, hélas! avec un œil d'envie,
Il brûle de le ſuivre, au lieu de reculer;
Et ſon cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le diſois bien. Encore un coup, mon pere,
Si jamais mon reſpect a pû vous ſatisfaire,
Si vous l'avez prié, ſi vous l'avez chéri . . .

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime,
Il eſt de votre choix la glorieuſe eſtime;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle & prompte obéïſſance,
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pû tout ſur moi, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir, à préſent trop à craindre,
Par ces beaux ſentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûté pour m'être précieux.

FELIX

FELIX.

Vous m'importunez trop. Bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre,
Employez mieux l'effort de vos juſtes douleurs,
Malgré moi m'en toucher, c'eſt perdre, & temps & pleurs,
J'en veux être le maître ; & je veux bien qu'on ſache,
Que je la déſavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui même.
Tantôt juſqu'en ce lieu je le ferai venir ;
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez . . .

ALBIN.

Laiſſez-nous ſeuls, vous dis-je.
Votre douleur m'offenſe autant qu'elle m'afflige ;
A gagner Polyeucte appliquez tous vos ſoins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

ALbin, comme eſt-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure, & ſans étonnement,
Dans l'obſtination, & l'endurciſſement,
Comme un chrétien enfin, le blaſphême à la bouche.

FELIX.

FELIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déja, rien ne le touche ;
Loin d'en être abattu ſon cœur en eſt plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échafaud,
Il eſt dans la priſon où je l'ai vû conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je ſuis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne ſait pas les maux dont mon cœur eſt atteint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée ;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'eſpoir,
La joie, & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables,
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choiſi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre,
Je déplore ſa perte ; &, le voulant ſauver,
J'ai la gloire des dieux enſemble à conſerver,
Je redoute leur foudre, & celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :
Ainſi, tantôt pour lui je m'expoſe au trépas ;
Et tantôt je le perds, pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un beau-pere ;
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révere.

FELIX.

A punir les chrétiens ſon ordre eſt rigoureux ;
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'offenſe eſt publique ;
Et, lorſqu'on diſſimule un crime domeſtique,

Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on ſouffre chez ſoi ?

ALBIN.

Si vous n'oſez avoir d'égard à ſa perſonne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévére me perdroit, ſi j'en uſois ainſi.
Sa haine & ſon pouvoir font mon plus grand ſouci,
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il ſoit généreux, quoiqu'il ſoit magnanime,
Il eſt homme, & ſenſible, & je l'ai dédaigné,
Et de tant de mépris ſon eſprit indigné,
Que met au déſeſpoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout ſemble être permis ;
Et les occaſions tentent les plus remis.
Peut-être, & ce ſoupçon n'eſt pas ſans apparence,
Il rallume en ſon cœur déja quelque eſpérance,
Et, croyant bien-tôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand peine banni.
Juge ſi ſa colere en ce cas implacable
Me feroit innocent de ſauver un coupable ;
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une ſeconde fois ſes deſſeins avortés.
Te dirai-je un penſer indigne, bas, & lâche ?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte & me fâche,
L'ambition toujours me le vient préſenter ;
Et tout ce que je puis, c'eſt de le déteſter.
Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille ;
Mais, ſi par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,
J'acquerrois bien par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
Mais que plûtôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que juſques-là ma gloire oſe ſe démentir.

ALBIN.

Votre cœur eſt trop bon, & votre ame trop haute.
Mais vous réſolvez-vous à punir cette faute ?

FELIX.

FELIX.

Je vais dans la priſon faire tout mon effort
A vaincre cet eſprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin ſi toujours il s'obſtine ?

FELIX.

Ne me preſſe point tant. Dans un tel déplaiſir
Je ne puis que réſoudre ; & ne ſai que choiſir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en ſerviteur fidéle
Qu'en ſa faveur déja la ville ſe rebelle ;
Et ne peut voir paſſer par la rigueur des loix
Sa derniére eſpérance, & le ſang de ſes rois.
Je tiens ſa priſon même aſſez mal aſſurée,
J'ai laiſſé tout au tour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer ;
Et l'amener ici pour nous en aſſurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même ; & d'un eſpoir de grace
Apaiſez la fureur de cette populace.

FELIX.

Allons, & s'il perſiſte à demeurer chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans quelle en ſache rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACT

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON.
Trois autres gardes.

POLYEUCTE.

GArdes, que me veut-on ?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O préſence, ô combat que ſur tout j'appréhende !
Félix, dans la priſon j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vû ſans effroi,
Tu prens pour t'en venger de plus puiſſantes armes ;
Je craignois beaucoup moins tes boureaux que ſes larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce preſſant beſoin redouble ton ſecours.
Et toi, qui tout ſortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du ſéjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un ſi fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oſeriez-vous me rendre un bon office ?
Non, pour me dérober aux rigueurs du ſupplice,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'on me faſſe évader ;
Mais, comme il ſuffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévére ;
Je croi que ſans péril on peut me ſatisfaire,
Si j'avois pû lui dire un ſecret important,
Il vivroit plus heureux ; & je mourrois content.

CLEON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévére à mon défaut ſera ta récompenſe.
Va, ne perds point de tems ; & reviens promtement.

CLEON.

Je ſerai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE.

Les gardes ſe retirent aux côtés du théâtre.

SOurce délicieuſe en miſere féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuſes voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittez ?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainſi, n'eſpérez pas qu'après vous je ſoupire,
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte empire
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans ;
Il étale à ſon tour des revers équitables
Par qui les grands ſont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups ſont moins attendus.

Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-tems abandonné les ſiens,
De ton heureux deſtin voi la ſuite effroyable,

Le Scythe va venger la Perſe & les chrétiens.
Encore un peu plus outre, & ton heure eſt venue,
Rien ne t'en ſauroit garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere,
Qu'un rival plus puiſſant éblouiſſe ſes yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-pere ;
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux :
Je conſens, ou plûtôt j'aſpire à ma ruine,
Monde, pour moi tu n'as plus rien,
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées,
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage,
Vos biens ne ſont point inconſtans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la voi, mais mon cœur d'un ſaint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé ;
Et mes yeux éclairés des céleſtes lumieres
Ne trouvent plus aux ſiens leurs graces coutumieres.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE. Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel deſſein vous fait me demander ?
Eſt-ce pour me combattre, ou pour me ſeconder,
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours ? Vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même,
Seul vous vous haiſſez, lorſque chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé ;
Ne veuilliez pas vous perdre, & vous êtes ſauvé.
A quelque extrémité que votre crime paſſe,
Vous êtes innocent, ſi vous vous faites grace.
Daignez conſidérer le ſang dont vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, eſtimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'eſt un bonheur pour moi, qui n'eſt pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après votre naiſſance,
Après votre pouvoir, voyez notre eſpérance ;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.

POLYEUCTE.

Je conſidére plus, je ſai mes avantages ;
Et l'eſpoir que ſur eux forment les grands courages.
Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers,
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui

Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Céſars en ont joui long-tems.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle,
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur aſſuré, ſans meſure & ſans fin,
Au deſſus de l'envie, au deſſus du deſtin.
Eſt-ce trop l'acheter que d'une triſte vie,
Qui tantôt, qui ſoudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un inſtant qui fuit ;
Et ne peut m'aſſurer de celui qui le ſuit ?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules ſonges,
Voilà juſqu'à quel point vous charment leurs menſonges,
Tout votre ſang eſt peu pour un bonheur ſi doux ;
Mais pour en diſpoſer ce ſang eſt-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainſi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
Vous la devez au prince, au public, à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je ſai quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire ;
Des ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de ſix cens ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à ſa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour ſon prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez.
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre ;
Et la terre & le ciel n'en connoiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble idolâtre & chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévére ;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
Il m'ôte des périls que j'aurois pû courir ;
Et, ſans me laiſſer lieu de tourner en arriére,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriére,
Du premier coup de vent il me conduit au port ;
Et, ſortant du batême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie . . .
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachés
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruèl, car il eſt tems que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate,
Eſt-ce là ce beau feu ? Sont-ce là tes ſermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable ;
Je croyois que l'amour t'en parleroit aſſez,
Et je ne voulois pas de ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avois promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir
Te peut elle arracher une larme, un ſoupir ?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie,
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes appas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas !
C'eſt donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te ſuis odieuſe après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PA

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à ſortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il eſt j'y trouverois de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je voi couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plût à Dieu qu'à force d'en verſer
Ce cœur trop endurci ſe pût enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne,
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et ſi l'on peut au ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais, ſi dans ce ſéjour de gloire & de lumiére
Ce Dieu tout juſte & bon peut ſouffrir ma priére,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers eſclave infortunée ;
Et ſous leur triſte joug mourir comme elle eſt née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? Qu'oſes-tu ſouhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon ſang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plûtôt . . .

POLYEUCTE.

C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe,
Ce Dieu touche les cœurs lorſque moins on y penſe,
Ce bienheureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra ; mais le tems ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimére, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAU-

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire ?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine ;
Je vais . . .

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAis quel deſſein en ce lieu vous améne, Sévére ? Auroit-on crû qu'un cœur ſi généreux

Pû

Pût venir juſqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite,
A ma ſeule priére il rend cette viſite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le réſigne ;
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre, & qu'ait vû naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous,
Ne la refuſez pas de la main d'un époux,
S'il vous a déſunis, ſa mort vous va rejoindre,
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre,
Rendez lui votre cœur, & recevez ſa foi,
Vivez heureux enſemble, & mourez comme moi,
C'eſt le bien qu'à tous deux Polyeucte déſire.
Qu'on me méne à la mort, je n'ai plus rien à dire,
Allons, gardes, c'eſt fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

DAns mon étonnement
Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement ;
Sa réſolution a ſi peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur aſſez bas
Auroit pû vous connoître, & ne vous chérir pas ?
Un homme aimé de vous, ſi-tôt qu'il vous poſſéde,

Sans

Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous céde;
Et comme ſi vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puiſque pour y prétendre ils oſent rejetter
Ce que de tout l'empire il faudroit acheter.
Pour moi, ſi mes deſtins un peu plûtôt propices
Euſſent de votre hymen honoré mes ſervices,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux,
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que . . .

PAULINE.

Briſons là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux,
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévére, connoiſſez Pauline toute entiére.
Mon Polyeucte touche à ſon heure derniére,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſai ſi votre ame à vos deſirs ouverte
Auroit oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſachez qu'il n'eſt point de ſi cruels trépas,
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'eſt point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plûtôt que de ſouiller une gloire ſi pure,
Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort,
Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort;
Et ſi vous me croyiez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.
Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au bout;
Mon pere eſt en état de vous accorder tout,
Il vous craint; & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'eſt à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui,
Faites-vous un effort pour lui ſervir d'appui.
Je ſai que c'eſt beaucoup que ce que je demande,

Mai

Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande ;
Conſerver un rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'a vous ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de votre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévére.
Adieu. Réſolvez ſeul ce que vous voulez faire,
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſpérer,
Pour vous priſer encor, je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'eſt ce-ci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon bonheur, & le réduit en poudre ?
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné,
Je trouve tout perdu, quand je croi tout gagné ;
Et toujours la fortune à me nuire obſtinée
Tranche mon eſpérance auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux je reçoi des refus,
Toujours triſte, toujours & honteux, & confus,
De voir que lâchement elle ait oſé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait oſé paroître ;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me faſſe des leçons de généroſité.
Votre belle ame eſt haute autant que malheureuſe,
Mais elle eſt inhumaine autant que généreuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyranniſent le cœur.
C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je ſerve un rival lorſqu'il vous abandonne ;

Et

Et que, par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ſes mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laiſſez à ſon deſtin cette ingrate famille,
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'épouſe avec l'époux,
D'un ſi cruel effort quel prix eſpérez-vous ?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame ſi belle
Que Sévére l'égale, & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien dûe, & que l'ordre des cieux
En me la refuſant m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuſer le ſort, ni le ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, penſez-y bien.
Quoi, vous entreprenez de ſauver un chrétien ?
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt, & fut toujours la haine de Décie ?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis ſeroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encor Sévére, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire ;
Qu'après, le ſort ſe montre, ou propice, ou contrair
Comme ſon naturel eſt toujours inconſtant,
Périſſant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La ſecte des chrétiens n'eſt pas ce que l'on penſe,
On les hait, la raiſon, je ne la connois point ;
Et je ne vois Décie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ai voulu les connoître,
On les tient pour ſorciers dont l'enfer eſt le maître ;
Et ſur cette croyance on punit du trépas
Des myſtéres ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérés, Eleuſine, & la bonne déeſſe

Ont leurs ſecrets comme eux à Rome & dans la Grece,
Encore impunément nous ſouffrons en tous lieux,
Leur Dieu ſeul excepté, toute ſorte de dieux.
Tous les monſtres d'Egypte ont leurs temples dans Rome,
Nos ayeux à leur gré faiſoient un dieu d'un homme ;
Et leur ſang parmi nous conſervant leurs erreurs,
Nous rempliſſons le ciel de tous nos empereurs ;
Mais, à parler ſans fard de tant d'apothéoſes,
L'effet eſt bien douteux de ces métamorphoſes.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître abſolu de tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il réſout :
Mais ſi j'oſe entre nous dire ce qui me ſemble,
Les nôtres bien ſouvent s'accordent mal enſemble ;
Et me dût leur colere écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices déteſtés, les vertus floriſſantes,
Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons ;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vûs mutins ? Les a-t-on vûs rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des ſoldats plus fidéles ?
Furieux dans la guerre, ils ſouffrent nos bourreaux,
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par ſon gendre ;
Et contentons ainſi d'une ſeule action.
Et Pauline & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.

ALbin, as-tu bien vû la fourbe de Sévére ?
As-tu bien vû ſa haine, & vois-tu ma miſere ?

ALBIN.

Je n'ai vû rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne voi rien en vous qu'un pere rigoureux.

FELIX.

Que tu diſcernes mal le cœur d'avec la mine !
Dans l'ame il hait Félix, & dédaigne Pauline ;
Et, s'il aima jadis, il eſtime aujourd'hui
Les reſtes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en ſa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, ſi je ne lui fais grace,
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter ;
L'artifice eſt trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je ſai des gens de cour quelle eſt la politique,
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique ;
C'eſt en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur,
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur,
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant ſon rival je ſerois ſa victime ;
Et, s'il avoit affaire à quelque mal-à-droit,
Le piége eſt bien tendu, ſans doute il le perdroit.
Mais un vieux courtiſan eſt un peu moins crédule,
Il voit quand on le joue, & quand on diſſimule ;
Et moi, j'en ai tant vû de toutes les façons,
Qu'à lui-même au beſoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux, que vous vous gênez par cette défiance !

FELIX.

FELIX.

Pour ſubſiſter en cour c'eſt la haute ſcience.
Quand un homme une fois a droit de nous hair,
Nous devons préſumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute ſon amitié nous doit être ſuſpecte :
Si Polyeucte enfin n'abandonne ſa ſecte,
Quoi que ſon protecteur ait pour lui dans l'eſprit,
Je ſuivrai hautement l'ordre qui m'eſt preſcrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FELIX.

Celle de l'empereur ne ſuivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN,

Mais Sévére promet . . .

FELIX.

Albin, je m'en défie,
Et connois mieux que lui la haine de Décie ;
En faveur des chrétiens s'il choquoit ſon courroux,
Lui-même aſſûrément ſe perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte, &, ſi je le renvoie,
S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,
Au ſortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre eſt rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le ſuive,
Si je veux empêcher qu'un déſordre n'arrive.
Je voi le peuple émû pour prendre ſon parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déja paroître,
Je ne ſai ſi long-tems j'en pourrois être maître :
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévére auſſi-tôt, courant à ſa vengeance,
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me ſeroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance eſt un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage ;
Mais voyez que ſa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'eſt mal le guérir que le déſeſpérer.

FELIX.

En vain après ſa mort il voudra murmurer ;
Et, s'il oſe venir à quelque violence.
C'eſt à faire à céder deux jours à l'inſolence ;
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puiſſe arriver.
Mais Polyeucte vient, tachons à le ſauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

SCENE II.

FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine ſi forte,
Malheureux Polyeucte, & la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainſi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hai point la vie, & j'en aime l'uſage ;
Mais ſans attachement qui ſente l'eſclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raiſon me l'ordonne, & la loi des chrétiens,
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur aſſez bon pour me ſuivre.

FELIX.

Te ſuivre dans l'abîme où tu te veux jetter ?

POLYEUCTE.

Mais plûtôt dans la gloire où je m'en vais montrer.

FELIX.

Donne-moi pour le moins le tems de la connoître,
Pour me faire chrétien, ſers-moi de guide à l'être ;

Et ne dédaigne pas de m'inſtruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il ſera votre juge,
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les rois & les bergers y ſont d'un même rang.
De tous les ſiens ſur vous il vengera le ſang.

FELIX.

Je n'en répandrai plus ; &, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je ſouffrirai qu'on vive,
J'en ſerai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, perſécutez,
Et ſoyez l'inſtrument de nos félicités.
Celle d'un vrai chrétien n'eſt que dans les ſouffrances,
Les plus cruels tourmens lui ſont des récompenſes ;
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les perſécutions.
Mais ces ſecrets pour vous ſont fâcheux à comprendre,
Ce n'eſt qu'à ſes élus que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle ſans fard, & veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un ſi grand bien ?

FELIX.

La préſence importune . . .

POLYEUCTE.

Et de qui ? De Sévére ?

FELIX.

Pour lui ſeul contre toi j'ai feint tant de colere ;
Diſſimule un moment juſques à ſon départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'eſt donc ainſi que vous parlez ſans fard ?
Portez à vos payens, portez à vos idoles
Le ſucre empoiſonné que ſement vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne diſſimule rien,
Aux yeux de tout le monde il eſt toujours chrétien.

FELIX.

Ce zèle de ta foi ne ſert qu'à te ſéduire,
Si tu cours à la mort plûtôt que de m'inſtruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de ſaiſon,
Elle eſt un don du ciel, & non de la raiſon ;
Et c'eſt-là que bien-tôt, voyant Dieu face à face,
Plus aiſément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va déſeſpérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'eſt pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Ceſſe de me tenir un diſcours outrageux.
Je t'ai conſidéré plus que tu ne mérites ;
Mais, malgré ma bonté qui croît, plus tu l'irrites,
Cette inſolence enfin te rendroit odieux ;
Et je me vengerois auſſi-bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! Vous changez bien-tôt d'humeur & de langage !
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !
Celui d'être chrétien s'échappe, &, par hazard,
Je vous viens d'obliger à me parler ſans fard !

FELIX.

Va, ne préſume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je ſuive l'impoſture,
Je flattois ta manie, afin de t'arracher,
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner tems pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos dieux tout-puiſſans,
Choiſis de leur donner ton ſang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'eſt point douteux ; mais j'aperçoi Paul
O ciel !

SCE

SCENE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

QUi de vous deux aujourd'hui m'aſſaſſine ?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour ;
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux, ni d'un pere ;

FELIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévére.

PAULINE.

Tigre, aſſaſſine-moi du moins ſans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager,
Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſéde,
Et ſait qu'une autre amour en eſt le ſeul reméde.
Puiſqu'un ſi grand mérite a pû vous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de vous charmer,
Vous l'aimiez, il vous aime, & ſa gloire augmentée . . .

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainſi traitée ;
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour ſi puiſſant que j'ai vaincu pour toi ?
Voi, pour te faire vaincre un ſi fort adverſaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier vainqueur ;
Et, ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort ſur toi pour te rendre à Pauline,
Apprens d'elle à forcer ton propre ſentiment,
Prens ſa vertu pour guide en ton aveuglement,

Souffre

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes deſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoupirs,
Ne déſeſpére pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore,
Vivez avec Sévére, ou mourez avec moi.
Je ne mépriſe point vos pleurs, ni votre foi ;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretie
Je ne vous connois plus ſi vous n'êtes chrétienne.
C'en eſt aſſez, Félix, reprenez ce courroux,
Et ſur cet inſolent vengez vos dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon pere, ſon crime à peine eſt pardonnable,
Mais s'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonnable ;
La nature eſt trop forte, & ſes aimables traits
Imprimés dans le ſang ne s'effacent jamais ;
Un pere eſt toujours pere, & ſur cette aſſurance
J'oſe appuyer encore un reſte d'eſpérance.
Jettez ſur votre fille un regard paternel,
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel,
Et les dieux trouveront ſa peine illégitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence & le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos deſtins par vos mains rendus inſéparables
Nous doivent rendre heureux enſemble, ou miſérabl
Et vous ſeriez cruel, juſques au dernier point,
Si vous déſuniſſiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne ſe retire,
Et pour l'en ſéparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes ſenſible à mes juſtes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oui, ma fille, il eſt vrai qu'un pere eſt toujours pere
Rien n'en peut effacer le ſacré caractere,
Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé,
Je me joints avec vous contre cet inſenſé.

Malheur

Malheureux Polyeucte, es-tu ſeul inſenſible ;
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irrémiſſible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour ſans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus, ni beau-pere, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flamme ?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace !
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour & ſon effort,
Après m'avoir montré cette ſoif du batême,
Pour oppoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble ! Ah, ruſes de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !
Vos réſolutions uſent trop de remiſe,
Prenez la vôtre enfin, puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre & les enfers,
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie ;
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre,
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos dieux,
Vous n'en puniſſez point qui n'ait ſon maître aux cieux.
La proſtitution, l'adultere, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos immortels ;
J'ai profané leur temple, & briſé leurs autels,
Je le ferois encor ſi j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévére,
Même aux yeux du ſénat, aux yeux de l'empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté céde à ma juſte fureur.
Adore-les, ou meurs.

PO-

POLYEUCTE.

Je ſuis chrétien.

FELIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je ſuis chrétien.

FELIX.

Tu l'es ? O cœur trop obſtiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous ?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chere Pauline, adieu, conſervez ma mémoire.

PAULINE.

Je te ſuivrai par tout, & mourrai ſi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne ſuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéiſſe,
Puiſqu'il aime à périr, je conſens qu'il périſſe.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ai dû.
Ma bonté naturelle aiſément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à préſent ſe déploie,
Que Sévére en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma ſûreté.
Mais n'es tu point ſurpris de cette dureté ?
Vois-tu comme le ſien des cœurs impénétrables,

Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai ſatisfait mon eſprit affligé,
Pour amollir ſon cœur je n'ai rien négligé,
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;
Et, certes, ſans l'horreur de ſes derniers blaſphêmes
Qui m'ont rempli ſoudain de colere & d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient je ne ſai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre ſang par votre propre main.

FELIX.

Ainſi l'ont autrefois verſé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie ;
Et quand nos vieux héros avoient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous ſéduit ; mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline ; & que ſon déſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris ſaura vous émouvoir . . .

FELIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître ;
Et que ce déſeſpoir qu'elle fera paroître
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre & voir ce qu'elle fait,
Romps ce que ſes douleurs y donneroient d'obſtacle,
Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle,
Tâche à la conſoler, va donc, qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, Seigneur, elle revient.

SCENE

SCENE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE.

PEre barbare, acheve, acheve ton ouvrage,
Cette ſeconde hoſtie eſt digne de ta rage,
Joins ta fille à ton gendre, oſe, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu,
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laiſſé ſes lumieres,
Son ſang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a déſſillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je voi, je ſai, je croi, je ſuis déſabuſée,
De ce bienheureux ſang tu me vois batiſée ;
Je ſuis chrétienne enfin, n'eſt-ce point aſſez dit ?
Conſerve, en me perdant, ton rang & ton crédit,
Redoute l'empereur, appréhende Sévére ;
Si tu ne veux périr ma perte eſt néceſſaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Méne, méne-moi voir tes dieux que je déteſte,
Ils n'en ont briſé qu'un, je briſerai le reſte,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuiſſans qu'en leurs mains vous ſ
gnez ;
Et ſaintement rebelle aux loix de la naiſſance,
Une fois envers toi manquer d'obéiſſance.
Ce n'eſt point ma douleur que par-là je fais voir,
C'eſt la grace qui parle, & non le déſeſpoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? Je ſuis chrétienne ;
Affermi par ma mort ta fortune & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
Puiſqu'il t'aſſure en terre en m'élevant aux cieux.

SCE

SCENE DERNIERE.

SEVERE, FELIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

PEre dénaturé, malheureux politique,
Eſclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautés
Vous penſez conſerver vos triſtes dignités !
La faveur que pour lui je vous avois offerte,
Au lieu de le ſauver, précipite ſa perte,
J'ai prié, menacé, mais ſans vous émouvoir ;
Et vous m'avez crû fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens, vous verrez que Sévére
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pû vous protéger.
Continuez aux dieux ce ſervice fidèle,
Par de telles horreurs montrez leur votre zèle,
Adieu ; mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez vous, Seigneur, & d'une ame apaiſée
Souffrez que je vous livre une vengeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités,
Je dépoſe à vos piéds l'éclat de leur faux luſtre ;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre,
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas,
Je céde à des tranſports que je ne connois pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre
De ma fureur je paſſe au zèle de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout puiſſant,

Son amour épandu ſur toute la famille
Tire après lui le pere auſſi bien que la fille :
J'en ai fait un martyr, ſa mort me fait chrétien,
J'ai fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien.
C'eſt ainſi qu'un chrétien ſe venge & ſe courrouce,
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens,
Je le ſuis, elle l'eſt, ſuivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureuſement enfin je retrouve mon pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne ſeroit touché d'un ſi tendre ſpectacle !
De pareils changemens ne vont point ſans miracle,
Sans doute vos chrétiens qu'on perſécute en vain
Ont quelque choſe en eux qui ſurpaſſe l'humain ;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnoiſſance.
Se relever plus forts, plus ils ſont abattus,
N'eſt pas auſſi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoiqu'on m'en ait pû dire,
Je n'en voi point mourir que mon cœur n'en ſoupire,
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ſes dieux,
Qu'il les ſerve à ſa mode, & ſans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine,
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien votre Dieu, ſervez notre monarque,
Je perdrai mon crédit envers ſa majeſté,
Ou vous verrez finir cette ſévérité ;
Par cette injuſte haine il ſe fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le ciel en vous achever ſon ouvrage ;

Et,

, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
ous inſpirer bien-tôt toutes ſes vérités.
Nous autres, béniſſons notre heureuſe avanture,
lons à nos martyrs donner la ſépulture,
iſer leurs corps ſacrés, les mettre en digne lieu,
faire retentir par tout le nom de Dieu.

FIN.

JUGEMENT ſur la TRAGEDIE de POLYEUCTE MARTYR.

QUelque heureux ſuccès qu'ait eû cette Tragédie pour Mr. Corneille, *elle n'a cependant pas échapé la cenſure des Auteurs graves par rapport, aux libertez qu'il a priſes de faire monter les ſaints ſur ſon théatre, & pour y avoir corrompu les vertus chrétiennes.*

Il avouë lui-même qu'il s'y eſt donné la licence de changer l'hiſtoire en quelque choſe & d'y mêler des Epiſodes d'invention, mais il prétend pouvoir juſtifier ſa conduite, ſous prétexte que ſon ſujet n'eſt pris que de l'hiſtoire Eccleſiaſtique, qui ne peut etre que l'objet d'une croyance pieuſe.

Au reſte, le ſtyle n'en eſt pas ſi fort ni ſi majeſtueux que celui de Cinna, *mais il a quelque choſe de plus touchant, & les tendreſſes de l'amour humain y ſont un ſi agréable mêlange avec la fermeté du divin (c'eſt le langage de l'auteur,) que ſa repreſentation a ſatisfait tout enſemble les Devots (à la mode) & les gens du monde.*

Mr. Corneille *ajoute qu'à ſon gré il n'a point fait de piéce où l'ordre du théatre ſoit plus beau & l'enchaînement des ſcénes mieux ménagé.* L'unité d'Action, celle de Jour, & celle de Lieu, *y ont toute la juſteſſe requiſe.*

LA MORT

LA MORT DE POMPEE, *TRAGEDIE.*

ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LEPIDE.

CORNELIE, femme de Pompée.

PTOLOMEE, roi d'Egypte.

CLEOPATRE, ſœur de Ptolomée.

PHOTIN, chef du conſeil d'Egypte.

ACHILLAS, lieutenant général des arm du roi d'Egypte.

SEPTIME, tribun Romain, à la ſolde du d'Egypte.

CHARMION, dame d'honneur de Cléopat

ACHOREE, écuyer de Cléopatre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

La ſcène eſt en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

LA MORT
DE POMPEE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMEE.

LE deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.
Quand les dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger.
Ses fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,

Que

Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple ; & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une éclatante hiſtoire.
Il fuit, lui, qui toujours triomphant & vainqueur,
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur ;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et contre ſon beau-pere ayant beſoin d'aſyles,
Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les tytans en trouvérent les dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le ciel, ſauvera bien la terre ;
Et, dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde
Serve à ſa liberté de ſepulchre, ou d'appui ;
Et releve ſa chûte, ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre,
S'il couronna le pere, il hazarde le fils ;
Et nous l'ayant donnée il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter ſon ſupplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice ;
L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuſte, & d'être malheureux ;
Quoi que je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie.
C'eſt à moi de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer,
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de Céſar, ou troubler la victoire ;
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un ſi grand coup d'état.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La juſtice & le droit ſont de vaines idées ;
Et qui veut être juſte en de telles ſaiſons,
Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.

Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue, & ſa valeur trompée.
Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuie en cet état,
Il fuit & le reproche, & les yeux du ſénat,
Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains ;
Il fuit le déſeſpoir des peuples & des princes,
Qui vengeroient ſur lui le ſang de leurs provinces,
Leurs états & d'argent & d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs ſcéptres briſés ;
Auteur des maux de tous, il eſt à tous en butte ;
Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis ?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul étoit mis,
Lui-ſeul pouvoit pour ſoi, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?
Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort accable,
A force d'être juſte on eſt ſouvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne ſont pas moins ſenſibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez vous du parti des deſtins, & des dieux,
Et, ſans les accuſer d'injuſtice, ou d'outrage,
Puiſqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que ſoient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Preſſé de toutes parts des coléres céleſtes
Il en vient deſſus vous faire fondre les reſtes ;
Et ſa tête qu'à peine il a pû dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime,
Elle marque ſa haine, & non pas ſon eſtime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;

Et

Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort !
Il devoit mieux remplir nos vœux, & notre attente,
Faire voir ſur ſes néfs la victoire flottante ;
Il n'eût ici trouvé que joie, & que feſtins ;
Mais, puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins
J'en veux à ſa diſgrace, & non à ſa perſonne,
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
Et du même poignard pour Céſar deſtiné
Je perce en ſoupirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête
Mettre à l'abri la vôtre, & parer la tempête.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
La juſtice n'eſt pas une vertu d'état,
Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes,
Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de régner,
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre
Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfraindre,
Fuir comme un déſhonneur la vertu qui le perd ;
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.
C'eſt-là mon ſentiment. Achillas & Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime,
Chacun a ſon avis ; mais, quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai ; mais, quoique de Pompée
Je voie, & la fortune, & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les dieux.
Non qu'en un coup d'état je n'approuve le crime ;
Mais, s'il n'eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime.
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur ?
Qui n'eſt point au vaincu, ne craint point le vainqueur,
Neutre juſqu'à préſent, vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore ;
Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon autel ;

Et ſa tête immolée au dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire ;
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer.
En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le ſcéptre au feu roi Ptolomée ;
Mais la reconnoiſſance & l'hoſpitalité
Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, & dût-il ſa couronne,
Il doit à ſes ſujets encor plus qu'à perſonne,
Et ceſſe de devoir, quand la dette eſt d'un rang
A ne point s'acquiter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidére,
Que hazardoit Pompée en ſervant votre pere ?
Il ſe voulut par-là faire voir tout puiſſant ;
Et vit croître ſa gloire en le rétabliſſant.
Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue,
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue,
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid ſecours.
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles ;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez, & devez reconnoître,
Le recevoir chez vous, c'eſt recevoir un maître,
Qui, tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de roi,
Dans vos propres états vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête.
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute prête,
J'obéis avec joie, & je ſerois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je ſuis Romain, je connois l'un & l'autre,
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre,
Vous pouvez, comme maître abſolu de ſon ſort,
Le ſervir, le chaſſer, le livrer, vif, ou mort.
Des quatre le premier vous ſeroit trop funeſte ;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.

Le

Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'eſt lui laiſſer, & ſur mer, & ſur terre,
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également laſſés
Se vengeroient ſur vous de tous les maux paſſés.
Le livrer à Céſar n'eſt que la même choſe.
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en diſpoſe ;
Et, s'armant à regret de générosité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité ;
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par là, même à Rome aſſervie,
Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
Auſſi bien que Pompée, il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril, & du crime,
Aſſurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime ;
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre ſur vous la honte, & lui laiſſer le fruit.
C'eſt-là mon ſentiment, ce doit être le vôtre,
Par-là vous gagnez l'un, & ne craignez plus l'autre ;
Mais, ſuivant d'Achillas le conſeil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun, & les perdez tous deux.

PTOLOMEE.

N'examinons donc plus la juſtice des cauſes ;
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix ; &, de mon ſentiment,
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-tems l'arrogance de Rome
A crû qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme,
Abattons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde ;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde,
Secondons le deſtin qui les veut mettre aux fers ;
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras, & ces rois que tu braves.
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître, auſſi bien que le leur.

Allez

Allez donc, Achillas, allez avec Septime,
Nous immortaliſer par cet illuſtre crime ;
Qu'il plaiſe au ciel, ou non, laiſſez-m'en le ſouci,
Je croi qu'il veut ſa mort, puiſqu'il l'améne ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je croi tout juſte alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMEE.

Allez, & hâtez-vous d'aſſurer ma couronne ;
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte, & celui des Romains.

SCENE II.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

PHotin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçûe,
De l'abord de Pompée elle eſpere autre iſſue ;
Sachant que de mon pere il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement,
Elle ſe croit déja ſouveraine maitreſſe
D'un ſcéptre partagé que ſa bonté lui laiſſe ;
Et, ſe promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en ſon ame elle prend la moitié,
Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'eſt un motif que je ne diſois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur, & du frere,
Suivant le teſtament du feu roi votre pere,
Son hôte & ſon ami, qui l'en daigna ſaiſir ;
Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle,
Du trône, & non du cœur, je la veux éloigner ;
Car c'eſt ne régner pas qu'être deux à régner.

Un roi qui s'y réſout eſt mauvais politique,
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique ;
Et les raiſons d'état. . . Mais, Seigneur, la voici.

SCÈNE III.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

SEigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici !

PTOLOMEE.

J'attens dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée ! A Pompée Achillas !

PTOLOMEE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc, pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même ?

PTOLOMEE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux piéds d'un ſi grand homme.

PTOLOMEE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme ?

CLEOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMEE.

Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon pere,
Dont l'ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il eſpére.

Il

Il peut aller, s'il veut, deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs, & ſon remerciment.

CLEOPATRE.

Après un tel bienfait, c'eſt ainſi qu'on le traite !

PTOLOMEE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMEE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix ;
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage.
Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le port !
Quoi ? Vous auriez oſé lui préparer la mort ?

PTOLOMEE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inſpiré de faire ;
Et que pour mon état j'ai jugé néceſſaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voi que trop, Photin & ſes pareils
Vous ont empoiſonné de leurs lâches conſeils ;
Ces ames que le ciel ne forma que de boue . . .

PHOTIN.

Ce ſont de nos conſeils, oui, Madame, & j'avoue . . .

CLEOPATRE.

Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſerai juſqu'à parler à vous.

PTOLOMEE *à Photin.*

Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Je ſai votre innonence, & je connois ſa haine ;
Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans repartir.

CLEOPATRE.

Ah ! S'il eſt encor tems de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux, & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu, dont le ciel & le ſang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMEE.

Quoi ! D'un frivole eſpoir déja préoccupée,

Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
Et d'un faux zèle ainſi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu !
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſauriez vous en taire,
N'étoit le teſtament du feu roi notre pere,
Vous ſavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi ;
Et que ſi l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar, & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez déſormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Aléxandrie
Fit quitter au feu roi ſon trône & ſa patrie,
Et que juſque dans Rome il alla du ſénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous, aſſez jeune encor, moi, déja dans un âge,
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
D'un aſſez vif éclat faiſoit briller mes yeux.
Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire ;
Mais voyant contre lui le ſénat irrité,
Il fit agir Pompée, & ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priére,
Qui de leur amitié fut la preuve derniére,
Vous en ſavez l'effet, & vous en jouiſſez ;
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts ;
Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
Nous eûmes de ſes feux, encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance ;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos états perdus.
Le roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa, comme à vous, la dignité royale ;

Et par ſon teſtament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'eſt que juſtice ;
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit, il me rend la moitié.

PTOLOMEE.

Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLEOPATRE.

Céſar viendra bien-tôt, & j'en ai lettre expreſſe ;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux ſeront témoins
De ce que votre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlois en reine,
Je n'ai reçû de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du ſceptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en eſclave, qu'en ſœur ;
Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flatter vos inſolens miniſtres,
Dont j'ai craint juſqu'ici le fer, ou le poiſon ;
Mais Pompée, ou Céſar m'en va faire raiſon ;
Et, quoiqu'avec Photin, Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne :
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me faiſoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

QUe dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuſe ?

PHOTIN.

Seigneur, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe,
Je n'en ſai que penſer, & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'auroit ſoupçonné,

Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMEE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort.
Cléopatre vous hait, elle eſt fiére, elle eſt belle,
Et, ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contre elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOMEE.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMEE.

Mais, ſi tout grand qu'il eſt, il céde à ſes appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas ;
Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMEE.

Allons donc les voir faire, & montons à la tour ;
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

Fin du premier acte.

ACT

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouit point mon ame;
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute,
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aſpirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! Vous aimez Céſar; &, ſi vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armeroit à ſa vûe,
En prendroit la défenſe; &, par un prompt ſecours,
Du deſtin de Pharſale arrêteroit le cours!
L'amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLEOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naiſſance.
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions
Qui deſſous leur vertu rangent leurs paſſions,
Leur généroſité ſoumet tout à leur gloire,
Tout eſt illuſtre en eux, quand ils daignent ſe croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corrompt leurs ſentimens.
Ce malheur, de Pompée achéve la ruine,
Le roi l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine;
Il croit cette ame baſſe, & ſe montre ſans foi;
Mais s'il croyoit la ſienne, il agiroit en roi.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amante, & l'ennemie . . .

CLEO-

CLEOPATRE.

Je lui garde ma flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien ?

CLEOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſavez-vous bien ?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une princeſſe, aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage,
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage ;
Et depuis, juſqu'ici chaque jour ſes courriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit, & l'amour l'accompagne ;
Son bras ne domte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale ;
Et, ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plûtôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Ce cœur, & cette main qui commandent aux rois ;
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oſerois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,

Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt votre attente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hyménée
Par des liens ſacrés tient ſon ame enchaînée ?

CLEOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains ;
Céſar en ſait l'uſage & la cérémonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur ſaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage,
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever,
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde,
D'être du moins un jour la maitreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abattu,
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle méne ſans honte au faîte des grandeurs ;
Et je la déſavoue, alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée, & ſuivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite ;
Et voudrois qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes bourreaux.
Mais voici de retour le fidéle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle aſſurée.

SCENE

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLEOPATRE.

EN eſt-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja ſouillés d'un ſang ſi généreux ?

ACHOREE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vû la trahiſon, j'ai vû toute ſa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vû trancher le ſort,
J'ai vû dans ſon malheur la gloire de ſa mort ;
Et, puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez ſon trépas.
Ses trois vaiſſeaux en rade avoient mis voiles bas,
Et, voyant dans le port préparer nos galéres,
Il croyoit que le roi touché de ſes miſéres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce prince, ingrat à ſes mérites,
N'envoyoit qu'un eſquif rempli de ſatellites,
Il ſoupçonne auſſi-tôt ſon manquement de foi,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en ſon cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennui
A ne hazarder pas Cornélie avec lui.
N'expoſons, lui dit-il, *que cette ſeule tête,*
A la reception que l'Egypte m'apprête ;
Et, tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba nous garde une foi plus ſincére,
Chez lui tu trouveras, & mes fils, & ton pere ;
Mais quand tu les verrois deſcendre chez Pluton,

Ne déſeſpère point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte,
Septime ſe préſente, &, lui tendant la main,
Le ſalue empereur en langage Romain ;
Et, comme député de ce jeune monarque,
Paſſez, Seigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque,*
Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux
Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands vaiſſeaux.
Ce héros voit la fourbe, & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des ſiens, & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les états.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte,
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte,
Sa vertu toute entiére à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe eſt le ſeul qui le ſuit,
C'eſt de lui que j'ai ſû ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vû le reſte, & mon cœur en ſoupire ;
Et croit que Céſar même à de ſi grands malheurs
Ne pourra refuſer des ſoupirs, & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

ACHOREE.

On l'améne, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à deſcendre,
Il ſe leve, & ſoudain, pour ſignal Achillas
Derriére ce héros tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups preſſés les flancs de ce grand homme ;
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, dieux, épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains,

Le

Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait & que dit ce généreux courage ?

ACHOREE.

D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit ;
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offenſe,
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vengeance.
Aucun gémiſſement à ſon cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé,
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahiſon que le roi leur preſcrit
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre ;
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,
Qui, de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'eſquif ſa tête enfin panchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
On deſcend, & pour comble à ſa noire avanture,
On donne à ce héros la mer pour ſépulture ;
Et le tronc ſous les flots roule dorénavant,
Au gré de la fortune, & de l'onde, & du vent.
La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis, n'eſpérant plus rien, leve les mains aux cieux ;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galére évanouie, ou morte.
Les ſiens en ce déſaſtre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, & regagnent la mer ;
Mais ſa fuite eſt mal ſûre, & l'infame Septime
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever prend ſix vaiſſeaux au port ;
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.

Cependant

Cependant Achillas porte au roi ſa conquête,
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature,
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugemens,
Préſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part, montrant ſur le rivage
Dans une ame ſervile un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce depôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſiére élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie,
Une flotte paroît qu'on a peine à compter . . .

CLEOPATRE.

C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre,
Cléopatre a dequoi vous mettre tous en poudre,
Céſar vient, elle eſt reine, & Pompée eſt vengé,
La tyrannie eſt bas, & le ſort a changé.
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.
Ce Prince d'un ſénat maître de l'univers,
Dont le bonheur ſembloit au-deſſus du revers,
Lui que ſa Rome a vû plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre;
Et qui voyoit encore en ces derniers hazards
L'un & l'autre conſul ſuivre ſes étendards,
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie;
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin;
Un roi qui de ſes mains a reçû la couronne,

A ces peſtes de cour lâchement l'abandonne :
Ainſi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez par tout, & mes vœux, & ſes armes.

CHARMION.

Madame, le roi vient qui pourra vous ouir.

SCENE III.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOMEE.

SAvez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
Ma ſœur ?

CLEOPATRE.

Oui, je le ſai, le grand Céſar arrive,
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.

PTOLOMEE.

Vous haïſſez toujours ce fidéle ſujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de ſon projet.

PTOLOMEE.

Quel projet faiſoit-il dont vous pûſſiez vous plaindre ?

CLEOPATRE.

J'en ai ſouffert beaucoup ; & j'avois plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

PTOLOMEE.

Si je ſuis ſes conſeils, j'en connois la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMEE.

Pour le bien de l'état tout eſt juſte en un roi.

CLEOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi ;

Après

Après ma part du ſceptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie, & la tête à Pompée.

PTOLOMEE.

Jamais un coup d'état ne fut mieux entrepris,
Le voulant ſecourir, Céſar nous eût ſurpris,
Vous voyez ſa viteſſe, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défenſe, en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en ſûreté mon trône, & votre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres ;
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMEE.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang,

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant rois l'un & l'autre ; & toutefois je penſe
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMEE.

Oui, ma ſœur, car l'état dont mon cœur eſt content,
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend ;
Mais Céſar à vox loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſai régler,
Elle peut m'éblouir, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange,
Je connois ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOMEE.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOMEE.

J'en eſpére beaucoup, vû l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui,

Je ne garde pour vous ni haine, ni colere,
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous n'êtes bon frere.

PTOLOMEE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMEE.

Votre façon d'agir le fait aſſez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMEE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le ſien.
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-même,
Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Conſultez avec lui quel eſt votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

J'Ai ſuivi tes conſeils, mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrêmités ;
Mon bras dont ſes mépris forçoient la retenue
N'eût plus conſidéré Céſar, ni ſa venue,
Et l'eût miſe en état, malgré tout ſon appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! A l'ouir, elle eſt déja ma reine ;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frere & ſon roi je deviens ſon ſujet.
Non, non, prévenons-la, c'eſt foibleſſe d'attendre

Le mal qu'on voit venir, ſans vouloir s'en défendre,
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire, & de régner ;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſcéptre ſoit le prix d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à Céſar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux qui, par toute la terre,
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire, & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendroit l'occaſion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'aſſujettir, & vos états, & vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte courroux.

PTOLOMEE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte eſt certaine.

PTOLOMEE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conſerver.

PTOLOMEE.

Quoi ? Pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne ?
Scéptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plûtôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il lui faſſe paroître,
Il partira bientôt, & vous ſerez le maître.
L'amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aiſément aux ſoins de leur grandeur :
Il voit encor l'Afrique & l'Eſpagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées ;
Et le monde à ſes loix n'eſt point aſſujetti,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du parti.
Au ſortir de Pharſale un ſi grand capitaine

Sauroit mal ſon métier, s'il laiſſoit prendre haleine;
Et s'il donnoit loiſir à des cœurs ſi hardis
De relever du coup dont ils ſont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où ſon déſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon empire,
Jouir de ſa fortune, & de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'état:
Jugez durant ce tems ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez Céſar, forcez-vous à lui plaire,
En lui déférant tout, veuillez vous ſouvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ſes mains, trône, ſceptre, couronne;
Et, ſans en murmurer, ſouffrez qu'il en ordonne.
Il en croira ſans doute ordonner juſtement
En ſuivant du feu roi l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entiére injuſtice:
Quoiqu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Louez ſon jugement, & laiſſez-le partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons, & la force, & les intelligences:
Juſques-là réprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens;
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles,
Et qui ſonge aux effets néglige les paroles.

PTOLOMEE.

Ah! Tu me rens la vie, & le ſceptre à la fois;
Un ſage conſeiller eſt le bonheur des rois.
Cher appui de mon trône, allons, ſans plus attendre,
Offrir tout à Céſar, afin de tout reprendre,
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſéduire ſon pouvoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHOREE.

CHARMION.

OUi, tandis que le roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux piéds de Céſar proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon apartement ;
Et, ſans s'en émouvoir, attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur ſi hautaine ?

ACHOREE.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une reine,
Qui ſoutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa dignité.
Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vû de joie,
Ce qu'à ce beau préſent Céſar a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pû dire.

ACHOREE.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.
Je ne ſai ſi Céſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux juſqu'ici je trouve lieu de craindre ;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vû partir, & moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit, pleine voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favoriſoit Neptune

Avoit

Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné,
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe,
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe,
J'en ai rougi moi-même, & me ſuis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de roi ;
Et Céſar qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival* ;
Ce que n'ont pû les dieux dans votre Theſſalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée, & Cornelie,
En voici déja l'un, & pour l'autre, elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formés éxhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte & ſa vûe égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſéparée ;
Et ſon courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux dieux ſa défaite & ſa mort.
Céſar à cet aſpect, comme frappé du foudre,
Et comme ne ſachant que croire, ou que réſoudre,
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachés,
Nous tient aſſez long-tems ſes ſentimens cachés ;
Et je dirai, ſi j'oſe en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en ſon cœur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe
Chatouilloit malgré lui ſon ame avec ſurpriſe ;
Et de cette douceur ſon eſprit combattu
Avec un peu d'effort raſſuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie,
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Examine en ſecret ſa joie, & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs ;

Et forçant ſa vertu d'être encor la maitreſſe,
Se montre généreux par un trait de foibleſſe.
Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,
Leve les mains enſemble & les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence,
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence ;
Et même à ſes Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche, & d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
Met des gardes par tout, & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître ; & de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-pere.
Voilà ce que j'ai vû.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle,
Vous, continuez-lui ce ſervice fidéle.

ACHOREE.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient ; allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & déſolés ;
Et, moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce, ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vû le reſte.

SCENE II.

CESAR, PTOLOMEE, LEPIDE, PHOTIN, ACHOREE, ſoldats Romains, ſoldats Egyptiens.

PTOLOMEE.

SEeigneur, montez au trône, & commandez ici.

CESAR.

Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi ?

Que

Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie !
Cettes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un même œil les donne, & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime, ou qu'elle craigne ;
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame, & le ſang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eût aimé l'offre, il eût ſû s'en défendre ;
Et le trône & le roi ſe ſeroient ennoblis,
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,
Votre chûte eût valu la plus haute victoire ;
Et ſi votre deſtin n'eût pû vous en ſauver,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une ſi noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains.
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharſale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux, en ce dernier effort,
La puiſſance abſolue, & de vie, & de mort ?
Moi, qui n'ai jamais pû la ſouffrir à Pompée,
La ſouffrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée ;
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé,
Juſqu'à plus attenter que je n'aurois oſé ?
De quel nom, après tout, penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du ſouverain de Rome ;
Et qui ſur un ſeul chef lui fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule,
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule ;
Et que, s'il m'eût vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui faiſoit de ma tête un ſemblable préſent ?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages,
Où ma fuite eût reçû toutes ſortes d'outrages ;

Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si Céſar en jouit, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, & redoutable zèle,
Que régle la fortune, & qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'eſt trop être interdit & confus.

PTOLOMEE.

Je le ſuis, il eſt vrai, ſi jamais je le fus,
Et vous-même avouerez que j'ai ſujet de l'être.
Etant né ſouverain, je vois ici mon maître,
Ici, dis je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour ſous une autre puiſſance ;
Et ne puis plus agir qu'avec obéïſſance.
De votre ſeul aſpect je me ſuis vû ſurpris,
Jugez ſi vos diſcours raſſurent mes eſprits,
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colere, & tant de majeſté.
Dans ces étonnemens dont mon ame eſt frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la premiére,
Tout ce qu'il fit après fut à votre priére :
Il émût le ſénat pour des rois outragés,
Que ſans cette priére il auroit négligés.
Mais de ce grand ſénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, Seigneur, ſans vos finances,
Par-là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Juſqu'à ce qu'à vous même il ait oſé ſe prendre ;
Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux
Paſſer en tyrannie, & s'armer contre vous . . .

CESAR.

Tout beau, que votre haine en ſon ſang aſſouvie
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie.

N'avancez

N'avancez rien ici que Rome oſe nier ;
Et juſtifiez-vous ſans le calomnier.

PTOLOMEE.

Je laiſſe donc aux dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos proſpérités :
Que comme il vous traitoit en mortel adverſaire,
J'ai crû ſa mort pour vous un malheur néceſſaire,
Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
Juſque dans les enfers chercheroit du ſecours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit deſſous votre puiſſance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence ;
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits vous rendît maheureux.
J'ai donc conſidéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, ſervir malgré vous-même
Et ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
Mon zèle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour ſervir Céſar rien n'eſt illégitime,
J'en ai ſouillé mes mains pour vous en préſerver,
Vous pouvez en jouir, & le déſaprouver,
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puiſque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire ;
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir
Vous aſſûre la vôtre avec votre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes
De mauvaiſes couleurs, & de froides excuſes.
Votre zèle étoit faux, ſi ſeul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre, & pardonner ;
Où mes plus dangereux & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes freres ;

I

Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant domté leur haine, à vivre, & m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guerre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la terre,
Si Rome avoit pû voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur diſcorde, & Pompée, & Céſar !
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence ! Ah ! N'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plûtôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'apaiſerois Rome avec votre ſupplice,
Sans que ni vos reſpects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous puſſent garantir,
Votre trône lui-même en ſeroit le théatre :
Mais, voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon ;
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable
Je ſaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes ;
Et, ſur tout, penſez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre ; & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

ANtoine, avez-vous vû cette reine adorable ?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, Je l'ai vûe, elle eſt incomparable,
Le ciel n'a point encor par de ſi doux accords

Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps,
Une majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſavent ravir, ſon diſcours ſait charmer ;
Et, ſi j'étois Céſar, je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t-elle reçû les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame ;
Par un refus modeſte, & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadême,
Qui n'eſpére qu'en vous ! Douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,
Et, ſur tout, elle craint l'amour de Calphurnie ;
Mais l'une & l'autre crainte à votre aſpect bannie,
Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes,
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir
Sachez que Cornelie eſt en votre pouvoir,
Septime vous l'améne orgueilleux de ſon crime ;
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & fâcheuſe nouvelle !
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle !
O ciel ! Et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour ?

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur ....

CESAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître,
Céſar ne peut ſouffrir la préſence d'un traître,
D'un Romain lâche aſſez pour ſervir ſous un roi,
Après avoir ſervi ſous Pompée, & ſous moi.

SCENE V.

CORNELIE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CORNELIE.

CEſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
Me fait ta priſonniére, & non pas ton eſclave ;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Juſqu'à te rendre hommage, & te nommer ſeigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe, & veuve de Pompée,

Fille de Scipion, &, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au-deſſus ;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée, & ne l'ai pas ſuivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le ſecours, & du fer, & des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le deſtin m'en prive,
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas ! Et ſous quel aſtre, ô ciel, m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis ;
Et tombe entre leurs mains, plûtôt qu'aux mains d'un
prince
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province !
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit.
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe,
Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal aſſorti
A chaſſé tous les dieux du plus juſte parti.
Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triſte hyménée
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée ;
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.
Car enfin n'attens pas que j'abaiſſe ma haine,
Je te l'ai déja dit, Céſar, je ſuis Romaine ;
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

CESA

CESAR.

O d'un illuſtre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le ſort fait pitié !
Certes vos ſentimens ſont aſſez reconnoître
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément au cœur que vous portez
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche, & brillent dans vos yeux ;
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille,
Qui ſoit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux,
Qu'Annibal eût bravés jadis ſans vos ayeux,
Que ce héros ſi cher dont le ciel vous ſépare
N'eût pas ſi mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;
Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes ;
Et qu'enfin m'attendant, ſans plus ſe défier,
Il m'eût donné moyen de me juſtifier.
Alors, foulant aux piéds la diſcorde, & l'envie,
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie.
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal.
J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite,
Juſqu'à lui faire aux dieux pardonner ſa défaite,
Il eût fait à ſon tour, en me rendant ſon cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde
Le ſort a dérobé cette allégreſſe au monde,
Céſar s'efforcera de s'acquiter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illuſtre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiére,
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonniére,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris ſa mémoire, & venge ſon trépas ;

O ciel ! Que de vertus vous me faites haïr.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMEE.

QUoi ! De la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel déſeſpoir à vos yeux a paſſé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, & ſa mort a dequoi vous apprendre
La honte qu'il prévient, & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel eſt Céſar à ce courroux ſi lent.
Un moment pouſſe & rompt un tranſport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le tems, & porte un coup plus rude.
Ainſi n'eſpérez pas de le voir modéré,
Par adreſſe il ſe fâche après s'être aſſuré,
Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire,
Il pourſuivoit Pompée, & chérit ſa mémoire ;
Et veut tirer à ſoi, par un courroux accort,
L'honneur de ſa vengeance, & le fruit de ſa mort.

PTOLOMEE.

Ah ! Si je t'avois crû, je n'aurois pas de maître,
Je ſerois dans le trône où le ciel m'a fait naître ;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux rois,
D'écouter trop d'avis, & ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice,
Ou ſi quelque lumiére en leur ame ſe gliſſe,
Cette fauſſe clarté, dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar ; mais, puiſqu'en ſon eſtime

Un

Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Il porte dans ſon flanc dequoi nous en laver,
C'eſt-là qu'eſt notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure,
Je ſai mieux conformer les remédes au mal ;
Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival,
Et notre main alors également trempée,
Et du ſang de Céſar, & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de titres différens,
Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.

PTOLOMEE.

Oui, par-là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable,
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidére les miens, tes yeux en ſont témoins,
Pompée étoit mortel, & tu ne l'es pas moins,
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie,
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme, & qu'une vie,
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton cœur eſt ſenſible, & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'apaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le ſang de ſa ſœur.
Je n'abandonne plus ma vie, & ma puiſſance
Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance ;
Ne croi pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme, ou punir ſes mépris.
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes,
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix, j'obéis, & je voi
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang offert, la fumée, & la cendre,
Puiſſent mieux ſatisfaire aux mânes de ton gendre.

Mai

Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter,
Toute cette chaleur eſt peut-être inutile,
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville,
Que pouvons-nous contre eux ; &, pour les prévenir,
Quel tems devons-nous prendre, & quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous ſommes.
A deux mille d'ici vous avez ſix mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remuemens,
Je faiſois tenir prêts à tous événemens.
Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence eſt déçûe,
Cette ville a ſous terre une ſecrette iſſue,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit
Juſque dans le palais introduire ſans bruit :
Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-même à votre perte ;
Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,
Enyvré des douceurs de l'amour & du vin.
Tout le peuple eſt pour nous, tantôt à ſon entrée
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée,
Lors qu'avec tant de faſte il a vû ſes faiſceaux
Marcher arrogamment, & braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois ſa fureur à peine ſe domter ;
Et, pour peu qu'on le pouſſe, il eſt prêt d'éclater.
Mais ſur tout, les Romains que commandoit Septime,
Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMEE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des freres, des germains,
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paroître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître.

Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups.
Son faux art de clémence, ou plûtôt ſa folie,
Qui penſe gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre, agiſſez avec feinte,
Seigneur, & ne montrez que foibleſſe & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux,
Dont l'aſpect importun offenſeroit ſes yeux.

PTOLOMEE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ai vû Céſar, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu ſa colere.

PTOLOMEE.

Vous êtes généreuſe, & j'avois attendu
Cet office de ſœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illuſtre amant vous a bien-tôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiſer les débats,
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques ſoldats ;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;
Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de courroux, que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inſpirent aux rois que des mœurs tyranniques ;

Ainſi

Ainſi que la naiſſance ils ont les eſprits bas ;
En vain on les éleve à régir des états,
Un cœur né pour ſervir ſait mal comme on commande,
Sa puiſſance l'accable alors quelle eſt trop grande ;
Et ſa main que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMEE.

Vous dites vrai, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes miniſtres.
Si j'avois écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature,
Céſar embraſſeroit Pompée en ce palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix ;
Et verroit ſon monarque encore à juſte titre,
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne peut ſe révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.
Je vous ai maltraitée, & vous êtes ſi bonne
Que vous me conſervez la vie & la couronne,
Vainquez-vous tout-à-fait ; &, par un digne effort,
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien dûe, ils vous ont offenſée ;
Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée :
Si Céſar les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en réjaillit ſur moi,
Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine,
Dequoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abjet & vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout, Céſar cherche à vous plaire ;
Et vous pouvez d'un mot déſarmer ſa colere.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie, & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne m'en venger pas ;
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes déſirs s'oppoſe.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir,

J'en

J'en ai déja parlé, mais il a ſû gauchir ;
Et tournant le diſcours ſur une autre matiére,
Il n'a ni refuſé, ni ſouffert ma priére.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux ſuccéder,
Et j'oſe croire . . .

PTOLOMEE.

Il vient ; ſouffrez que je l'évi
Je crains que ma préſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon courroux émû ne s'aigriſſe à me voir ;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOI
LEPIDE, CHARMION, ACHOR
Romains.

CESAR.

REine, tout eſt paiſible, & la ville calmée
Qu'un trouble aſſez léger avoit trop alarmé
N'a plus à redouter le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent, & du peuple mutin.
Mais, ô dieux ! Ce moment que je vous ai quitté
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
Et ces ſoins importuns qui m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur même allumoient mon courr
Je lui voulois du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire ;
Mais je lui pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juſte conquête,

N'ayant plus que les dieux au-deſſus de ſa tête.
Oui, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers ;
S'il étoit quelque trône où vous pûſſiez paroître
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maître ;
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir ;
Et je n'aſpirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi grand adverſaire.
C'étoit pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattoit par tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver, que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princeſſe, & le dieu des combats
M'y favoriſoit moins que vos divins appas,
Ils conduiſoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inſpirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier, & de Rome, & du monde.
C'eſt ce glorieux titre, à préſent effectif,
Que je viens ennoblir par celui de captif,
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,
Qu'il en eſtime l'un, & me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je ſai ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Je ne vous tiendrai plus mes paſſions ſecrettes,
Je ſai ce que je ſuis, je ſai ce que vous êtes ;
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le ſceptre que je porte eſt un de vos préſens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime ;
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits,
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas ! Ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,

A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contre eux une implacable haine,
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font reine,
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſiéds m'abaiſſe en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'oſe encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes déſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſai qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſai que vous pouvez forcer d'autres obſtacles,
Vous me l'avez promis, & j'attens ces miracles ;
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups ;
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique,
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire ;
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil
Immoler à vos piéds ſa haine, & ſon orgueil.
Encore une défaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes déſirs prétendent,
C'eſt le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux
Me les faiſoit cueillir ſans m'éloigner de vous.
Mais, las ! Contre mon feu mon feu me ſollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte ;
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre, & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces

Je

Je prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir, & vaincre, eſt même choſe en moi.

CLEOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe ;
Votre amour fait ma faute, il ſera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, & peut-être le jour :
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpére, & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe ;
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place :
Achillas & Photin ſont gens à dédaigner,
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime . . .

CESAR.

Ah ! Prenez d'autres marques de reine,
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine,
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés,
Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'oſe épargner le roi,
Et ſi mes feux n'étoient . . .

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

CEſar, prens garde à toi.
Ta mort eſt réſolue, on la jure, on l'apprête,

A celle de Pompée on veut joindre ta tête ;
Prens-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu
Bien-tôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprend de leurs indices,
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices ;
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main !
Ses mânes, qui du ciel ont vû de quel courage
Je préparois la mienne à venger ſon outrage,
Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laiſſe de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de ſa flamme,
Il parle par ſa bouche, il agit dans ſon ame,
Il la pouſſe, & l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.

CORNELIE.

Tu te flattes, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoiſſance ;
Ne le préſume plus, le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiére à ta perte ;
Et je te chercherai par tout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des déſirs avec trop de raiſon,
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.
Qui la fait, & la ſouffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie ;
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'eſt-là que je le veux ;
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armé
T'immole noblement & par un digne effort
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.

Tous mes ſoins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,
Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance ;
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe, ou puiſſe offrir,
Ma juſte impatience auroit trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée eſt à demi perdue ;
Et, quand il faut l'attendre, elle eſt trop cher vendue.
Je n'irai point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin ;
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'après le châtiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour après tant de conquêtes
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis ;
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici ſans être ſa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime ;
Et ſans que tes pareils en conçûſſent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Egypte à ſon appui fatale ;
Et je la vengerai, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point de tems, il preſſe. Adieu. Tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CESAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traîtres conſpirent,
Leur rage pour l'abattre attaque mon ſoutien,
Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais, parmi ces tranſports d'une juſte colére,
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frere,
Le ſaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CESAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu. Ne craignez rien, Achillas, & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

[*Céſar rentre avec les Romains.*]

CLEO-

CLEOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil ſur le roi dans la chaleur des armes,
Et conſervez ſon ſang pour épargner mes larmes.

ACHOREE.

Madame, aſſurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle & mes ſoins peuvent le ſecourir.

Fin du quatriéme acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

CORNELIE *tenant une petite urne à ſa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?
Te revoi-je, Philippe, & cet époux ſi cher
A-t-il reçû de toi les honneurs du bucher !
Cette urne que je tiens contient-elle ſa cendre ?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler ;
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des dieux la puiſſance ſuprême ;
Et, pour dire encor plus, je jure par vous même,
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé
Que le reſpect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte,
Ma divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous, qui ſeule ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à Céſar par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.
Faites-m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haine,
O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine ;

Et,

Et, pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toi, qui l'as honoré ſur cette infame rive
D'une flamme pieuſe auſſi bien que chétive,
Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir,
De rendre à ce héros ce funebre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, j'ai porté mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſoit encor les flots.
Je cours long-tems en vain ; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſembloit prendre plaiſir
A feindre de le rendre, & puis s'en reſaiſir.
Je m'y jette & l'embraſſe, & le pouſſe au rivage ;
Et, ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bucher à la hâte, & ſans art,
Tel que je pûs ſur l'heure, & qu'il plut au hazard.
A peine brûloit-il, que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office,
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux ;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête eſt coupée,
A cette triſte marque il reconnoit Pompée.
Soudain la larme à l'œil ; *O toi, qui que tu ſois,*
A qui le ciel permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort eſt bien, dit il, *autre que tu ne penſes,*
Tu crains des châtimens, attens des récompenſes,
Céſar eſt en Egypte, & venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de ſentiment.
Tu peux faire éclater les ſoins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux même à ſa veuve en rapporter la cendre ;
Son vainqueur l'a reçûe avec tout le reſpect
Qu'un dieu pourroit ici trouver à ſon aſpect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne ;
Et rapporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un héros par le feu conſumé.

CORNELIE.

CORNELIE.

O que ſa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges,
J'ai vû fuir tout un peuple en foulè vers le port,
Où le roi, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains pourſuivoient, & Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montroit de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-tôt qu'il me voit, il daigne me connoître ;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre ; & toi, cours au palais
Porter à ſa moitié ce don que je lui fais,
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant ;
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

O ſoupirs ! O reſpect ! O qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi, quand il n'eſt plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorſqu'on s'y voit forcé par ſon propre danger ;
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait notre ſûreté comme il croît notre gloire !
Céſar eſt généreux, j'en veux être d'accord ;
Mais le roi le veut perdre, & ſon rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit, s'il le voyoit en vie,
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour même s'y mêle ; & le force à combattre,
Quand il venge Pompée il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,

Si

Si comme par ſoi même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger ſa vertu par la nôtre ;
Et croire que nous ſeuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il eſt j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte,
Je viens pour rendre hommage aux cendre d'un héros
Qu'un fidéle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conſervé ce maître de votre ame,
Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laiſſoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous ſoulager,
Je vous dirois auſſi qu'on vient de vous venger.
Que le traître Photin .... Vous le ſavez peut-être ?

CORNELIE.

Oui, Princeſſe, je ſai qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un ſi prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpérent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos ſentimens différent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.

Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, & l'injure trop grande;
Et ce n'eſt pas un ſang que, pour la réparer,
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
En attendant Céſar demande Ptolomée,
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,
Je ſai bien que Céſar ſe force à l'épargner;
Mais, quoi que ſon amour ait oſé vous promettre,
Le ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le ciel me l'envoie,
Oubliera ſes douleurs pour s'ouvrir à la joie;
Mais, ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLEOPATRE.

Le ciel ſur nos ſouhaits ne régle pas les choſes.

CORNELIE.

Le ciel régle ſouvent les effets ſur les cauſes;
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice, il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur,
Chacun a ſon ſujet d'aigreur, ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le ciel a le mieux répondu;
Voici votre Achorée.

SCE

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

HElas ! Sur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter,
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter ?

ACHOREE.

Auſſi-tôt que Céſar eut ſû la perfidie . . .

CLEOPATRE.

Ce ne ſont pas ces ſoins que je veux qu'on me die.
Je ſai qu'il fit trancher & clore ce conduit
Par où ce grand ſecours devoit être introduit ;
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçû le prix de ſon audace,
Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné,
Que le roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtoit de gens de guerre,
Que Céſar l'a rejoint ; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſû vaincre encor, & punir Achillas.

ACHOREE.

Oui, Madame, on a vû ſon bonheur ordinaire . . .

CLEOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frere,
S'il m'a tenu promeſſe.

ACHOREE.

Oui, de tout ſon pouvoir.

CLEOPATRE.

C'eſt-là l'unique point que je voulois ſavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHOREE.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux conſenti.

CLEOPATRE.

Que diſiez-vous n'aguére, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces diſcours que j'ai peine à comprendre !

ACHOREE.

Aucuns ordres ni ſoins n'ont pû le ſecourir,
Malgré Céſar & nous il a voulu périr ;
Mais il eſt mort, Madame, avec toutes les marques
Que puiſſent laiſſer d'eux les plus dignes monarques,
Sa vertu rappellée a ſoutenu ſon rang ;
Et ſa perte aux Romains a coûté bien du ſang.
Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja ſur lui quelque avantage,
Mais l'abord de Céſar a changé le deſtin.
Auſſi-tôt Achillas ſuit le ſort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant ſon maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,
Ces mots au lieu d'eſpoir lui donnent de l'effroi ;
Son eſprit alarmé les croit un artifice
Pour réſerver ſa tête à l'affront d'un ſupplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le déſeſpoir ;
Et ſon cœur emporté par l'erreur qui l'abuſe
Cherche par tout la mort que chacun lui refuſe.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, & les ſiens qui ſuivent leur monarque
D'un ſi grand nombre en foule accablent ce vaiſſeau,
Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort lui rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire,
Il vous proclame reine ; &, bien qu'aucun Romain

Du

Du ſang que vous pleurez n'ait vû rougir ſa main,
Il nous fait voir à tous un déplaiſir extrême,
Il ſoupire, il gémit; mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

CEſar, tiens-moi parole, & me rens mes galéres,
Achillas & Photin ont reçû leurs ſalaires,
Leur roi n'a pû jouir de ton cœur adouci;
Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici,
Je n'y ſaurois plus voir qu'un funeſte rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'au changement de roi pouſſe un peuple inconſtant;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'eſt d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe-moi m'affranchir de cette indignité;
Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoûte une requête.
Voi l'urne de Pompée, il y manque ſa tête,
Ne me la retiens plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots
A ſes mânes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,

Que ſon ombre s'apaiſe en voyant notre ennui ;
Et qu'une urne plus digne & de vous, & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,
Faites un peu de force à votre impatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez . . .

CORNELIE.

Non pas Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et, quoiqu'elle la tienne auſſi chere que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'eſt-là que j'eſpére
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere,
Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'eſt-là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde ;
Et c'eſt-là que j'irai pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils ſuivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir ſuprême,
L'honneur que tu lui rens réjaillit ſur toi-même ;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur,
Mais ne préſume pas toucher pa-là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable.
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable,

A l'égal de mes jours je la ferai durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine,
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;
Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornelie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux
Soulever contre toi les hommes & les dieux,
Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger,
Ils connoîtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zèle à leur refus, aidé de ſa mémoire,
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'aurai pû.
Je ſai quelle eſt ta flamme, & quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer :
Mais ſache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine empêchant tes careſſes.
Adieu. J'attens demain l'effet de tes promeſſes.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION.

CLEOPATRE.

PLûtôt qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous,

CESAR.

Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du ciel en partage:
Comme il a peu de force il a beaucoup de ſoins;
Et, s'il pouvoit plus faire, il ſouhaiteroit moins.
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures;
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvû que votre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs;
Et que votre bonté ſenſible à ma priére,
Pour un fidéle amant oublie un mauvais frere.
On aura pû vous dire avec quel déplaiſir
J'ai vû le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pû ſurprendre:
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entiére obéïſſance,
Il n'ait pû toutefois en ces événemens
Obéïr au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres ſublimes,
Malgré tous nos efforts, ſavent punir les crimes;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLEO-

CLEOPATRE.

Je ſai que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les dieux, & lui-même ;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité,
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes ;
Et ſi, voyant ſa mort dûe à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche,
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret ;
Et ne puis remonter au trône ſans regret.

SCENE DERNIERE.

CLEOPATRE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE.

ACHOREE.

UN grand peuple, Seigneur, dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir la reine,
Et tout impatient déja ſe plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CESAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il déſire,
Princeſſe, allons par-là commencer votre empire.
Faſſe le juſte ciel propice à mes déſirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos ſoupirs ;
Et puiſſent ne laiſſer dedans votre penſée
Que l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.
Cependant qu'à l'envi ma ſuite & votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée
Couronne Cléopatre, & m'apaiſe Pompée ;
Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels ;
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

FIN.

JUGEMENT sur la TRAGEDIE de POMPEE.

ON voit peu de Piéces de Théatre où l'Hiſtoire ſoit plus conſervée & plus falſifiée tout enſemble que dans celle de Pompée. Les evénemens hiſtoriques n'y ſont pas changés, mais on les fait arriver autrement qu'ils ne ſont véritablement arrivés. La maniere dont l'auteur a profité de Lucain y eſt un peu plus délicate & moins viſible que celle dont il avoit imité Sénéque dans la Medée, il ne lui eſt inferieur nulle part, & il n'y a point de comparaiſon à faire entre eux dans les endroits où le François s'eſt paſſé du ſecours du Romain.

Le ſtyle de cette Piéce eſt plus élevé que celui de tous les autres Poëmes du même auteur, & ce ſont ſans contredit les vers les plus pompeux qu'il ait jamais fait. Il y a quelque choſe d'extraordinaire dans le tître de ce Poëme qui porte le nom d'un Héros qui n'y parle point : mais il ne laiſſe pas d'en être en quelque ſorte le principal acteur, puiſque ſa mort eſt la cauſe unique de tout ce qui s'y paſſe.

RODOGUNE,

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES.

TRAGEDIE.

ACTEURS.

CLEOPATRE, reine de Syrie, veuve de Demetrius Nicanor.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, { Fils de Demetrius & de Cleopatre.

RODOGUNE, ſœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur de deux Princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, ſœur de Timagene, confidente de Cleopatre.

La ſcène eſt à Séleucie, dans le palais Royal.

RODOGUNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

ENfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble ſi long doit diſſiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit ſa princeſſe ; & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour eſt venu, mon frere, où notre reine
Ceſſant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connoiſſance,
Mettant au plus heureux le ſcéptre dans la main,
Va faire l'un ſujet, & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de ſa haine ;
Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
Rodogune par elle en eſclave traitée,
Par elle ſe va voir ſur le trône montée,

Puiſque

Puiſque celui des deux qu'elle nommera roi,
Lui doit donner la main, & recevoir ſa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vû les premiers, & me ſouviens encor
Des malheureux ſuccès du grand roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le ſoulévement.
Voyant le roi captif, la reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir la couronne ébranlée ;
Et le ſort favorable à ſon lâche attentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'état.
La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En ſut mettre à l'abri ſes plus précieux gages ;
Et, pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
Me les fit chez ſon frere enlever à Memphis.
Là, nous n'avons rien ſû que de la renommée,
Qui par un bruit confus diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ces grands renverſemens
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant ſû nous réduire à nos ſeules murailles,
En forma tôt le ſiége ; &, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans ſon ame
Ne ſuivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choiſir un époux.
Que pouvoit-elle faire, & ſeule, & contre tous ?
Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frere,
L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire ;
Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec ſoi :
La victoire attachée au progrès de ſes armes
Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,

Changeant

Changeant tout notre ſort, lui rendit tout l'état.
Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mere
De remettre ſes fils au trône de leur pere,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant régné ſept ans, ſon ardeur militaire
Ralluma cette guerre où ſuccomba ſon frere,
Il attaqua le Parthe, & ſe crut aſſez fort
Pour en venger ſur lui la priſon, & la mort.
Juſque dans ſes états il lui porta la guerre,
Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits . . .
Je vous acheverai le reſte une autrefois,
Un des princes ſurvient.

[*Laonice ſe veut retirer.*]

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice,
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & plein de ſouci,
Si j'eſpére beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte, ou donne à jamais le ſceptre, & Rodogune ;
Et de tous les mortels, ce ſecret révélé,
Me rend le plus content, ou le plus déſolé.
Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpere,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frere ;
Mais d'un frere ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux réjaillir la moitié.
Donc, pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre ;

Et, pour rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans attendre un fâcheux droit d'aîneſſe,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princeſſe ;
Et puis par ce partage épargner les ſoupirs,
Qui naîtroient de ma peine, ou de ſes déplaiſirs.
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire,
Que pour cette beauté je lui céde l'empire ;
Mais porte-lui ſi haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner,
Qu'il s'en laiſſe éblouir, juſqu'à ne pas connoître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaiſſer ſes yeux ſur un ſujet,
Qui peut-être aujourdhui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les ſiens à ſa ſeule perſonne ;
Et ne la préféroit à cet illuſtre rang,
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur ſang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEigneur, le prince vient ; & votre amour lui-même
Lui peut ſans interprête offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah ! Je tremble, & la peur d'un trop juſte refus
Rend ma langue muette, & mon eſprit confus.

SCENE

SCENE V.

ELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SELEUCUS.

Hélas ! C'eſt le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frere, en eſt le ferme appui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage ;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds ;
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Cette ſur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également ;
Mais, ſi vous le voulez, j'en ſai bien le reméde.

SELEUCUS.

Si je le veux ! Bien plus, je l'apporte, & vous céde
Tout ce que la couronne a de charmant en ſoi.
Oui, Seigneur, car je parle à préſent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi, Rodogune ;
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainſi, notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi, notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriſerons ce foible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi, de la princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui, de la même main qui me céde un empire,
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire.

SELEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi ! L'eſtimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! L'eſtimez-vous moins ?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi ;
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci,
J'eſpérois que l'éclat dont le trône ſe pare
Toucheroit vos deſirs plus qu'un objet ſi rare ;
Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu ;
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince !

SELEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere !

SELEUCUS.

O mon cher frere ! O nom pour un rival trop doux !
Que ne ferois-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SELEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre ; & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un trône, & le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire ;
Mais lorſqu'un digne objet a pû nous enflammer,
Qui le céde eſt un lâche ; & ne ſait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage ;
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera roi :
La couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais ſans incertitude elle doit être reine,
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſons tous deux la femme d'un ſujet !
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce trône où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.
Ces deux ſiéges fameux de Thebes & de Troie,
Qui mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis,
Que ceux que contre nous le ſort à réunis.
Il ſeme entre nous deux toute la jalouſie
Qui dépeupla la Gréce, & ſaccagea l'Aſie ;
Un même eſpoir du ſcéptre eſt permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux,
Thébes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre,
En vain votre amitié tâchoit à partager,
Et, ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,
Un droit d'aîneſſe obſcur, ſur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſére.

Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi foible arrêt !
Que de ſources de haine ! Hélas ! Jugez le reſte.
Craignez-en avec moi l'événement funeſte,
Ou plûtôt avec moi faites un digne effort,
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frere on trouve ſon bonheur.
Ainſi, ce que jadis perdit Thébes, & Troie,
Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie,
Ainſi, notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour ;
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere ?

SELEUCUS.

Ah, que vous me preſſez !
Je le voudrai du moins, mon frere, & c'eſt aſſez ;
Et ma raiſon ſur moi gardera tant d'empire,
Que je déſavouerai mon cœur, s'il en ſoupire.

ANTIOCHUS.

J'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens.
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au piéd de leurs autels,
Par des liens ſacrés, & des nœuds immortels.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne.
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévû leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe
Virent long-tems voler la victoire douteuſe ;
Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie ;
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triſte nouvelle,
En reçût tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que ſur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit crû la mort ;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hyménée ;
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ;
Et que, pour s'affranchir des fers de ſon vainqueur,
Il alloit épouſer la princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere,
La reine envoie en vain pour ſe juſtifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,

On

On ne rencontre en lui qu'un juge inéxorable ;
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur eſt un crime, &, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même ;
Soit qu'ainſi ſa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen eût plus d'autorité ;
Et qu'il aſſurât mieux, par cette barbarie,
Aux enfans qui naîtroient, le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
Il vient déſhériter ſes fils par ſon retour ;
Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amans, & court comme à la proie,
La reine au déſeſpoir de n'en rien obtenir,
Se réſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ;
Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle-même leur dreſſe une embûche au paſſage,
Se mêle dans les coups, porte par tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je, enfin ? Les Parthes ſont défaits,
Le roi meurt, & dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine ;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moi, mon frere, elle les eût ſoufferts,
La reine, à la gêner prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ſes ſupplices ;
Mais, quoique m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup ; & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége ; & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter ;

Et

Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine, de l'Egypte a rappellé nos princes,
Pour remettre à l'ainé ſon trône, & ſes provinces,
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un ſoleil levant deſſus notre horiſon.
Le Parthe a décampé, preſſé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres ;
D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre appui,
La paix finit la haine ; &, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune ?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vû Rodogune, & j'ai vû leur amour ;
Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux . . .

LAONICE.

Je n'ai point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ;
Et peut-être à deſſein, Je la vois qui s'avance.
Adieu. Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir,
Du moins, la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſai quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une ſecrette glace,
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chaſſer ma crainte, ou pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect ;
Et le trône, & l'hymen, tout me devient ſuſpect.
L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice,
Le trône ſous mes pas creuſer un précipice,
Je voi de nouveaux fers après les miens briſés ;
Et je prens tous ces biens pour des maux déguiſés.
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement,
La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement ;
Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états,
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats,
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture ;
Mais une grande offenſe eſt de cette nature,
Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé
Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie ;
Et toujours alarmé de cette illuſion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un déſeſpoir jaloux,
Où força ſon courage un infidéle époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageoit ſa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre ſa colere,
Il y falloit du tems, &, pour ne vous rien taire,
Quand je me diſpenſois à lui mal obéïr,

Quand

Quand en votre faveur je ſemblois la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce, & repentie,
Elle en diſſimuloit la meilleure partie,
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux;
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux.
A préſent que l'amour ſuccéde à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere;
Et, ſi de cet amour je la voyois ſortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez comme quoi je vous ſuis toute acquiſe.
Le roi ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux, qu'on couronne aujourd'hui.
Elle ſera ſa mere; & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſai qu'il vous adore;
Connoiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! Sont-ils des ſujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même ſang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me ſollicite;
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combattu ne panche d'un côté.
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre; & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par-là que l'un d'eux obtient la préférence,
Je croi voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
Etrange effet d'amour! Incroyable chimére!
Je voudrois être à lui, ſi je n'aimois ſon frere;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

LAONICE.

LAONICE.

Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurai l'accepter avec même viſage,
L'hymen me le rendra précieux à ſon tour ;
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari régne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien la cacher ?

LAONICE.

Quoique vous me cachiez, aiſément je devine ;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince . . .

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dextérité feroit à mon ſilence.
Même de peur qu'un mot, par hazard échappé,
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu ; mais ſouviens toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidélité.

Fin du premier acte.

ACT

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SErmens fallacieux, ſalutaire contrainte,
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli, quand les flots ſont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,
Eclatez, il eſt tems, & voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer,
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer,
Je hai, je regne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques,
Faiſons-en avec gloire un départ éclatant ;
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi ;
Et régner par mon ordre, & ſur vous, & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance, & mon ſceptre à la main.
Voi juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,

Voi quel ſang il me coûte, & tremble pour toi même,
Tremble, te dis-je, & ſonge, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAonice, vois tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE.

La joie en eſt publique, & les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
Que le ſouhait confus entre les deux s'égare ;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'eſt qu'un foible aſcendant d'un premier mouvement.
Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux,
Que votre ſecret ſû les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe ?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLEOPATRE.

Pour un eſprit de cour, & nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Apprens, ma confidente, apprens à me connoître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Voi, voi que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je poſſéde, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.

Voilà

Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtére
Je les laiſſois tous deux en dépôt chez mon frere ?

LAONICE.

J'ai crû qu'Antiochus les tenoit éloignés,
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur trône, & craignoit leur préſence,
Et cette juſte crainte aſſuroit ma puiſſance.
Mes ordres en étoient de point en point ſuivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à ſuivre ma colére,
Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſoit me déplaire,
Et content, malgré lui, du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que ſous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vû Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
Il eût vêcu chez elle en me laiſſant régner ;
Son retour me fâchoit plus que ſon hyménée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus ;
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie, infame, ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrit le crime,
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la ſuite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte ;
On m'y force, il le faut ; mais on verra quel fruit
En recevra bien-tôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle ;
Et, puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui m'en venger,
Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi ? Vous parlez encor de vengeance & de haine.
Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLEOPATRE.

Quoi ? Je ferois un roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux ?
N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſiére,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toi, qui connois ce peuple, & ſais qu'aux champs de Mars,
Lâchement d'une femme il ſuit les étendars,
Que ſans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
Que ſous lui ſon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſaurois-tu juger que ſi je nomme un roi,
C'eſt pour le commander, & combattre pour moi ?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aîneſſe,
Et, puiſqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale,
Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

Je vous connoiſſois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entiére.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonniére,
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'expoſoient à ſon frére, & foible, & ſans ſecours.
Je me voyois perdue, à moins d'un tel ôtage ;
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du tems.
Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire,
J'ai pû reprendre haleine, & ſous de faux apprêts . . .
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.

Ecout

Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes ;
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins, & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſés à ſes coups,
Il fallut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je ſouffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes ;
Je vis votre royaume entre ces murs réduit,
Je crus mort votre pere ; &, ſur un ſi faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut ſatisfaire à ſon brutal déſir,
Et, de deux qu'il en prît, il m'en fallut choiſir.
Pour vous ſauver l'état, que n'euſſai-je pû faire ?
Je choiſis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'eſpérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine ſon bras en releve la chûte,
Que par lui, de nouveau, le ſort me perſécute ;
Maître de votre état par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce trône relevé,
Qui lui parle de vous attire ſa menace,

Il n'a défait Tryphon, que pour prendre ſa place,
Et de dépoſitaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche uſurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon ombre,
Auſſi bien en un ſeul voici des maux ſans nombre.
Nicanor votre pere, & mon premier époux . . .
Mais pourquoi lui donner encor des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant crû mort, il ſembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre ?
Paſſons ; je ne me puis ſouvenir, ſans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne ſai s'il eſt digne, ou d'horreur, ou d'eſtime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut juſtice, ou crime ;
Mais ſoit crime, ou juſtice, il eſt certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois laſſe d'un trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un ſûr aſyle :
Mais voir, après douze ans, & de ſoins, & de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui deſtinée
Aux enfans qui naîtroient d'un ſecond hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Un trône racheté par le malheur d'un pere ;
Je crûs qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juſte ciel la bonté ſouveraine,
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres mérités,
Et n'épandre ſur vous que des proſpérités.

ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

Juſques-ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre amour vous coûte ;
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour
Ce doux eſpoir du trône, auſſi bien que le jour.
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre ;
Mais, afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargnez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalités, dont l'ame embarraſſée
A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau
Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau.
Un fils eſt criminel quand il les examine,
Et, quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & croi qu'en ces malheurs,
Le ſilence, ou l'oubli, nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le ſcéptre avec même eſpérance,
Mais, ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience,
Nous pouvons, ſans régner, vivre tous deux contens,
C'eſt le fruit de vos ſoins, joüiſſez-en long-tems,
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et, l'accepter ſi-tôt, ſemble nous reprocher,
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajoûterai, Madame, à ce qu'a dit mon frere,
Que bien qu'avec plaiſir, & l'un & l'autre eſpere,
L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir,
Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix,
Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art des rois.

CLEO-

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans. Vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat, ou ſon poids vous étonne;
L'unique fondement de cette averſion
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie ;
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe !
O fils vraiment mes fils ! O mere trop heureuſe !
Le ſort de votre pere enfin eſt éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être auſſi ;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere,
Que charmé par la ſœur, ou forcé par le frere,
Et dans cette embuſcade, où ſon effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainſi de cet amour la fatale puiſſance,
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence,
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendez l'innocence, & l'eſtime.
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances ;
Et, pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi ! Vous montrez tous deux un viſage étonné !
Redoutez-vous ſon frere ? Après la paix infame,
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tous prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,

Nous

Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi ?
Eſt-ce pitié pour elle ? Eſt-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouſer, afin qu'elle me brave ;
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave ?
Vous ne répondez point ! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conſerver ces états,
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit . . .

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſai bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande,
Mais ſi vous me devez, & le ſcéptre, & le jour,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour.
Sans ce gage, ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'eſt qu'en m'imitant, que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici de faire les ſurpris,
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix.
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête,
Point d'aîné, point de roi qu'en m'apportant ſa tête,
Et puiſque mon ſeul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre,
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégére !
O femme, que je n'oſe appeler encor mere !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurois-tu ſouffrir qu'on régne innocemment ?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne.
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous,
Confidens tout enſemble, & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur ſi ſage, & ſi reſpectueuſe,
Ou n'eſt guére ſenſible, ou guére impétueuſe ;
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connoître la cauſe, & l'imputer au ſort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de foibleſſe,
Plus leur cauſe m'eſt chere, & plus l'effet m'en bleſſe ;
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon ſang pour le ſien,
Je ſais ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte ;
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous á bleſſés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtere infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ſes fils, elle fait ſes bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je voi bien plus encor, je voi qu'elle eſt ma mere,
Et plus je vois ſon crime indigne de ce rang,

Plus

Plus je lui vois ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou ſtupide,
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur,
Et, détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encore un peu d'eſpoir.
Elle eſt mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir;
Et le ſort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

SELEUCUS.

Ah, mon frere! L'amour n'eſt guére véhément
Pour des fils élevés dans un banniſſement;
Et qu'ayant fait nourrir, preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappellés que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur, vous, & moi, peu de part.
Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime, & ſe conſidére,
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embraſſés, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix!
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre:
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la princeſſe,
Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire;

Mais

Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire,
Notre amour, aujourd'hui ſi digne de pitié,
Ne ſauroit triompher, que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que, même le trépas,
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt p

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOilà comme l'amour ſuccéde à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi ;
Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſoient une offenſe ?
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte défenſe ?
Lorſque tu la trompois elle fermoit les yeux ?
Ah ! Que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame,
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de ſoupirs, & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi dûe aux ſecrets de ma reine ;
Et vous viens découvrir mon erreur, & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours ;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la ſortie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer . . .

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en diſpenſer
C'eſt aſſez que pour vous je lui ſois infidéle,
Sans m'engager encore à des conſeils contre elle.
Oronte eſt avec vous, qui, comme ambaſſadeur,

Devoit de cet hymen honorer la ſplendeur ;
Comme c'eſt en ſes mains que le roi votre frere
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chere,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer.
Quoique vous réſolviez, laiſſez-moi l'ignorer.
Au reſte, aſſurez-vous de l'amour des deux princes,
Plûtôt que de vous perdre, ils perdront leurs provinces;
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant, ſi j'étois ici vûe,
Votre péril croîtroit, & je ſerois perdue ;
Fuyez, grande Princeſſe, & ſouffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême ?
Fuirons-nous chez mon frere ? Attendrons-nous la mort;
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, eſt aſſez difficile.
J'ai vû des gens de guerre épandus par la ville,
Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver ;
Ou, s'il vous eſt permis encor de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe,
Feignant de vous ſervir, elle ſert ſa maîtreſſe.
La reine qui ſur tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ſes ſouhaits,
Et vous accuſera de violer la paix,

Et

Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, & nos légéretés,
D'avoir oſé douter de la foi des traités ;
Et peut-être preſſé des guerres d'Arménie,
Vous laiſſera moquée, & la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! Que de vos conſeils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons-nous braver une reine en colere,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſés mon frere ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'eſprit, ſi j'oſois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pûſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos piéds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler quand, dans ces mêmes lieux,
Vous portez le grand maître & des rois, & des dieux ?
L'amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces aſtres naiſſans ſont adorés de tous.
Quoique puiſſe en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle,
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés.
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE *ſeule.*

QUoi! Je pourrois deſcendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amans mandier le ſervice;
Et, ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affété,
J'irois juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes,
Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes,
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs déſirs, ſans leur jetter d'amorce;
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux mânes d'un grand roi.
Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encore étincellante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria, *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! Bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ni haïr,
Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéïr.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçûe on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'état:

Mais

Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage,
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage,
J'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr ;
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéïr.
Le conſentiras tu, cet effort ſur ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je ſai quelles ſeront tes douleurs & tes craintes,
Je voi déja tes maux, j'entens déja tes plaintes ;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi,
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes,
S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes :
Mais, dieux ! Que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux ;
Et content de mon cœur, dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris gardes-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

NE vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous même expliquer le pouvoir,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent ;
Mais un profond reſpect nous fit taire, & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.

L'heureux moment approche, où votre deſtinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puiſque d'un droit d'aîneſſe, incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſcéptre, & la vôtre, un époux.
C'eſt trop d'indignité que notre ſouveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de reine,
Notre amour s'en offenſe ; &, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choiſir un roi.
Ne vous abaiſſez plus à ſuivre la couronne,
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne,
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les dieux,
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure
Préfére votre choix au choix de la nature ;
Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance, & notre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un monarque,
Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet,
Demeurera du moins votre premier ſujet :
Son amour immortel ſaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire,
Il y mettra ſa gloire ; &, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéïr flattera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre eſpérance ;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaiſir,
Si celles de mon rang avoient droit de choiſir.
Comme ſans leurs avis les rois diſpoſent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le deſtin des états eſt arbitre du leur ;
Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.
C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne,
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir ;
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine,

J'en-

treprendrois ſur elle à l'accepter de vous.
:-être on vous a tû juſqu'où va ſon courroux ;
s je dois par épreuve aſſez bien le connoître,
r fuir l'occaſion de le faire renaître.
n'en ai-je ſouffert ; & que n'a-t-elle oſé ?
'eux croire avec vous que tout eſt apaiſé ;
s craignez avec moi que ce choix ne ranime
e haine mourante à quelque nouveau crime.
lonnez-moi ce mot, qui viole un oubli
la paix entre nous doit avoir établi.
'eu qui ſemble éteint, ſouvent dort ſous la cendre,
l'oſe réveiller peut s'en laiſſer ſurprendre ;
e mériterois qu'il me pût conſumer,
: lui fourniſſois de quoi ſe rallumer.

SELEUCUS.

vez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
eſt en votre main de la rendre impuiſſante ?
:s un roi, Madame, & régnez avec lui,
courroux déſarmé demeure ſans appui ;
outes ſes fureurs, ſans effet rallumées,
pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
; a-t elle intérêt au choix que vous ferez,
: en craindre les maux que vous vous figurez ?
ouronne eſt à nous, &, ſans lui faire injure,
manquer de reſpect aux droits de la nature,
:un de nous à l'autre en peut céder ſa part ;
endre à votre choix ce qu'il doit au hazard.
ın ſi foible ſcrupule en notre faveur ceſſe,
:e inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
t vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
ſe trouvoit contraire aux vœux de votre cœur,
vous applaudiroit quand vous ſeriez à plaindre,
· vous faire régner, ce ſeroit vous contraindre,
s donner la couronne en vous tyrannisant,
'erſer du poiſon ſur ce noble préſent.
ıom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
:eſſe, à notre eſpoir ôtez cette amertume ;
ermettez que l'heur qui ſuivra votre époux,
ıuiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODO-

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.
Vous croyez que ce choix, que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux, ſans faire un mécontent,
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, ſi le mien ſe déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux;
Mais ſouffrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne;
Quoi qu'aiſément je céde aux ordres de mon roi,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſervices,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jetter?
Ce cœur vous eſt acquis après le diadême,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même,
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quels ſervices,
Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir, tous deux nous périrons.

RODO-

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt tems de me faire connoître :
J'obéïs à mon roi, puiſqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'atteſte tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappellé me rend un ſouverain,
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez, au nom de votre pere,
Il eſt mort, & pour moi par les mains d'une mere,
Je l'avois oublié, ſujette à d'autres loix ;
Mais, libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine,
J'aime les fils du roi, je hai ceux de la reine,
Réglez-vous là-deſſus ; &, ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre,
Je reſpecte autant l'un, que je déteſte l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe,
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit ;
Qui peut contre elle & lui ſoulever votre eſprit ?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir ſi vous la condamnez,
Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez.
Quoi ! Cette ardeur s'éteint ! L'un & l'autre ſoupire !
J'avois ſû le prévoir, j'avois ſû le prédire.

ANTIOCHUS.

Princeſſe . . . .

RODOGUNE.

Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché,

Quand

Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune, il faut venger un pere,
Je me donne à ce prix. Oſez me mériter ;
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

Helas ! C'eſt donc ainſi qu'on traite
Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le ciel eſt injuſte ! Une ame ſi cruelle
Méritoit notre mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous ſans blaſphême.

SELEUCUS.

Ah ! Que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obſtinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'eſt, ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'eſt & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte, & ſi pleine, & ſi prompte.

SELEUCUS.

Lorſque l'obéïſſance à tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, eſt bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;
Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens !
Nos malheurs ſont plus forts que ces déguiſemens,
Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme,
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où, ſans un parricide il n'eſt point de bonheur ;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir, quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouoit le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme,
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins enfin ma flamme, & mon ambition :
Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'eſpére encore un peu,
L'eſpoir ne peut s'éteindre, où brûle tant de feu ;
Et ſon reſte confus me rend quelques lumiéres,

Pour

Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fiéres.
Croyez-moi, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos ſoupirs a dérobé leurs cœurs ;
Et, ſi tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez ;
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre ; & peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mere,
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire :
Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.
Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez-vous du vôtre.
Je n'en ſuis point jaloux ; & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

QUe je ſerois heureux, ſi je n'aimois un frere !
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement,
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre eſpérance.
La péſanteur du coup ſouvent nous étourdit,
On le croit repouſſé, quand il s'approfondit ;
Et, quoi qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade,

Ces

Les ombres de ſanté cachent mille poiſons ;
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daigne les juſtes dieux rendre vain ce préſage ;
Cependant allons voir ſi nous vaincrons l'orage ;
Et ſi, contre l'effort d'un ſi puiſſant courroux,
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRince, qu'ai-je entendu! Parce que je ſoupire,
Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire!
Eſt-ce un frere, eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine . . .

ANTIOCHUS.

Apaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſeroit téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
Et ce rival ſi cher connoît mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.
Princeſſe, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame,
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'étoit pas pour vous,
J'ai donné ces ſoupirs aux manes d'un époux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidéle,

Que

Que ſa mort à toute heure en mon ame rapelle.
Prince, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ſon cœur en nous deux reparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend, pour vous aimer, le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il eſt encor le même.
Ah! Princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même,
A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras,
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre,
Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtére
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! Si vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres aſſaſſins.

RODOGUNE.

Ah! Je vois trop régner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos piéds le plus pur de ſon ſang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix ſecrette,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interpréte,

Exécutez ſon ordre, & hâtez-vous ſur moi.
De punir une reine, & de venger un roi :
Mais, quitte par ma mort d'un devoir ſi ſévére,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere.
De deux princes unis à ſoupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux.
Puniſſez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du pere ;
Et laiſſez un exemple à la poſtérité,
Et de rigueur entiére, & d'entiére équité.
Quoi ? N'écouterez-vous, ni l'amour, ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir, ni ſalaire, ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez . . .

RODOGUNE.

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS.

Eſt-ce encor le roi que vous plaignez ?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rapellez votre frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorſque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble,
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine, il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus ſoutenir l'effort de votre vûe,
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux ;
Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe,
Vous l'avez fait renaître en me preſſant d'un choix,
Qui rompt de vos traités les favourables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le ſort étrange,
Si vous me laiſſez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner ;
Mais ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende,

Votre

Votre refus eſt juſte, autant que ma demande,
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi,
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance,
Juſqu'a vouloir d'un crime être la récompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix,
Puiſque m'en affranchir, c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere,
Que le trône me donne, ou vous, ou votre frere :
Attendant ſon ſecret, vous aurez mes deſirs,
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes ſoupirs ;
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus ? Son bonheur eſt le mien,
Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien,
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'appréhende,
Je bénirai le ciel d'une perte ſi grande,
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour . . . Mais adieu, mon eſprit ſe confond.
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.*

LEs plus doux de mes vœux enfin ſont exaucés,
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'eſt pas aſſez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres ſentimens
Que ton ardeur inſpire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foibleſſes
Dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.
Voici la reine. Amour, nature, juſtes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ſes yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

HE bien, Antiochus, vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſavez ſi le ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſai que je péris, ſi vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colere,
Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frere?
Il a ſû me venger quand vous délibériez;
Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez?

Je

ous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême,
ſt périr en effet, que perdre un diadême ;
n'y fais qu'un reméde, encore eſt-il fâcheux,
nnant, incertain, & triſte pour tous deux,
périrai moi-même, avant que de le dire,
is enfin on perd tout, quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

reméde à nos maux eſt tout en votre main,
n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
re ſeule colere a fait notre infortune,
us perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
us l'adorons tous deux ; juges en quels tourmens
us jette la rigueur de vos commandemens.
'aveu de cet amour, ſans doute, vous offenſe,
is enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence,
votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
ignore nos maux, n'en peut prendre pitié ;
point où je les vois, c'en eſt le ſeul reméde.

CLEOPATRE.

elle aveugle fureur vous-même vous poſſéde ?
ez-vous oublié que vous parlez à moi,
ſi vous préſumez être déja mon roi ?

ANTIOCHUS.

tâche avec reſpect à vous faire connoître
s forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

i ? J'aurois allumé cet inſolent amour ?

ANTIOCHUS.

quel autre prétexte a fait notre retour ?
us avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aîneſſe
nnât à l'un de nous, le trône, & la princeſſe ?
us avez bien fait plus ; vous nous l'auez fait voir,
c'étoit par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
i de nous deux, Madame, eût oſé s'en défendre,
and vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
ſa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux,
déſir de régner eût fait la même choſe,
dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe,

Nous

Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le honheur d'un frere,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
Des hontes que pour vous j'avois ſû prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs, ſenſibles à ces coups,
En ſauroient conſerver un généreux courroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere & de reſſentiment,
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer,
Vous ne conſidérez, ni lui, ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature, & l'amour ont leurs droits ſéparés,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſede.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre céde.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
Mais auſſi . . .

CLEOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat, & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEO-

CLEOPATRE.

Périſſez, périſſez. Votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion,
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéir,
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir,
Heureux, ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colere.
Mais, ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles ſoupirs, & d'impuiſſantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah ! Que n'a t-elle pris, & la flamme, & le fer !
Que bien plus aiſément j'en ſaurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vengeance,
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs,
Je ſens que je ſuis mere auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rens, & ma colere expire,
Rodogune eſt à vous, auſſi-bien que l'empire,
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné,
Poſſédez-la, regnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine !
Je rens graces aux dieux qui calment votre haine,
Madame, eſt-il poſſible ?

CLEOPATRE.

En vain j'ai réſiſté,
La nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mere ;
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! Je triomphe donc ſur le point de périr !
La main qui me bleſſoit a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme ſi belle.
Allez à la princeſſe en porter la nouvelle,
Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant, ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! Heureuſe Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joie en eſt commune.

CLEOPATRE.

Allez donc. Ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore ; & ce cœur adouci. . .

CLEOPATRE.

Envoyez-moi ſon frere, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume ;
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE

SCENE V.

CLEOPATRE *ſeule.*

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage !
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler, qu'afin de t'éblouir,
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfére ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincére un changement ſi prompt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SAvez-vous, Seleucus, que je me ſuis vengée ?

SELEUCUS.

Pauvre princeſſe, hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort !
Quoi, l'aimez-vous ?

SE-

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidéle,
Si j'ai sû me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O ciel! Et de qui donc, Madame?

CLEOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux,
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous, qui dédaignez de servir ma colére,
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,
S'oppose à ma vengeance, & détruit mes plaisirs.

SELEUCUS.

De moi!

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle.
Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant, commence à le sentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naissance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance,
Tu devois l'épouser, tu devois être roi;
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton sceptre & ta maîtresse.

SELEUCUS.

A mon frere?

CLEOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentimens vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux,
Que mon cœur nait donnés à ce frere avant vous,
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs & les miens seront d'intelligence.

CLEO-

CLEOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit,
C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SELEUCUS.

Quoi ! Je conſerverois quelque courroux ſecret !

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre ſans regret ?
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée ?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SELEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion,
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.

CLEOPATRE.

Que la mort la raviſſe, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte,
Et, tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal,
Ne ſauroit voir ſon bien aux mains de ſon rival.
Piqué juſques au vif, il tâche à le reprendre,
Il fait de l'inſenſible, afin de mieux ſurprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à ſa flamme étoit dû.

SELEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mere
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frere ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter,
J'en prens à conſerver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta ſecrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainſi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? Et par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice ;
Et que du même amour dont nous ſommes bleſſés,
Il ſoit récompenſé, quand vous m'en puniſſez ?

CLEOPATRE.

Comme reine, à mon choix, je fais juſtice, ou grace;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcrettes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je voi quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere, & zèle pour mon roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE *ſeule.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable?
Leur amour m'offenſoit, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés, & deux rivaux unis.
Quoi! Sans émotion perdre trône, & maitreſſe!
Quel eſt ici ton charme, odieuſe princeſſe?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?
N'eſpére pas pourtant triompher de ma haine;
Pour régner ſur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je ſai bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi:
Mais n'importe, mes mains ſur le pere enhardies
Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies,
Leurs jours également ſont pour moi dangereux;
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.

Sors

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéïſſent,
Fais-les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir,
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes ;
Et de me rendre heureuſe, à force de grands crimes.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

ENfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi.
La mort de Seleucus m'a vengée à demi,
Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frère,
Peut déja de ma part les promettre à ſon pere,
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé,
Pour réunir bien-tôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes piéds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort,
Poiſon, me ſauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même ?
Me ſeras-tu fidéle ? Et toi, que me veux tu,
Ridicule retour d'une ſote vertu,
Tendreſſe dangereuſe, autant comme importune,
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ;
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidéle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai ſon appui ;
Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abîme ;
Que retenir ma main ſur la moitié du crime,
Et te faiſant mon roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi pere & frere à venger.
Qui ſe venge à demi, court lui-même à ſa peine ;
Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,

Dû

Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe,
Dût le ciel égaler le ſupplice à l'offenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir,
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge,
J'en recevrai le coup d'un viſage remis,
Il eſt doux de périr après ſes ennemis ;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur ſujette.
Mais voice Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effort doit bien-tôt révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,
On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame,
L'amour s'y fait paroître avec la majeſté ;
Et, ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte, & royale
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au ſortir du palais,
Par les mains du grand prêtre être unis à jamais ;
C'eſt là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ſes vœux le devance ;
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux piéds de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bien tôt, ne ſoit bien-tôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différens de leur ame exilés,

Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le prince, & Rodogune.
Mais je les vois déja, Madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

CLEOPATRE.

APprochez, mes enfans, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle ;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas,
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpére,
C'eſt de vous obéïr, & reſpecter en mere.

CLEOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être rois,
Et, s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! Si nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance,
Vous régnerez ici quand nous y régnerons ;
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place ;
Il eſt tems d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

Ici Antiochus s'aſſiéd dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſiéd

s'aſſiéd auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même différence, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoiſonné.

Peuples qui m'écoutez, Parthes, & Syriens,
Sujets du roi ſon frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aîneſſe
Eleve dans le trône, & donne à la princeſſe.
Je lui rens cet état que j'ai ſauvé pour lui,
Je ceſſe de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de ſouveraine,
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine,
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il eſt beſoin pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rens ce pouvoir, dont je me ſuis démiſe;
Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

[*Laonice apporte une coupe.*]

ORONTE.

Votre ſincérité s'y ſait aſſez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

CLEOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci,
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale,
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour enſemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel! Que ne dois-je point aux bontés d'une mere!

CLEOPATRE.

Le tems preſſe, & votre heur d'autant plus ſe différe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens;
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens.
Mais ſi mon frere étoit le témoin de ma joie ....

CLEO-

CLEOPATRE.

C'eſt être trop cruel, de vouloir qu'il la voie.
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner;
Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit aſſuré qu'il la verroit ſans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, troupe de Parthes, & de Syriens.

TIMAGENE.

AH, Seigneur?

CLEOPATRE.

Timagéne,
Quelle eſt votre inſolence?

TIMAGENE.

Ah! Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes ſens rappellés ...

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le prince votre frere ....

ANTIOCHUS.

Quoi? Se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir,

Je

Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel ſemble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée,
Sa tête ſur un bras languiſſamment panchée,
Immobile, & rêveur en malheureux amant. . . . .

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il ? Achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte,
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte . . .

CLEOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLEOPATRE *à Timagéne.*

La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagéne, ſouffrez la douleur d'une mere,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris, ce prince en ſoupirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant ;

Et ce reſte égaré de lumiére incertaine
Lui peignant ſon cher frere, au lieu de Timagéne,
Rempli de votre idée, il m'adreſſe pour vous
Ces mots, où l'amitié régne ſur le courroux,

Une main qui nous fut bien chere
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain,
Régnez, & ſur tout, mon cher frere,
Gardez vous de la même main.

C'eſt . . . La parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiére s'éteint, & ſon ame s'envole;
Et moi, tout effrayé d'un ſi tragique ſort,
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégreſſe publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival auſſi cher que m'étoit mon amour,
Je te perds; & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner?

Une main qui nous fut bien chere.

[*A Rodogune.*]

Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refuſé notre main.
Qui de vous s'eſt vengée? Eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre,
Eſt ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder?

CLEOPATRE.

Quoi! Vous me ſoupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte!

AN-

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant, & fils, je vous aime, & reſpecte ;
Mais, quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai, Timagéne ?

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la princeſſe ou la reine,
Je mourrois mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, ſans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie,
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

[*Il tire ſon épée & veut ſe tuer.*]

RODOGUNE.

Ah ! Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je ſers, ou l'une, ou l'autre ; & je préviens ſes coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir ;
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre, & trainer cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?

Vivre

Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure,
Tirez-moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure;
Et que mon déplaiſir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouviez mieux conſoler une mere,
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
Je vous dirai, Seigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement, & mon juge, & mon roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine,
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir;
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir.
Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre,
J'ai prévû d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon courroux.

[*à Rodogune.*]

Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais ô dieux! Quelle rage eſt la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre;
Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appui
Qu'une mere opprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous poſſédez mon juge,
Et s'il m'oſe écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mere, & vous leur ennemie,
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
Et, ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déſhérités.
C'eſt à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ſes ſoupçons ſur cette différence,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

Je me défendrai mal. L'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée ;
Et n'ayant rien prévû d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer, ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que vôtre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagéne,
Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moi,
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'accuſiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime eſt plus fait que le mien ;
Et qui ſur un époux fit ſon apprentiſſage,
A bien pû ſur un fils achever ſon ouvrage.
Je ne dénierai point, puiſque vous les ſavez,
De juſtes ſentimens dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon ſang, j'ai demandé le vôtre,
Le roi ſait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre,
Comme par ſa préſence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, & me connoît auſſi.

[*à Antiochus.*]

Seigneur, c'eſt un moyen de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un frere :
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

[*à Cléopatre.*]

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute votre Syrie,
Où ſeule, & ſans appui contre mes attentats,
Je verrois .... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, &, dans la mort d'un frere,
Je ne veux point juger entre vous, & ma mere :
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,

Je ne veux me garder, ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte deſtinée,
Pour m'expoſer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere, c'eſt pour moi le chemin du trépas,
La main qui t'a percé, ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre ;
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre.
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi
Se fait bien-tôt connoître, en achevant ſur moi,
Et ſi du ciel trop lent à la reduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, Seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! Gardez-vous de l'une & l'autre main !
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque ſecrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt, oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuſer.
Je n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente ;
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix ;
On ne peut craindre trop pour le ſalut des rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
Faites faire un eſſai par quelque domeſtique.

CLEOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon courroux ?
J'ai ſouffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bû.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance,
Comme vous l'accuſez elle fait ſon effort

A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort ;
Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien dans le trouble où je ſuis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux dieux qui les connoiſſent,
Et vais ſans plus tarder ....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déja tous égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mere, il faut la ſecourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie,
Ma haine eſt trop fidéle, & m'a trop bien ſervie
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Régne de crime en crime, enfin te voilà roi,
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer choir ſur vous les peines de mes crimes,
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion ;
Et, pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

ANTIOCHUS.

Ah ! Vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici. Je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,

Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi des affronts de tomber à leurs piés.

[*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*]

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, troupe de Parthes, & de Syriens.

ORONTE.

DAns les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte ciel vous eſt bien favorable.
Il vous a préſervé ſur le point de périr
Du danger le plus grand que vous pûſſiez courir ;
Et, par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſai dans ſon funeſte ſort,
Qui m'afflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort.
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple.
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres ſacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

F I N.

JUGEMENT de la TRAGEDIE de RODOGUNE Princeſſe des PARTHES.

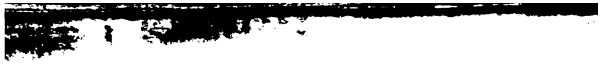
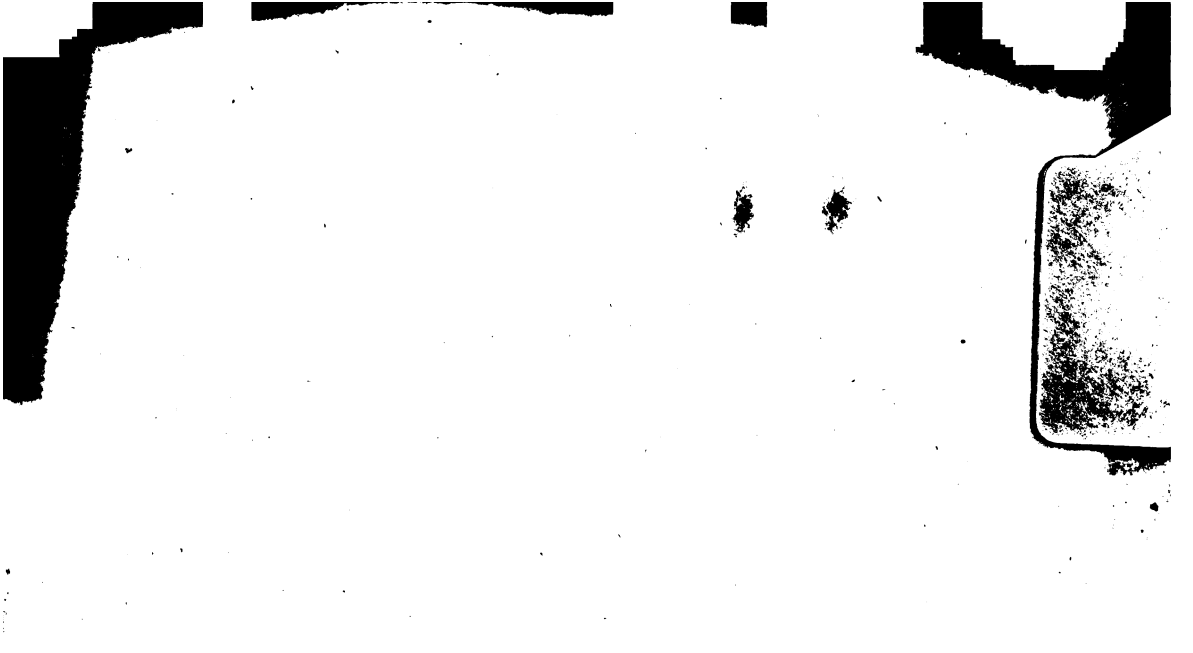
LA Piéce de Rodogune eſt celle qui au jugement du Public a mis Mr. Corneille à ſon Période & à ſon Solſtice, pour le dire ainſi, & Mr. Bayle dit que depuis ce tems il ne fit plus que ſe maintenir dans le Degré de Perfection où il etoit parvenu. L'on convient qu'il ne fit plus rien dans la ſuite qui égalât tout-à-fait Rodogune *ou* Cinna : *car il faut choiſir entre ces deux piéces pour avoir la plus belle des ſiennes, au jugement du même auteur. Il eſt certain que Mr. Corneille donnoit lui même ſa voix à Rodogune mais il ſemble que le public panche plus du coté de* Cinna.

Mr. Corneille recherchant la cauſe de cette tendreſſe toute particuliere qu'il avoit pour Rodogune au préjudice des autres, dit que cette préference étoit peut-être en lui, un effet de ces inclinations aveugles que beaucoup de peres ont pour quelques uns de leurs enfans plus que pour les autres ; & qu'il pouvoit s'y trouver auſſi un peu d'amour propre, en ce que cette tragédie lui ſembloit être un peu plus à lui que celles qui l'ont précédée, à cauſe des incidens ſurprenans qui ſont purement de ſon invention & n'avoient jamais eté vûs Sur le théatre, mais il ne diſſimule pas qu'il y avoit auſſi un peu de vrai mérite qui faiſoit que cette inclination n'étoit pas tout-à-fait injuſte.

Certainement on peut dire que toutes ſes autres Piéces ont peu d'avantages qui ne ſe rencontrent en celle-cy. Elle a tout enſemble la beauté du ſujet ; la

nouveauté

nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expreſſion, la ſolidité du raiſonement, la chaleur des paſſions, les tendreſſes de l'amitié & de l'amour: & cet heureux aſſemblage eſt ménagé de ſorte, qu'elle s'éleve d'acte en acte, le ſecond paſſe le premier, le troiſieme eſt au deſſus du ſecond, & le dernier l'emporte ſur tous les autres.

L'action y eſt une, grande, complete, ſa durée ne va point, ou fort peu au delà de celle de la repréſentation: le jour en eſt le plus illuſtre qu'on puiſſe imaginer: & l'unité de lieu y eſt pratiquée ſuffiſament, mais non pas à la rigueur.

La Piéce n'eſt pourtant pas entierement ſans tache; mais elles y ſont rares & ce n'eſt que dans quelques circonſtances légeres qui regardent la bienſéance & le caractere de certains perſonages. Le ſujet eſt pris d'Appien.